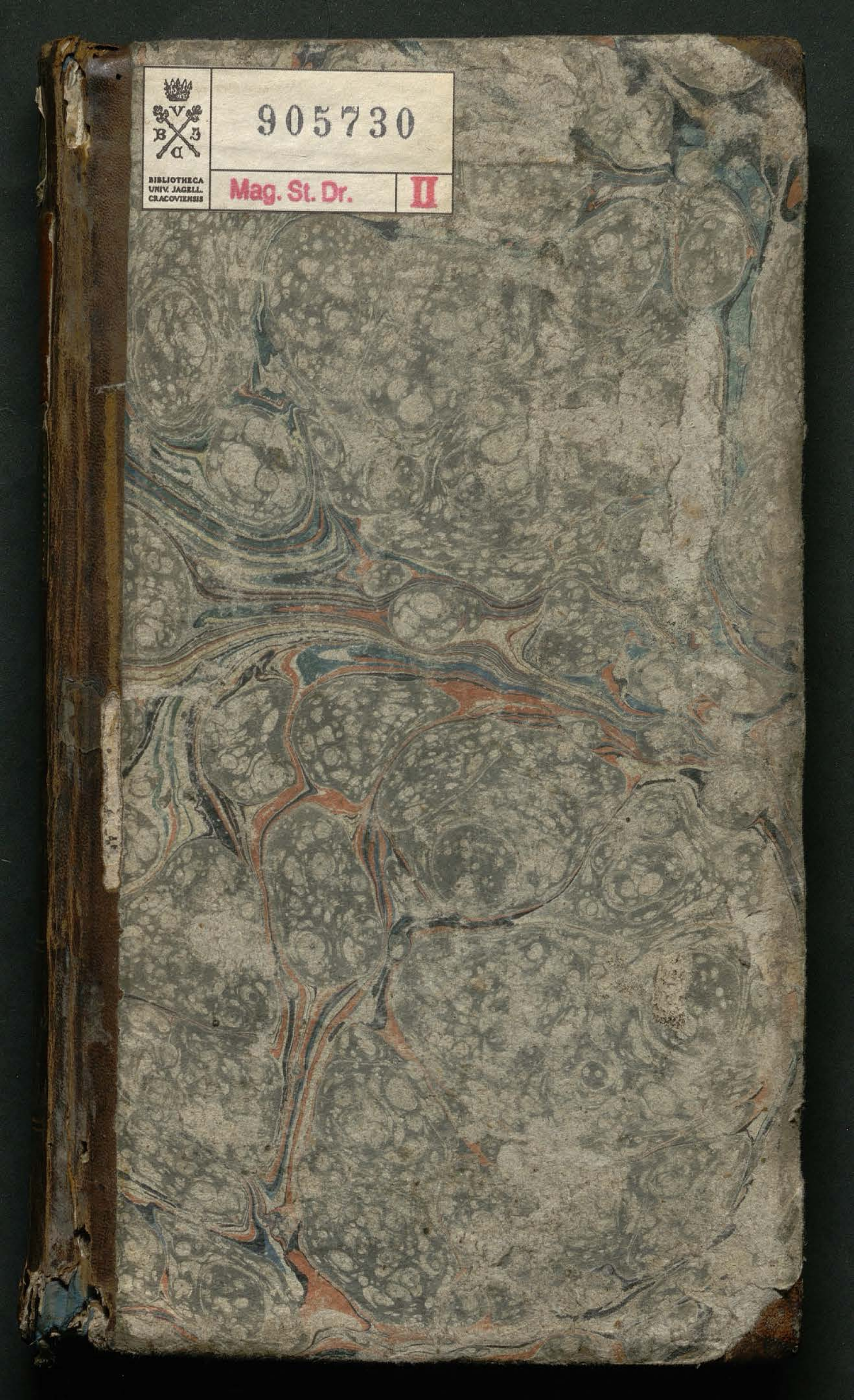



V
B
J
C
905730 II
Mag. St. Dr.

TABLEAU
DE
L'ESPAGNE MODERNE,

Par J. Fr. Bourgoing, *ci-devant Ministre plénipotentiaire de la République française, à la cour de Madrid, Correspondant associé de l'Institut national.*

SECONDE ÉDITION,

Corrigée et considérablement augmentée, à la suite de deux voyages faits récemment par l'Auteur en Espagne.

TOME TROISIÈME.



Et se vend à Paris,

Chez
- L'Auteur, rue neuve Ste. Croix, no. 460.
- Du Pont, rue de la Loi, no. 1231.
- Devaux, au Palais-Égalité, no. 183.
- Regnault, rue du Chantre, no. 73.

AN Ve. — 1797.

TABLEAU
DE
L'ESPAGNE MODERNE.

CHAPITRE PREMIER.

Aspect de Tolède. Alcazar. Missel Muzarabe. De l'Archevêque et de son Clergé. Exemple de leur tolérance. Jurisprudence ecclesiastique relativement au mariage. Cathédrale et Edifices publics de Tolède. Environs. Casa del campo. Villaviciosa. San-Fernando. Loeches Toros de Guisando. Battuecas. Avila. Alcala.

Avant de conduire mon lecteur vers le midi de l'Espagne, je le promenerai dans quelques-uns des lieux dignes de remarque, qui ne sont pas éloignés de la capitale et où la curiosité m'a conduit moi-même.

Je commencerai par Tolède, ville fameuse, autrefois résidence des rois Maures, et de

nos jours encore siège du primat des Espagnes. Elle est située sur la rive droite du Tage, à douze lieues de Madrid et à sept d'Aranjuez. En y allant de Madrid, les principaux endroits qu'on rencontre sont *Getafe* et *Illescas*, deux gros bourgs dont les territoires sont cités pour la bonté de la culture, et l'extrême fertilité du sol. Mais comme presque tout le reste de la Castille ils sont dépourvus d'arbres.

Si on va à Tolède par Aranjuez, on parcourt un pays beaucoup plus pittoresque. Au-delà de cette résidence la vallée où elle est située s'élargit. Le Tage dont la route s'éloigne et se rapproche tour-à-tour, présente quelques points de vue piquants. Mais dans ce trajet ses rives se sont élevées, se sont tapissées de rocailles; et ce fleuve qui coule si tranquillement près d'Aranjuez, à l'approche de Tolède et sous ses vieilles murailles roule avec le fracas et la rapidité d'un torrent.

Avant d'entrer dans Tolède, on passe le Tage sur un pont qui est d'une hauteur presque effrayante.

Des rues désertes, étroites et tortueuses, l'absence presque absolue de l'aisance et de

l'industrie se combinent mal avec l'idée qu'on se forme de cette ville, qui porte le titre pompeux d'*Impériale* ; depuis qu'Alphonse VI l'enleva aux Maures, de cette ville qui dispute à Burgos la prééminence dans les *Cortès* du royaume de Castille, qui a passé long-tems pour sa capitale, et dont tous les monumens attestent l'antique splendeur. Madrid, qui dans ces derniers tems, à grossi sa population aux dépens des villes voisines, a mis sur-tout Tolède à contribution. L'aspect de ses édifices délabrés lui donne un air de misère que dément cependant en quelque sorte l'intérieur de ses maisons. Il y règne cette propreté extrême qui se marie bien rarement avec la pauvreté. Les habitans de Tolède n'épargnent rien sur-tout, pour défendre l'entrée de leurs demeures aux rayons du soleil, et pour s'entourer de fraîcheur, même au fort de la canicule. Va-t-on les voir dans la saison brûlante, on se croit transporté dans le palais du sommeil. Le soleil à trois heures semble couché pour eux; les fenêtres et les jalousies hermétiquement fermées, les planchers humectés par de fréquens arrosemens; de vastes toiles tendues au-dessus de leurs cours, tout concourt à

faire illusion sur l'ardeur du climat et sur l'heure du jour.

Ces précautions sont à la vérité communes à presque toutes les villes d'Espagne dans la même saison; mais elles ne m'ont paru nulle part plus marquées qu'à Tolède. Il n'y a pas long-tems que l'industrie de ses habitans se reduisait presque à ces recherches de molles-ses. Depuis quelques années, ils se sont ré-veillés de cette méridienne perpétuelle à laquelle ils semblaient condamnés. Leur prélat actuel, le cardinal Lorenzana a déclaré la guerre à la fainéantise et à la misère. L'Alca-zar, ancienne habitation des rois Goths, avait été reconstruit presqu'en entier sous Charles-Quint; mais depuis l'incendie qu'il éprouva au commencement de ce siècle, il était dans un grand délabrement. L'archevêque a relevé ses ruines. Il y a établi des métiers en soieries qui occupent plus de sept cens pauvres, et un hospice pour les femmes indigentes et les vieillards. Il y a recueilli deux cens eufans du peuple qu'il y fait élever et pour lesquels il entretient une école de dessin.

Tel est l'emploi que ce prélat fait de son superflu; et comme sa simplicité vraiment apostolique a beaucoup circonscrit ses besoins,

ce superflu est immense. Malgré son exactitude à remplir ses fonctions spirituelles, il trouve encore des momens à donner à la littérature. Avant de parvenir au siège de Tolède, il avait occupé celui de Mexico. Il y avait découvert un nouveau recueil des lettres de Fernand-Cortez. Il l'a publié à son retour en Europe, avec des observations. Il a aussi donné quelques ouvrages d'érudition, et entr'autres une nouvelle édition du Missel Muzarabe. On sait que c'est la collection des offices de l'église, tels qu'ils se célèbrent selon l'ancien rit Muzarabe, que suivaient les chrétiens dans les pays occupés par les Maures. Tombé en désuétude, il fut ressuscité par le cardinal Ximenez, qui fonda à Tolède une chapelle où l'office divin est encore célébré jusqu'à nos jours, conformément à ce rit, ainsi que dans une des églises de Salamanque.

Madrid et Aranjuez se trouvant dans le diocèse de Tolède, le cardinal, archevêque de cette ville, paraissait souvent à la cour, même avant qu'il fut attaché au séjour de la capitale par sa place de grand inquisiteur. Madrid n'en est pas moins comme auparavant le siège d'un de ses grands vicaires, qui

le supplée dans les fonctions épiscopales. Il y a environ douze ans que j'eus avec ce digne acolyte du prélat Lorenzana, une relation dont on me pardonnera de présenter, en abregé du moins, les détails et le résultat, parce qu'ils concourrent à prouver que le fanatisme et l'intolérance sur-tout ne sont pas aussi incurables en Espagne qu'on le croit communément; que dans ces tems modernes, le clergé même de ce royaume offre quelques individus accessibles à la raison, compatissans pour les faiblesses humaines.

L'agent d'une puissance étrangère, attaché par les loix de son pays à la religon protestante, était épris d'une aimable castillane. Un grand obstacle s'opposait à leur union; c'était l'invincible répugnance de la famille catholique pour un gendre hérétique. Le père lui-même vient à Madrid arracher sa fille aux dangers de la séduction et l'entraîne éplorée à trente lieues de la capitale. L'amant le suit de près, va se jetter à ses pieds, l'attendrit, mais ne l'ébranle pas. Je ne puis, lui dit le père, allier ma famille à une famille ennemie de Dieu et de ma religion. Mais convertissez-vous, et vous serez mon gendre. — Le jeune hérétique demande la per-

mission de plaider du moins sa cause devant le tribunal même de l'église. Il espère le trouver moins inexorable que le tribunal paternel. L'austère castillan applaudit à l'expédient, sans compter cependant sur son succès.

L'étranger remporte à Madrid un rayon d'espoir. Il va trouver le grand vicaire de l'archevêque de Tolède ; et lui dit :

« Vous voyez un homme infortuné, qu'il » ne tient qu'à vous de rendre au bonheur. » Tout mon cœur est à Doña N... J'aspire » à sa main ; mais une barrière qu'on dit in- » surmontable, s'élève entre elle et moi. Je » suis né hors du sein de l'église romaine. » En vain m'exhorteriez-vous à abjurer ce » que vous appellez mes erreurs ? Croiriez- » vous à une conversion aussi subite ? Le » culte que vous professez serait-il honoré par » un semblable hommage ? Laissez au tems, » laissez à l'ascendant irrésistible de Doña N. » le soin de m'amener à ce que vous croyez, » à ce que je croirai peut-être un jour, la » voie du salut. D'ailleurs, l'emploi hono- » rable que j'exerce est mon seul moyen de » subsistance. Il serait incompatible avec mon » changement de religion. Si je n'obtiens pas

» la main de Doña N. je meurs de désespoir;
» si je ne peux l'obtenir qu'en renonçant à
» mon culte, et par conséquent à mon em-
» ploi, elle et moi nous mourons de misère.
» Vous seul, ministre d'un dieu de paix et
» de bonté, vous seul pouvez tout concilier;
» et puisque vous le pouvez, vous le ferez
» sans doute.

Ces argumens adoucirent l'austérité du grand vicaire. Il me faudrait, dit-il, avant tout la certitude que vous êtes libre. Comment me la fournirez-vous? Je voudrais ensuite avoir la preuve que dans votre pays la religion protestante est tellemeut exclusive, que qui ne la professe pas ne peut occuper aucun emploi. Enfin, je désirerais qu'il me fût attesté que du moins vous n'êtes pas éloigné de vous rapprocher de l'église catholique; que vous ne demandez que du tems, que l'influence de votre future épouse, que les instructions des ministres de notre culte pour consommer votre conversion.

A ces mots, le jeune étranger se croit sûr du succès. — Il me sera facile de vous donner ces trois assurances; mais c'est à vous à me désigner les organes par lesquels elles doivent vous parvenir. — Que ce soit deux hommes

publics qui aient votre confiance et qui soient dignes de la nôtre. Il nomme le chargé des affaires de France et celui des États-Unis. On les agrée. Nous sommes invités à passer chez le grand-vicaire. Il nous fait entrer l'un après l'autre. Il nous propose les trois questions. Nous y répondons affirmativement. Nous signons cette espèce d'acte de notoriété publique, qui lève tous les scrupules du grand-vicaire, de l'archevêque et de la famille orthodoxe. Les deux amans sont unis en face de l'autel catholique sans qu'aucun des deux soit obligé d'abjurer sa croyance. Ils ont été fidèles à leurs sermens ainsi qu'à la religion de leurs pères. Ils se sont occupés beaucoup de leur bonheur mutuel, et fort peu de leur conversion. Si la lecture de ces lignes occupe un des loisirs de cet heureux ménage, au récit de ces allarmes, de ces dangers, de ces succès, arrachés par l'amour à l'intolérance, obtenus par l'entremise de l'amitié, peut-être échappera-t-il une larme à l'œil de l'époux, du père et de l'ami.

Voilà ce qu'étaient il y a douze ans, voilà ce que sont encore le prélat de Tolède et ses principaux entours. Ils ont fourni en cette occasion la première preuve de tolérance qui ait

été donnée dans ce genre en Espagne. Peu de tems après, un autre couple qui se trouvait absolument dans la même situation, argua de cet exemple et obtint les mêmes résultats. Le premier de ces couples, après quelques traverses, est encore dans les lieux où son union fut légitimée. L'autre, en transportant le lit nuptial dans la patrie de l'époux, a réalisé une des plus aimables conquêtes que le Zuiderzée pouvait faire sur le Mançanarès.

Il est d'autres cas beaucoup moins rares que ceux que nous venons de citer, et dans lesquels l'entremise du grand-vicaire est invoquée d'une manière peu édifiante pour les mœurs. Je veux parler de la formalité connue dans le pays par les mots de *sacar por el vicario*, littéralement, *retirer par le vicaire.* Toute fille, dès l'âge de douze ans, peut se faire épouser par un garçon, pourvu qu'il en ait au moins quatorze ; et dès qu'elle peut prouver qu'il a anticipé près d'elle sur les droits du mariage, ou qu'il lui a promis sa main, ou même qu'il lui a donné à entendre d'une manière quelconque qu'il voulait s'unir à elle. C'est devant le vicaire ecclésiastique qu'elle administre ses preuves. Si elle affirme que le garçon a eu commerce avec elle, et

que celui-ci en convienne, il ne peut échapper au mariage. S'il le nie, c'est à elle à le prouver; et pour cela il suffit que quelques voisins attestent qu'ils l'ont vu entrer chez elle à des heures indues. Une bague, un bijou, un présent et sur-tout un billet amoureux, quand même le mot de mariage n'y serait pas prononcé, peut servir de preuve à la fille qui réclame un mari.

On ne sait trop quel peut avoir été l'esprit de pareilles loix. A-t-on voulu mettre un sexe en garde contre les séductions de l'autre, même dans l'âge le plus tendre? Ou les deux autorités se seraient-elles entendues pour multiplier les mariages, au risque d'en faire beaucoup de mauvais?

Quoi qu'il en soit, dès que la réclamante s'est adressée au vicaire, celui-ci fait conduire en prison le rénitent qui y demeure tant que dure le procès. Si le vicaire prononce *qu'il y a lieu à mariage*, le prisonnier ne sort qu'après la célébration du sacrement. Souvent le désir de recouvrer une liberté lui fait sacrifier l'autre; mais on pense bien que des chaînes ainsi contractées ne pèsent pas longtems à celui qui les a subies.

Il y a une autre manière, d'employer le

ministère du vicaire ecclésiastique. Elle n'est peut-être pas moins révoltante pour les mœurs; mais elle l'est moins pour l'amour. Un homme aime-t-il une fille qui est sous la puissance paternelle et qui le paie de retour, et ne peut-il obtenir le consentement de ses parens, il va trouver le vicaire, lui confie le vœu commun, lui indique la maison dans laquelle il désire que sa future soit recueillie jusqu'à la célébration du mariage. Le vicaire, après avoir avéré que le consentement est mutuel, envoie un commissaire pour retirer la jeune personne de la maison paternelle, la fait conduire à l'endroit indiqué, et lorsque la cause est instruite, c'est là qu'on va la chercher pour lui administrer la bénédiction nuptiale.

Telle est, en général, dans toute la monarchie espagnole, la jurisprudence ecclésiastique en matière de mariage; mais dans la pratique l'exécution plus ou moins rigoureuse de ces règles dépend beaucoup de la prudence et des opinions du ministre de l'église; et dans ces derniers tems il y a eu des loix qui, en rendant à l'autorité paternelle une partie de son influence sur l'établissement des enfans, ont eu pour objet de prévenir le scandale qui ac-

compagne ordinairement les mariages contractés sans ce concours respectable.

Mais rentrons dans Tolède, dont ces digressions nous ont un peu écartés. Sa cathédrale est un des monumens sacrés les plus précieux qu'il y ait en Europe. Pendant près de quatre siècles, consacrée au culte mahométan, recouvrée enfin par Alphonse VI, elle conserva la forme de mosquée jusqu'à St. Ferdinand, qui lui donna celle qu'elle a de nos jours. Toute la somptuosité des édifices gothiques y est déployée; et sous les règnes suivans elle a été encore enrichie de décorations de tous les genres. Plusieurs de ses chapelles sont remarquables par les tombeaux qu'elles renferment. On voit dans le chœur ceux de quatre rois de Castille, qu'on nomme vulgairement *Reyes viejos*, et celui du cardinal *Mendoza*, l'un des plus illustres prélats qui aient occupé le siège de Tolède.

Dans la chapelle de la vierge est enterré le cardinal Portocarrero, dont le tombeau porte cette épitaphe frappante par sa simplicité;

Hic jacet pulvis, cinis et nihil.

Dans la chapelle de St. Jacques on s'arrête

malgré soi devant celui de don Alvar de Lune, ce célèbre et malheureux favori qui périt abandonné à l'échafaud par Jean II, dont l'aveugle faiblesse l'avait élevé au faîte des honneurs. Si l'on ne donne qu'une médiocre attention aux inscriptions pompeuses qui chargent ce magnifique tombeau et celui de son épouse, du moins on ne peut en les voyant se défendre de quelques réflexions philosophiques sur l'instabilité de la faveur des rois.

La même chapelle renferme encore plusieurs autres tombeaux dignes d'attention ; mais nous ne nommerons plus que ceux de dix rois ou reines de Castille que contient la chapelle dite *de los reyes nuevos*, la plus magnifiquement décorée de toutes.

On trouve dans la salle capitulaire la suite des portraits de tous les archevêques de Tolède, qui, depuis le cardinal Ximenez, ont tous le mérite de la ressemblance. Ce qui les rend d'ailleurs précieux, c'est que plusieurs datent de la renaissance de la peinture en Espagne, et qu'en les comparant on peut suivre les progrès de cet art.

Il y a outre cela dans la cathédrale un assez grand nombre de tableaux de prix. La sacristie en contient parmi beaucoup d'autres,

un de *Carle Marati* et un de *Dominique le grec;* et son plafond est peint à fresque par *Luc Jordan.*

Le cloître de la cathédrale contient un tableau dont l'auteur, *Blas de Prado*, mériterait d'être plus connu. Il frappe les moins connaisseurs par la correction de son dessin, son excellent coloris, et sur-tout par la douce expression de ses figures.

Ce cloître est vaste et formé sur de belles proportions. Bayeux et Maella, les deux meilleurs peintres de l'Espagne moderne, ont retracé sur ses murailles les principaux traits de la vie de St.-Eugène et de Ste.-Léocadie, patrons de la cathédrale, et de quelques autres saints fameux à Tolède par leur zèle pour la religion chrétienne.

Nous pourrions faire une longue énumération de tous les ornemens, de tous les vases consacrés au service divin dans cette cathédrale. Il suffira de dire que le siège de Tolède est un des plus riches de la chrétienté; qu'il a été souvent occupé par des prélats pieux qui se seraient reproché de faire un usage profane de leur opulence, et qu'il a toujours été à portée de la munificence royale. On essaye de faire admirer aux curieux der-

rière le chœur de la cathédrale un morceau de sculpture du plus mauvais goût, qu'on appelle le *transparente ;* ouvrage moderne qui défigure cet édifice au lieu de l'embellir. On y révérera, si l'on veut, une pierre où s'est conservée l'empreinte des pieds de la vierge depuis le jour où elle descendit du ciel tout exprès pour passer *elle-même* la première chasuble à St-Ildefonse; miracle qu'un sculpteur moderne a consacré dans une des chapelles de cette cathédrale. La pierre miraculeuse est exposée aux regards et à la dévotion des fidèles, derrière un grillage de fer qui repousse la profanation, sans intercepter les hommages.

Outre sa cathédrale, Tolède a encore vingt-cinq paroisses et une foule de couvens et de fondations pieuses. Plusieurs de celles-ci méritent l'attention des voyageurs. Tel est surtout l'hôpital de St.-Jean-Baptiste, qui par la beauté et la sagesse de ses proportions prouve le bon goût de son fondateur, le cardinal Tavera, dont les cendres y reposent dans un magnifique tombeau. C'est le dernier ouvrage d'Alfonse Berruguete, habile sculpteur, formé à l'école de Michel-Ange.

Tolède doit aussi à un de ses prélats, le cardinal

cardinal Mendoza, un très-bel hôpital pour les enfans trouvés, dont l'église contient six grands tableaux de l'école de Rubens.

Un autre asyle ouvert à l'humanité malheureuse, c'est la maison des foux. On en compte deux principales en Espagne, l'une à Sarragosse, et l'autre à Tolède. J'ai été étonné, édifié de la propreté et de l'ordre qui y règnent; et me rappelant beaucoup d'autres établissemens semblables qui sont dans le même cas, j'ai souvent admiré comment cette dévotion, cette charité chrétienne, que de nos jours on a cru traiter avec indulgence en ne la couvrant que de ridicules, comment, dis-je, elle peut rendre les hommes si différens d'eux-mêmes et les arracher à leurs défauts les plus familiers. Lorsqu'on parcourt les fondations pieuses des Espagnols, on oublie cette apathique indolence et cette mal-propreté qu'on s'obstine à leur reprocher. On devrait au moins pardonner à la religion, quand elle n'aurait fait que ce bien aux hommes.

On peut encore admirer à Tolède les débris de l'ingénieuse machine imaginée autrefois par l'italien *Juanelo*, pour faire monter l'eau du Tage dans la ville. Assez près de ces ruines on en apperçoit de bien plus anciennes, qui

doivent avoir fait partie d'un aqueduc destiné à conduire jusqu'à la hauteur de l'Alcazar, de l'eau, dont la source est à sept ou huit lieues de Tolède ; présent à-la-fois utile et magnifique, par lequel les Romains ont marqué leur séjour en plus d'un endroit de l'Espagne. On reconnaît aussi dans les environs de la ville les traces d'un de leurs anciens chemins et les restes d'un cirque.

Ainsi tour-à-tour les Romains, les Arabes, les Goths et les Espagnols, contemporains de Charles-Quint, avaient pris soin de vivifier et d'embellir Tolède. On ne peut en dire autant des Espagnols modernes. Des maisons désertes, de beaux édifices qui se dégradent, point ou presque point de fabriques, une population réduite de deux cens mille ames à vingt-cinq mille, les environs les plus arides, voilà le tableau qui s'offre aux yeux du voyageur attiré par la réputation de cette ville fameuse. Sous le dernier règne, outre ce que son prélat a entrepris pour y naturaliser le travail, il s'est fait quelques heureux efforts pour l'aracher à son dépérissement universel. Les armes blanches de Tolède étaient renommées autrefois pour leur trempe et leur solidité. Charles III a fait élever un édifice assez

vaste pour leur fabrication; et on y a tenté des essais, qui promettent que bien-tôt les citoyens modernes de Tolède rendront à cette branche d'industrie son ancienne réputation.

Ils ne me pardonneraient pas de passer sous silence leurs *Cigarrales*, petites maisons de campagne qui ont quelque rapport avec les bastides de Marseille, si ce n'est qu'elles sont moins ornées et moins nombreuses. Là, dans les jours étouffans de la canicule, on va l'après-dîné, chercher la fraîcheur et le repos à l'ombre de quelques vergers: encore n peut-on y parvenir qu'à la sueur de son front, en traversant sans abri quelque bout de prairie brûlée, ou en gravissant quelques côteaux rabotteux. Mais c'est l'Eden pour les habitans de Tolède.

Je passe aux autres objets, qui aux environs, ou à une assez courte distance de la capitale, méritent l'attention des voyageurs.

A la *Casa del Campo*, ancienne maison de plaisance des rois d'Espagne, qui n'est séparée du palais-neuf que par le Mançanarès, ils trouveront des grands arbres, quelques bons tableanx, et une assez belle statue équestre de Philippe III.

Villa-Viciosa, à trois grandes lieues de

Madrid est une autre maison royale, qu'affectionnait Ferdinand VI, et qui a été abandonnée par ses successeurs.

San-Fernando, autre village à la même distance, à eu quelques années de célébrité à cause de la fabrique de draps qu'on y avait établie. Elle a été transférée à Guadalaxara; mais les draps n'en ont pas moins conservé leur ancien nom. San-Fernando qu'animait la présence de l'industrie, ne retentit plus que des voix impures de ces infortunées que la police de Madrid arrache au vice, pour les condamner à la pénitence. C'était il y a vingt ans l'*Abbeville* de l'Espagne. Il en est à présent la Salpêtrière.

Il y a aussi à trois lieues de Madrid, un endroit moins connu et qui mérite mieux de l'être. Il s'appelle *Loeches*. C'est-là que sont ensevelis des chefs-d'œuvre ignorés des Espagnols eux-mêmes. L'église d'un petit couvent de religieuses, fondé par le comte-duc d'Olivarès, renferme six tableaux capitaux de Rubens, des plus grandes dimensions comme de l'effet le plus magique. Le principal est un tableau allégorique du triomphe de la religion. Il décore le maître-autel, et réunit tous les genres de beauté et même

les défauts qui caractèrisent son auteur, richesse de composition, coloris brillant, vivacité d'expression et négligence de dessin. Après ce tableau, le plus frappant est celui où Élie est représenté debout dans le désert, au moment où un ange lui apparait, pour ranimer ses forces.

Un autre objet de curiosité, peut-être encore moins connu des Espagnols eux-mêmes, se trouve au sein des montagnes de la Vieille Castille, à quatre ou cinq lieues de l'Escurial. C'est un monument qui a fait le désespoir de quelques antiquaires et qui porte le nom de *Toros de Guisando.* Guisando est un couvent d'Hyéronimites, placé à mi-côte dans une chaîne de rochers escarpés, où, suivant une ancienne tradition, les fils de Pompée furent défaits par le parti de César, et où les vainqueurs sacrifièrent cent taureaux aux dieux et en déposèrent quatre en pierre sur le théâtre de leurs exploits. Une autre tradition veut que ces prétendus taureaux soient des éléphans et qu'ils attestent le passage des Carthaginois, qui ont en effet laissé dans plusieurs endroits de l'Espagne la grossière effigie de ces animaux. Mais représentait-elle des taureaux ou bien des éléphans? Voilà la

question que j'essayai il y a quelques années de décider, de concert avec trois étrangers ; curieux comme moi. Nous trouvâmes dans un enclos de vignes, dominé par le couvent de Guisando, quatre énormes blocs d'une pierre dure, et semblable au granit. Ils nous parurent si informes, que nous fumes tentés de les prendre plutôt pour des jeux de la nature que pour des productions de l'art. En les considérant de plus près, on croit deviner l'intention du sculpteur ; mais les effets de son ciseau ont presque disparu sous la lime du tems : on ne retrouve plus de trace ni des cornes du taureau, ni de la trompe de l'éléphant. La forme des oreilles indiquerait plutôt ce dernier animal que le premier ; la croupe et les flancs sont si émoussés dans leurs contours, qu'on n'ose encore décider entre les deux. Bref, après une heure d'observation nous laissâmes la question indécise. Nous étions presque confus de notre voyage infructueux. Nous gravîmes vers le monastère, d'où l'on plonge sur ce monument hiéroglyphique. Nous trouvâmes que là du moins il n'y avait pas de doute sur l'interprétation qu'on devait lui donner. La première des deux traditions est consignée sur une planche

où nous lûmes distinctement les inscriptions latines gravées sur les flancs d'un des blocs, et dont on découvre à peine quelques traits sur l'original. La principale de ces inscriptions porte : *bellum Cæsaris et patriæ ex magnâ parte confectum fuit ; S. et Cn. Pompeii filiis hîc in agro Bastetano profligatis.* Un autre : *Exercitus victor hostibus effusis.* Elles indiquent assez que ces monumens ont pour objet de célébrer une victoire sur les fils de Pompée. Reste à savoir si le terrein où elles sont est l'*agrum Bastetanum.* Reste à concilier cette version avec celle des historiens qui placent en Andalousie la défaite du parti de Pompée.

Les bons Hyéronimites, jaloux du lustre de leur canton, nous trouvèrent réponse à tout ; et pour qu'il ne manquât rien à notre croyance, nous montrèrent les cavernes où les fils de Pompée cherchèrent un refuge après leur défaite et y trouvèrent la mort. Aussitôt après ils nous observèrent que ces mêmes asyles des martyrs de la liberté, l'avaient été quatorze cens ans plus tard des martyrs de la pénitence ; et il nous fallut entendre le récit de la retraite des fondateurs de leur ordre au sein de ces cavernes, le dé-

tail de leurs austérités, reconnaître la trace de leurs pas.

Les *toros de Guisando*, dont bien des gens, à Madrid même, ne soupçonnent pas la réalité, entrent souvent dans la conversation familière, pour exprimer d'une manière burlesque le courage d'un homme capable d'affronter les plus grands dangers; et à ce titre, ils se trouvent dans la bouche d'un des héros de Cervantes. Quand à mon retour je dis que j'avais vu, palpé ces fameux taureaux, on me regardait presque comme un homme extraordinaire. L'illusion disparut quand j'eus donné le signalement des ennemis dont j'avais bravé l'approche.

Il est un autre canton plus éloigné de Madrid, et qui joue, plus encore que les *toros de Guisando*, un rôle distingué dans l'histoire fabuleuse d'Espagne; c'est celui des *Battuécas*, auquel Montesquieu fait illusion dans ses Lettres Persanes, quand il dit que les Espagnols ont dans leur propre royaume des cantons qu'ils ne connaissent pas. D'après de vieilles traditions, la religion, la langue, les mœurs des Espagnols étaient inconnues dans les *Battuécas*. Des villages voisins on y avait entendu des voix extraordinaires; les

bergers n'osaient y mener leurs troupeaux. En fallait-il plus pour en faire la retraite des démons, ou au moins de quelques peuples farouches? Chacun en racontait à sa manière l'origine et les particularités. Les *Battuecas* fournirent un aliment de plus à l'imagination des Espagnols : elles figurèrent dans leurs comédies et leurs romans; et Moreri ne dédaigna pas de donner à ces contes ridicules une place dans son dictionnaire.

Le père Feijoo, religieux éclairé, fut un des premiers qui combattirent avec succès ces absurdités. Il résulte de ses recherches, et de mon voyage aux Battuécas, que ce sont deux vallées incultes qui n'ont guères qu'une lieue de long, et qui sont si étroites, si hermétiquement fermées de tous côtés, que le soleil doit avoir de la peine à s'y faire jour en hyver. Ce petit canton est remarquable par les groupes de rochers bisarrement taillés, par la variété des arbres, les sinuosités de la petite rivière qui arrose ces vallées, par les excavations des montagnes qui les forment, par la quantité d'animaux de tout genre auxquelles elles servent de repaire. La seule habitation humaine qui mérite d'être remarquée, est un couvent de Carmes dé-

chaussés, dont les cellulles sont comme ensevelies sous les rochers escarpés qui les menaçent et les arbres qui les ombragent. On ferait le tour de l'Europe avant de trouver un lieu plus propre à devenir l'asyle du silence et de la paix. Ce canton, qui est presque inaccessible, et qui ne se trouve sur le chemin d'aucune ville, est on ne peut pas moins fréquenté. Le peu de curieux qui s'y présentent y sont regardés comme des extravagans par les paisibles habitans, qui ne peuvent deviner le motif qui les amène parmi eux. Leur territoire, d'où ils ne sortent presque jamais, est situé dans l'évêché de Coria, à huit lienes de Ciudad-Rodrigo, et quatorze de Salamanque.

Avila et *Alcala* sont encore deux villes voisines de Madrid, qu'un voyageur peut être tenté de visiter d'après leur ancienne réputation.

Avila est située à près de vingt lieues de la capitale, sur une éminence. Ses épaisses murailles, ses tours, son alcazar et le dôme de sa vieille cathédrale gothique, lui donnent de loin une apparence imposante. Mais il serait difficile d'exagérer sa dépopulation et sa pauvreté. La désertion d'une foule de seigneurs territoriaux qui ont été s'établir autre

part et qui ont laissé leurs terres à régir, est la principale cause de sa décadence. Elle avait, au commencement du siècle, une fabrique de draps qui est tombée et que le conseil de Castille a vainement tenté de relever. Cependant, en 1789 deux Anglais, habiles dans la fabrication des cotonnades, furent attirés en Espagne. Pour être plus à portée de la mer, ils auraient voulu se fixer en Galice ou en Catalogne. Mais on voulait les avoir à portée de la cour; et on les obligea de s'établir à Avila, dans l'édifice qu'avait occupé quelques années une école militaire. Leur début ne fnt pas encourageant. Ils trouverent à Avila les plus fortes préventions contr'eux. On les menaçait de les lapider. Les prêtres avaient fait accroire aux gens du peuple que ces hérétiques mangeaient les enfans catholiques. Ceux qui ne les persécutaient pas les fuyaient du moins. Les paysans du voisinage faisaient un grand détour pour ne pas passer à portée de leur maison. Peu-à-peu le préjugé s'est dissipé. On s'est accoutumé à les voir. Ils ont commencé à faire renaître l'abondance dans le canton. En 1792, plus de sept cens personnes étaient employées à leur fabrique ou à

ses dépendances ; et déjà il n'y avait plus un pauvre à Avila. Je les vis en 1792 se présenter à Aranjuez. L'accueil qu'ils y reçurent les vengea un peu des persécutions du fanatisme et de l'ignorance. Mais ne doit-on pas plaindre un gouvernement qui a de pareils ennemis à combattre, lors qu'il forme des entreprises utiles à son pays. De loin on juge trop d'après les résultats. On ne calcule pas assez les obstacles. De-là cette sévérité qui tient de bien près à l'injustice.

Alcala soutient un peu mieux sa réputation qu'Avila. Les six lieues qui la séparent de Madrid sont assez agréables à parcourir ; après la première, on trouve le village de *Canillejas*, au milieu des vergers et des potagers ; vrai phenomène pour les environs de Madrid. Une lieue plus loin, on passe l'Henarès sur un beau pont de pierre ; et on laisse sur sa droite *Leganès*, un des quartiers du régiment des gardes-valones, *Vicalvaro*, qui a toujours un détachement de celui des gardes-espagnoles et San-Fernando.

De l'autre côté de l'Henarès commence une belle levée ; et on apperçoit le bourg de *Torrejon*, au-delà duquel est un autre pont de pierre sur le *Tojote ;* petite rivière qui en

été est à peine un ruisseau. Un peu plus bas elle se rend dans l'Henarès, qui vient de derrière Alcala par des sinuosités pittoresques, et dont les rives sont assez ombragées.

L'Henarès, d'où Alcala prend son surnom, coule à quelque distance de cette ville au pied d'un rang de colines pelées. Alcala conserve encore une enceinte de murailles. Elle est fort peu large pour sa longueur, assez bien bâtie et assez propre : et quoi qu'elle contienne beaucoup d'églises et de couvents, et n'ait guères d'autre industrie que la culture de ses campagnes d'excellent froment, elle n'a pas comme tant d'autres villes de la Castille les apparences repoussantes de la pauvreté. Son université mériterait à peine d'être nommée si elle n'avait eu pour fondateur le cardinal Ximenez. Pour travailler à l'édition de la fameuse Bible, connue des théologiens sous le nom de *Biblia complutensis ;* il y fit venir quelques véritables savans, qui n'ont eu jusqu'à nos jours que des pédans pour successeurs.

CHAPITRE II.

Route de Madrid à Sarragosse. De l'Arragon et de ses Cortes. *De son nouveau canal. Chemin de Lerida.*

ALCALA est sur la route de Madrid à Sarragosse, ville considérable d'Espagne, que j'allai visiter en 1792 pour voir de près les merveilles que l'on me contait du canal d'Arragon. Je vais y conduire mes lecteurs et leur faire connaître en même-tems ce canal et la province qu'il doit vivifier.

A quatre lieues plus loin qu'Alcala on trouve la ville intéressante de Guadalaxara, placée sur une éminence un peu au-delà de l'Henarès. Un beau chemin conduit ensuite au misérable village de *Torrija*. Delà à *Grajanejos* le sol est maigre et pierreux, et le chemin assez mauvais dans la saison pluvieuse. Du haut du côteau où est situé ce bourg, on plonge sur un petit vallon fort étroit, mais riant et cultivé comme un jardin. C'est le point de vue le plus pittoresque de la route. Mais passé *Grajanejos* on a à traver-

ser le pays le plus triste et le plus aride jusqu'à *Bujarraval*, village pauvre, entouré de rocailles, à deux lieues de Siguenza. C'est bien pis encore pour arriver par une descente rapide et pierreuse au fond d'un bassin où est situé, au bord d'un ruisseau, *Fuencaliente*, autre village appartenant au duché de Médina-Céli, dont le chef-lieu est en face sur la crête des collines circulaires qui forment ce bassin. Là, quelques jolies maisons, de la verdure, des plantations de chanvre qui se prolongent le long de la vallée, reposent agréablement la vue. Des prairies couvertes de bestiaux, des campagnes bien cultivées accompagnent le voyageur jusqu'au hameau de *Londares*, après lequel une lieue plus loin on trouve un village nouveau bâti par les soins de l'évêque de Siguenza. Car par-tout en Espagne les prélats sont à la tête des bienfaiteurs de leur canton. Un peu plus loin, sur le sommet d'une montagne, est un vieux château digne des beaux tems du régime féodal. Il eut jadis sans doute une destination guerrière. C'est à présent une des paisibles appartenances de l'évêché de Siguenza.

De Londares à Aircos le chemin est tourmenté de descentes et de très-mauvais pas,

et traverse un pays horrible, qui est vers le Nord-est, l'extrémité de la Nouvelle Castille. Arcos, bourg misérable, mais bien situé, est le dernier de cette province et un des treize que le duc de Médina Céli-possède dans ce canton. Pendant les trois lieues qui le séparent de *Monréal*, autre mauvais bourg tout délabré, et le premier de l'Arragon ; le pays et les chemins sont également affreux. Il faut en excepter cependant les approches de *Huerta*, village appartenant à un monastère de Bernardins, qui fait régner autour de lui l'aisance, une culture assez brillante et les ombrages : différence très-frappante en Espagne entre les possessions des ecclésiastiques et celles des plus riches propriétaires laïcs, et qui s'explique par la résidence constante des uns et l'absence perpétuelle des autres. Ce monastère contient d'ailleurs quelques tombeaux remarquables, entr'autres ceux de plusieurs seigneurs français qui étaient venus avec le connétable du Guesclin au secours de Henri de Transtamare. Le voyageur qui voudra passer quelques heures à voir ces curiosités aura à se louer du bon accueil des moines et trouvera à leur table de quoi se consoler de la misère du canton.

Monréal

Monréal appartient à la maison d'Ariza dont le chef-lieu est une lieue plus loin. L'ancien château de cette maison est sur une éminence, au bas de laquelle elle a une jolie habitation moderne. La rivière de Xalon, que nous allons retrouver souvent, coule tout auprès, et sa présence embellit et vivifie ce petit canton. Elle forme une cascade et se passe sur un pont d'une forme agréable. Tout ce point de vue mériterait d'occuper un instant le crayon d'un voyageur.

Au sortir de Monréal on trouve une descente rapide, passée laquelle le chemin est constamment beau jusqu'à *Cetina*. De ce village à Bubierca on a deux grandes lieues d'une route charmante, entre deux rangs de collines. Au pied de celle qui est à droite, le Xalon arrose un vallon parfaitement cultivé. A moitié chemin, on passe cette rivière sur un petit pont de pierre et on la côtoye jusqu'à *Bubierca*, village pittoresquement situé à mi-côte au milieu des rochers.

Delà à Calatayud, on change une fois de chevaux à *Ateca*, village entouré de vergers très-productifs. Je conseille aux voyageurs qui feront une pause à Ateca, de demander

du vin dit de *Ceriñana*. Sa couleur œil de perdrix, sa saveur douce et agréable les dédommageront de ce vin noir, épais, propre à soulever le cœur, qu'on leur servira dans cette partie de l'Arragon jusqu'aux portes de Sarragosse, et qui est la plus horrible boisson dont on ait jamais empoisonné les hommes.

Au sortir d'Ateca la vallée devient moins étroite ; mais toujours belle et fertile, elle est arrosée par le Xalon, dont la route à mi-côte suit de loin les sinuosités. Je n'ai pas trouvé en Espagne de canton plus agréable, cultivé avec plus de soin que cette vallée, depuis Cetina presque sans interruption jusqu'à Calatayud. On a fait au Xalon, par un moyen très-simple, des saignées qui promènent ses bienfaits dans tous les héritages à portée desquels il passe ; et ce n'est pas dans ce charmant vallon qu'il faut aller se convaincre de la fainéantise et de la mal-adresse des Espagnols.

Une demie lieue avant Calatayud, commence une chaîne de rochers pelés et taillés à pic, qui défigurent un peu ce joli paysage. Cette ville est elle-même comme incrustée en partie au sein de ces rochers. Sa meilleure

portion est située à leur pied et domine, vers le midi, une vallée qui s'élargit beaucoup aux approches de la ville.

Les productions de cette riche vallée sont, le bled, le vin, les légumes, et sur-tout le chanvre, dont il s'exporte une grande quantité dans la vieille Castille, mais plus encore à Bilbao et à Saint-Sébastien. Ce chanvre est destiné aux cordages de la marine royale qui pour en faire les achats, entretient depuis plusieurs années des commissaires à Calatayud.

On ne récolte point d'huiles dans ses environs. Il y a cependant à Calatayud douze à treize savonneries, qui ont un grand débit en Castille, et qui tirent de la partie orientale de l'Arragon la barille dont elles ont besoin.

Cette ville n'est plus ce qu'elle fut autrefois. On y compte à peine 1500 feux, mais en revanche, dix paroisses et quinze couvents, dont quelques-uns sont remarquables par leur air de magnificence et l'immensité de leurs enclos. Calatayud et Tarraçona ont un évêque commun, qui réside dans la seconde de ces deux villes. La première est très-voisine

de l'emplacement qu'occupait celle de Bilbilis, la patrie de Marcial.

Une demie lieue avant d'arriver à Calatayud, le Xalon reçoit la rivière de Xiloca qui y perd son nom, quoique Lopez, le principal géographe de l'Espagne moderne, le lui conserve jusqu'à son embouchure dans l'Èbre. J'ai cru devoir suivre la version du pays et celle de l'abbé Ponz.

Le pays est extrêmement inégal depuis Catalayud jusqu'à la porte du *Fresno*, situé dans un vallon riant et bien cultivé. Après avoir franchi quelques côteaux, on a devant soi le bourg d'*Almunia*, entouré au loin d'oliviers, de vignobles, de figuiers, de plantations de chanvre et de maïs. M. d'Aranda a une partie de ses terres dans cette belle contrée. Elle se prolonge à une grande lieue au-delà d'Almunia; mais ensuite on ne traverse plus que des bruyères et le pays le plus aride jusqu'à la misérable *Venta de la Romera*, et même jusqu'aux approches de Sarragosse.

Une demi-lieue au-delà de l'avant-dernière poste (la Muela) on commence à voir cette ville célèbre au milieu d'une belle et vaste plaine, sur la rive droite de l'Ebre.

Nous n'énumérerons pas la foule d'édifices sacrés que renferme Sarragosse. Les plus remarquables sont ses deux cathédrales. L'une est l'*Eglise de la Seu*, qui est d'une simplicité majestueuse; l'autre, si fameuse en Espagne et même dans le monde catholique, et à laquelle le cardinal de Retz n'a pas dédaigné de consacrer quelques pages de ses mémoires; l'autre, dis-je, est *Notre-Dame del Pilar*. C'est une église vaste, sombre et surchargée d'ornemens de mauvais goût, quoique reconstruite à la fin du siècle dernier. Mais l'image miraculeuse autour de laquelle il n'y a plus un seul des *ex-voto*, ni aucune de ces riches lampes dont parle le cardinal, est dans une chapelle moderne formée par de superbes colonnes de marbre d'ordre corinthien. La dévotion arragonaise ne devait pas un hommage moins magnifique à la pieuse tradition qui fait apparaître la Sainte Vierge à Saint-Jacques, pour lui confier que sur cette rive de l'Ebre elle désirait que son image fût placée dans un temple.

Les voûtes de la partie reconstruite de cette église ont été récemment peintes à fresque par les deux frères Bayeu et don Francisco Goya, tous trois originaires de Sarragosse.

Pour ajouter un trait de plus à l'histoire de la stupidité humaine, il faut descendre dans un caveau de l'église de *Santa-Engracia*. Là reposent les cendres d'une foule de martyrs immolés par des empereurs persécuteurs. Des lampes d'argent y brûlent jour et nuit en leur honneur; mais la fumée qui s'en exhale ne noircit point. Et pour le prouver aux curieux, on leur montre le plafond, qui quoique très-bas n'est point enfumé. On invite ceux qui paraissent douter encore à approcher du papier blanc de l'atmosphère de l'une de ces lampes. J'ai tenté cette épreuve ; et j'avouerai que j'ai vu ou cru voir qu'en effet mon papier, placé de très-près, ne se noircissait pas. Il me serait resté des doutes que je me serais bien gardé de les manifester aux tolérans démonstrateurs de ces merveilles. Je fus cependant tenté de leur dire : — Quoi, pour accélérer la fin de la révolution française qui, contrariée dans son cours, peut bouleverser l'Europe, Dieu ne daigne pas faire quelque miracle éclatant qui dessille les yeux des ministres acharnés à la poursuivre, et vous voulez qu'il opère ici, sans interruption, un miracle aussi obscur que votre caveau, aussi inutile que votre existence !

Je fixerai plus volontiers l'attention de mes lecteurs sur la nouvelle *Casa de la Misericordia*, qu'on achevait de bâtir en 1792 à côté de l'ancienne, et qui ne fait pas moins d'honneur à l'intelligence qu'au patriotisme de don Ramon Pignatelli. Les jeunes gens des deux sexes qui sont sans travail et sans ressources y trouvent de la subsistance et de l'occupation. Ils dévident la soie, ils filent, ils cardent la laine, qui est pour le pays une production précieuse quoique de la seconde qualité. Ils font quelques étoffes de laine grossière, de camelot et même de soie. Sur sept cents personnes que renferme cet édifice, plus de la moitié travaille pour les ouvriers de la ville. Car le sage fondateur est persuadé que sans cet expédient, ces fabriques de fondations pieuses nuisent plutôt qu'elles ne servent à l'industrie. Il y a d'ailleurs à Sarragosse quelques fabriques de draps qui fournissent à l'habillement de plusieurs régimens.

Sarragosse a une académie des beaux-arts, une université insignifiante et une société patriotique. Celle-ci mérite des éloges. Elle encourage toutes les branches d'industrie et sur-tout les nouvelles plantations. Elle a établi des écoles de mathématiques et de commerce.

Don Martin Goyecochea, un de ses membres, fit même il y a quelques années, à ses frais, l'établissement d'une école de dessin. Sarragosse, en un mot, se réveille sensiblement de son long engourdissement, et se rend digne d'être la capitale du beau royaume d'Arragon.

Ce royaume était autrefois bien plus peuplé qu'à présent. Un grand nombre de ses bourgs et villages ont entièrement disparu. Sa population est réduite à 614060 habitans, sur lesquels Sarragosse en compte 42600. L'Arragon a figuré honorablement dans l'histoire des gouvernemens libres (1). Quoique la dignité royale y fut héréditaire, le titre de chaque nouveau roi devait être confirmé par les états; et aucun ne pouvait régner sans avoir juré de maintenir leurs privilèges. Pour balancer l'autorité du souverain, ils avaient établi un magistrat sous le nom de *justicia mayor*, qui n'était comptable de sa conduite qu'aux états. A l'inauguration du roi, ce magistrat suprême était assis, la tête couverte, sur un tribunal élevé. Le roi paraissait devant lui, découvert, et prêtait à genoux le serment de gouverner selon la loi. C'était alors qu'était prononcée

(1) Voyez l'ouvrage d'Adam, sur les Constitutions Américaines.

en leur nom cette proclamation tant de fois citée dans ces derniers tems. *Nos que valemos tanto como vos, os hacemos nuestro rey y Señor con tal que guardeis nuestros fueros y libertades;* SINO NO.

L'admiration qu'inspire d'abord le souvenir de cette imposante cérémonie s'affaiblit un peu quand on apprend que c'était beaucoup moins devant le peuple ou ses représentans que le roi s'humiliait ainsi, que devant une assemblée de nobles, *(ricos hombres)* qui devaient leurs biens à la force des armes. D'abord douze des anciennes familles y étaient seules admises. Peu à peu le nombre s'en augmenta; et elles se divisèrent en *grande* et *petite noblesse*. Aux états le clergé était représenté par les prélats et les grandes villes par des députés. Mais les laboureurs, artisans et marchands étaient exclus du rang de citoyens. Ainsi le tiers-état n'était que très-incomplettement représenté. Cette assemblée informe de trois ordres faisait des loix pour toute la nation. Le *Justicia mayor* était la seule barrière opposée tour-à-tour aux usurpations des *Cortès* d'Arragon et à celles du roi. Mais à la longue, les prélats devinrent les serviteurs dévoués du monarque; les dé-

putés des villes se laissèrent souvent corrompre ; et le roi augmentant successivement ses partisans dans ces deux ordrés, domina la noblesse et se fit ce qu'il est de nos jours, monarque absolu. Il exista cependant encore une ombre des *Cortès* d'Arragon. En 1702, Philippe V dans un moment de détresse les rassembla, ainsi que ceux de Catalogne qui ne l'avaient pas été depuis deux siècles. La jeune reine présida à ceux d'Arragon, en l'absence du roi. Elle les trouva peu accessibles à ses demandes et eut de la peine à en obtenir cent mille écus.

Les succès de Philippe V, et la résistance que lui opposèrent ces deux provinces, leur firent perdre leurs titres passagers à ses égards. Elles furent traitées comme provinces conquises ; et de leurs Cortès il ne resta plus que ces faibles débris dont nous avons parlé ailleurs. Cependant la cour de Madrid n'est pas, même de nos jours, tout-à-fait guérie des alarmes que lui ont inspirées l'Arragon et la Catalogne, peuplés d'habitans ombrageux et très-difficiles à façonner au joug du despotisme ; à présent encore on regarde comme tenant au *parti arragonais*, c'est-à-dire au parti des mécontens, ceux auxquels on ne

suppose pas un dévouement absolu à la dynastie des Bourbons ; et c'est à cette crainte salutaire que ces deux peuples doivent des ménagemens étrangers à une constitution qui n'existe plus que dans leurs regrets.

L'Arragon contient plusieurs villes qui méritent d'être nommées après Sarragosse.

Huesca, qui en est à douze lieues, est situé dans un territoire remarquable par sa fertilité en tous genres.

Tarraçona, à treize grandes lieues de Sarragosse, est au milieu d'un pays bien planté et bien arrosé.

Terruel est situé entre Sarragosse et Valence. Son nom rappelle l'aventure de deux amans qui ont servi de sujet à un des plus touchans drames espagnols, et dont les dépouilles sont conservées avec un respect tendrement religieux dans une des églises de cette ville.

La petite rivière de Turia, avant d'arriver à Terruel, passe à Albarracin, traverse et fertilise une belle plaine qui s'étend au-delà de cette ville.

Daroca, qui est sur une des deux routes de Madrid à Sarragosse, mérite encore d'être nommée. Placée au pied des montagnes et

au bord de la Xiloca, elle est exposée à de fréquentes inondations. Pour l'en préserver on a creusé un souterrein de 780 vares de long pour donner de l'écoulement aux eaux qui la menacent. Les bords de la Xiloca sont d'une rare fécondité en toutes sortes de fruits, et produisent en abondance du chanvre d'une excellente qualité.

La principale richesse de l'Arragon est son huile qui est douce, pleine de substance et sans mauvais goût. Il y a plusieurs moulins à olives dans Sarragosse même. Un des plus remarquables est celui d'un excellent patriote, dont nous avons déjà parlé, don Martin Goyecochea. Les propriétaires d'oliviers qui n'en ont pas lui portent leurs olives. Il a réuni dans sa propre maison tout ce qui peut être nécessaire aux gens de la campagne qui viennent emprunter le secours de son moulin. Cet établissement prouve ce que peut un seul homme, même en Espagne, quand il a vraiment l'amour du bien. J'y ai remarqué avec plaisir que les vingt à vingt-deux ouvriers employés à ce moulin étaient tous des Français qui, chaque année vers le mois de décembre, arrivaient tout exprès de nos provinces méridionales. Les gens du pays conve-

naient eux-mêmes que des ouvriers espagnols remplaceraient mal ces étrangers, et qu'ils n'étaient pas moins contens de leur bonne conduite que de leur intelligence. Il y a cependant d'autres moulins où sont employés des ouvriers espagnols. Près du Monte Torrero, emplacement voisin de la ville, qui a été récemment applani et planté de vignes et d'oliviers, il y en a un pour les olives que produisent les terreins appartenans au canal d'Arragon, et celles que payent en tribut les propriétaires dont il arrose les héritages.

Donnons quelques détails sur ce canal, objet principal de mon voyage en Arragon.

Il passe à une demi-lieue de Sarragosse, au-dessous du *Monte Torrero*. C'est là qu'il a ses magasins, où sont déposés les grains, les bois de construction, les ferremens et autres ustensiles. Ces édifices remarquables par leur propreté, leur solidité, contribuent à l'embellissement du canal. C'est-là que je m'embarquai dans un yacht pour aller voir six belles écluses qui sont à une grande lieue au-dessous de Sarragosse. Une demi-lieue plus haut il y en a quatre autres qui reçoivent le canal au sortir d'un grand bassin, où on va

s'embarquer pour le remonter jusqu'à son origine.

Adressé à don Ramon Pignatelli, au véritable créateur de ce canal, l'un des chefs-d'œuvre de l'industrie espagnole, j'obtins de lui les moyens de faire commodément et avec fruit cette petite navigation. Je partis à huit heures du matin dans une grande barque et sous les auspices de don Juan Payas, directeur du canal. Nous nous arrêtâmes vers midi à l'endroit le plus remarquable, celui où le canal coule dans un encaissement de pierres de taille de la longueur de sept cens dix toises et au-dessus du Xalon, qui suit son cours sous cette vaste maçonnerie. C'est la partie du canal qui a le plus coûté. On évalue ses frais à près de treize millions de réaux. Nous fûmes coucher à la *Canaleta*, autre point digne d'attention. L'ancien canal d'irrigation du Xalon venant de l'occident se fraye une route à travers l'épaisseur d'un pont de pierre qui est sur le nouveau canal, et après l'avoir ainsi croisé, se dirige à l'orient vers *Lucena*.

Le lendemain nous admirâmes les ouvrages de *Gallur*, village sur un côteau aride au

bord de l'Ebre, qui en cet endroit se rapproche beaucoup du canal. L'inégalité et l'escarpement du terrein qu'il avait à parcourir y ont nécessité des travaux solides mais très-dispendieux. Un peu plus bas le canal coule dans un encaissement de maçonnerie qu'on a pratiqué à travers des côteaux fort élevés. Cet ouvrage n'était pas nouveau. Sous Charles-Quint, premier auteur du canal d'Arragon, cette portion coulait sous terre. On n'a fait qoe la mettre à découvert.

Une demi-lieue plus bas que Gallur on apperçoit l'Ebre, et dans le lointain au-delà de sa rive gauche, le village de Tauste, qui donne son nom à un canal tout-à-fait moderne. Car celui que nous parcourons, et qui est proprement le canal impérial, fut commencé sous Charles-Quint, qui détourné par les distractions de son ambition inquiète, fut obligé d'en suspendre les travaux; et il n'en fut plus question jusqu'en 1770. Depuis cette époque il a fait des progrès lents; et n'en eut peut-être fait aucun sans la rare persévérance de don Ramon Pignatelli. A l'approche du Bocal, c'est-à-dire, de l'endroit où le canal commence, il est partagé en deux par une petite île. A droite est l'ancien canal de Char-

les-Quint, à gauche celui qui a été creusé de nos jours. Peu après on passe sous le pont de Formigalès, à l'approche duquel ce dernier canal s'élargit et présente une superbe nappe d'eau. C'est sous ce pont, d'une seule arche, que se trouve le premier déchargeoir du canal (*almenara de desague*).

Il doit y avoir cinq ponts sur le canal entre Gallur et le Bocal. Bâtis d'abord en bois, ils out été ou seront successivement construits en brique.

A deux lieues du Bocal, après avoir dépassé le vieux château de *Mallen*, on entre dans le royaume de Navarre. Delà, le canal domine une vaste plaine plantée en légumes et en maïs.

Au dessous de Formigales on trouve le pont de *Valverde*, où l'Arragon finit de ce côté-là. On arrive enfin au Bocal, qui est à un petit quart de lieue plus loin que Formigales.

Là, l'Ebre arrêté par une prise de 118 toises de long sur 17 de large, entre dans le lit du canal par onze embouchures qui ne lui fournissent jamais de l'eau toutes â la fois, et sur lesquelles a été bâti le palais neuf. D'un des côtés de cet édifice on a en face la belle nappe que forme la prise, et à droite la cascade.

Au

Au premier étage il y a pour le gouverneur de l'établissement, une habitation qui n'a été finie qu'en 1787. Les autres édifices attenans sont des magasins de bois, de planches, de ferrures. L'auberge, qui est spacieuse et proprement tenue par un ménage toulousain, la chapelle et l'ancien château sont un quart de lieue plus loin, près du pont de Formigales.

Quand on a parcouru ce canal dans tous ses détails, quand on a vu, comme tout y a été prévu, comme tout est bien conçu et bien exécuté, qu'à cette grande entreprise, on ajoute plusieurs autres monumens ou établissemens disséminés sur la surface de l'Espagne moderne, il est impossible de conserver pour ses habitans les préventions défavorables dont une grande partie de l'Europe est encore imbue, et de ne pas convenir que s'ils font les choses tard et lentement, du moins il y en a beaucoup qu'ils font bien, avec intelligence, avec solidité et même avec magnificence.

Le canal d'Arragon paraît réunir toutes ces qualités, et son utilité est dejà attestée depuis plus de douze ans. Au mois d'août 1792, il pouvait rapporter deux millions de réaux, dont plus de la moitié était consacrée au salaire

des employés, et le reste était pour la continuation des travaux. Les sources de ce revenu sont le produit d'un terrein de quelques toises sur chacune de ses rives, et la contribution en nature que doivent tous les terreins qu'il arrose. Ceux qui étaient dejà en culture payent un sur cinq de leur récolte ; les terres nouvellement défrichées, un sur six, les vignobles, les oliviers et les vergers, un sur huit ou sur neuf. A la même époque cent mille journaux étaient arrosés par ce canal ; et on avait vu en peu d'années des héritages qui se vendaient cent à cent cinquante réaux le journal, s'élever à une valeur vénale de quatre à cinq mille ; y a-t-il une plus belle apologie des canaux et de celui d'Arragon en particulier ? Et l'on pourrait manquer de fond, pour le conduire à son terme ? Car il n'y était pas en 1793. Il s'arrêtait à la *Cartuxa baxa*, une grande lieue au-dessous de Sarragosse. J'apprends avec chagrin qu'il n'a depuis fait aucun progrès ; que les fonds ont manqué tout-à-fait à la continuation de ses travaux ; que même on laisse dépérir les ouvrages qui étaient achevés. Tels sont les bienfaits de la dernière guerre. Tels sont sur-tout les fruits de l'intrigue et de l'envie.

Ce canal doit avoir en tout trente-quatre écluses. Il n'en fallait point depuis Tudela jusqu'à Sarragosse; mais depuis cette dernière ville jusqu'à Sastago, endroit où le canal rentrera dans l'Ebre, l'élévation du terrein les rend indispensables. En 1793 il n'y en avait encore que six achevées. La dépense des vingt-huit autres ne devait pas effrayer; chacune de celles qui avaient été faites n'avait pas coûté plus de deux cens mille réaux. C'était donc moins de six millions pour celles qui restaient à faire.

On a d'ailleurs pratiqué pour l'avantage de ce canal :

1o. Des déchargeoirs (*Almenaras de desague*), pour faire écouler le superflu des eaux.

2o. Des coupures pour l'irrigation des terreins adjacents (*Almenaras de riego*).

3o. Des petits ponts, ou *Alcantarillas*, pour porter le canal par-dessus des ravins. Il y en a quelques-uns par-dessous lesquels passent des chemins vicinaux.

4o. Des courans superficiels (*Corrientes superficiales*), à la faveur desquels les torrens glissent pardessus la surface du canal, après avoir deposé dans une espèce de puits

les pierres, la vase et le gravier qu'ils entraînent.

Quand on veut nettoyer le canal, il peut être mis à sec en quatre ou cinq heures. Au même instant toutes les écluses d'écoulement sont ouvertes, et ses eaux par des pentes plus ou moins rapides, vont se précipiter dans l'Ebre.

La saignée faite à ce fleuve au-dessous de Tudela ne diminue pas sensiblement ses eaux; et il y a plus de précautions à prendre contre leur surabondance que contre leur disette; mais tout a été combiné de manière qu'on peut fournir, à une ligne près, la quantité d'eau dont le canal a besoin.

L'Espagne n'a pas au reste d'établissement qui pût devenir plus utile. Depuis long-tems le cours de l'Ebre avait été un moyen insuffisant de communication et de débouché pour les trois provinces qu'il traverse, la Navarre, l'Arragon et la Catalogne. Le Canal qui doit y suppléer, aura en tout vingt-six grandes lieues de cours, depuis Tudela jusqu'à Sastago. A ce dernier point, l'Ebre commence à être navigable, avec de légères réparations jusqu'à Tortose, et de là jusqu'à la mer. Il y a le long de ce fleuve, un autre canal qui

a onze lieues de cours, et qui était terminé même avant le règne de Charles-Quint. C'est celui de *Tauste*. Uniquement destiné à l'irrigation il était négligé, par conséquent fort peu utile. Les directeurs du nouveau canal s'étaient chargés de rétablir l'ancien ; mais en attendant que la nouvelle prise puisse fournir à-la-fois aux deux canaux, ils ont laissé subsister celle qui est une demie lieue plus haut.

L'Ebre lui-même n'est cependant pas absolument inutile aux pays qu'il parcourt. Mais, navigable pendant quatre à cinq mois de l'année seulement, depuis Sarragosse jusqu'à la mer, il est d'une ressource précaire, même pour la navigation, et ne contribue en rien aux arrosemens. Le nouveau canal remplit au contraire simultanément ces deux objets. Sa moindre profondeur est de neuf pieds ; et les plus grosses barques portent jusqu'à 2700 quintaux.

Le *Bocal* est très-près de la Navarre. Le village de *Fontellas* placé à l'Est, est sur une hauteur voisine du canal. On y passe pour aller à *Tudela*, qui n'en est qu'à deux lieues et qui est de ce côté la première ville du royaume de Navarre.

Au sortir de Fontellas on trouve un échantillon des superbes routes dont il a été pourvu avant aucune autre partie de l'Espagne par les soins de son viceroi, le comte de Gages; routes qui traversent la Navarre d'une frontière à l'autre. On sait qu'un des chemins qui de France conduisent en Espagne, est celui de la Navarre française, ou basse Navarre, à la haute. Partant à cheval ou à dos de mulet de St. Jean-Pied-de Port, petite ville située au pied de cette croupe très-escarpée des Pyrénées, qu'on nomme *Altovizar*, on est deux ou trois heures à la franchir pour arriver à Roncevaux, placé au pied et de l'autre côté des Pyrénées. Roncevaux, dont le nom est fameux dans les romans et dans l'histoire fabuleuse, n'est aujourd'hui qu'un village où il y a quelques auberges passables, et un monastère de chanoines réguliers.

Delà à Pampelune on n'a plus que six lieues de beau chemin qui se font à travers de profondes vallées et d'assez hautes montagnes, les unes et les autres en partie couvertes de bois. Dans ce trajet on a sur sa droite la vallée de Bastan, qui a été jusqu'à nos jours le théâtre des querelles des frontaliers respectifs. On conçoit qu'elle puisse être une pomme

de discorde quand on l'a parcourue. Elle a cinq à six lieues de diamètre. La Bidassoa y prend sa source ; elle n'a pas beaucoup de bled, mais elle abonde en fruits, en maïs, en prairies couvertes de troupeaux.

Pampelune, capitale de la Navarre espagnole, et siège de son gouverneur ou viceroi, est bâtie sur une éminence au bord de la petite rivière d'Arga. Elle n'a pas plus de trois mille feux ; elle est protégée par une citadelle et un fort; et en 1795 elle se préparait à opposer quelque résistance à nos armées victorieuses. Les six lieues que l'on compte de Pampelune à Tafalla traversent un pays riche et peuplé. Des onze qui séparent Tafalla de Tudela, les six dernières parcourent aussi un pays bien cultivé, si l'on en excepte la *Bardena del Rey*, canton inculte, mais abondant en pâturages.

Tudela, qui n'est qu'à une grande lieue de la frontière de l'Arragon, est une ville médiocre, mais assez bien bâtie. A l'extrémité de la rue large qui la traverse dans sa plus grande dimension, est un pont de pierre sur l'Ebre, passé lequel commence le superbe chemin de dix-sept lieues qui conduit à Pampeluno. Le territoire de Tudela qui n'est guè-

res connu que par son vin rouge, serait propre à toutes sortes de cultures ; mais l'avidité mal entendue des riches propriétaires entre lesquels il est partagé, l'a consacré presque uniquement à celle de la vigne. *Peralta*, dont le vin a aussi du renom, n'est qu'à quelques lieues de Tudela assez près de la route de Pampelune.

Le royaume de Navarre, conquis par Ferdinand le Catholique sur Jean d'Albret, fait, comme la Biscaye, une province à part, qui a conservé ses coutumes, ses privilèges et son tribnnal particulier ; et à plusieurs égards elle est censée être au-delà des frontières. La plupart des marchandises étrangères y entre librement et sans payer de droits. Elles ne sont visitées qu'à *Agreda* première douane de la Castille du côté de la Navarre.

Mais rentrons dans l'Arragon et quittons ce canal qui, tel qu'il est, mérite l'admiration de tous les connaisseurs en ouvrages utiles et solides, de tous les amateurs du bien public. Ne fût-il jamais achevé, il suffirait pour immortaliser don Ramon Pignatelli, qui dérogeant aux deux titres qui l'invitaient à l'oisiveté, sa qualité de prêtre et son illustre naissance, est en dépit des intrigues, en dépit

des froideurs de la cour, un des citoyens les plus actifs, les plus éclairés, les plus estimables que l'Espagne moderne ait à citer.

Sarragosse est sur une des deux routes de Madrid à Barcelone; mais cette route est une des plus désagréables qu'il y ait en Espagne, et ne donne pas une idée favorable ni de l'Arragon ni de la Catalogne. Il n'y a en particulier rien de plus désert, de plus dépeuplé, de plus hideux qu'une grande partie du pays qu'on parcourt depuis Villafranca, d'où l'on commence à perdre de vue Sarragosse jusqu'à deux lieues au delà du triste bourg de Fraga situé au bord de la Cinca et au pied d'une montagne escarpée et difficile à franchir, pour aller à Lerida. Après Villafranca, s'offre la *Venta de Santa Lucia*, la plus dégoûtante des hôtelleries espagnoles. Delà, passant par le bourg de *Bujaraloz*, on arrive au misérable village de *Candasnos*, que cinq lieues d'un pays affreux séparent du bourg de Fraga, passé lequel on entre en Catalogne. Lerida en est à peu-près à la même distance. Mais nous parlerons autre part de cette ville importante et des vingt-cinq lieues que l'on compte entre elle et Barcelone.

A présent, rapprochons-nous du midi de l'Espagne, et commençons par la belle résidence d'Aranjuez.

CHAPITRE III.

Description d'Aranjuez.

Le chemin de Madrid à Aranjuez est un des plus beaux et des mieux entretenus qu'il y ait en Europe. On rencontre d'abord le large et long pont de Tolède, ouvrage massif, dont les parapets sont chargés d'ornemens de mauvais goût. Mais on l'évite en s'épargnant un détour d'un quart de lieue, lorsque les eaux du Mançanarès sont très-basses ; et on va passer sur un petit pont le canal dont l'objet était de joindre cette petite rivière au Tage, et qui, commencé sous le ministère de M. de Grimaldi, a été abandonné au bout de trois lieues faute de fonds, et parce que les don Ramon Pignatelli ne sont pas encore trés-communs eu Espagne. Le seul revenu qu'on en tire est le produit de quelques moulins ; et il est absorbé par l'entretien des ponts, des

écluses et le salaire des employés. Car presque par-tout, à peine un établissement est-il ébauché, que les frais de sa manutention sont aussi considérables que s'il était consommé.

Un peu plus loin on traverse le Mançanarès à gué; aprés quoi l'on se retrouve sur la belle route d'Aranjuez sur laquelle on apperçoit çà et là quelques bosquets d'oliviers. Au bout de six lieues du chemin le plus droit et le plus uni, on descend dans la charmanse vallée d'Aranjuez. Le Xarama coule le long des côteaux qui la forment du côté du Nord, et on le passe sur un beau pont de pierre. Dés qu'on est dans la vallée, les plaines arides et nues de la Castille ont disparu; on a changé de sol et de climat; on ne marche plus qu'à l'ombre des grands arbres, au bruit des cascades, au murmure des ruisseaux. Les prairies s'émaillent de fleurs; les parterres étalent les couleurs les plus vives et les plus variées. La plus brillante végétation déploye ses richesses de toutes parts. On pressent le voisinage d'un fleuve qui féconde et vivifie le paysage. Le Tage qui entre dans la vallée par le Levant, y serpente pendant près de deux lieues, et va se marier au Xarama, après avoir réfléchi l'image des plus belles plantations.

Les embellissemens d'Aranjuez sont modernes. Le premier monarque espagnol qui y ait établi son séjour pendant quelque-tems, est Charles-Quint. Il commença à bâtir le palais qu'habitent ses successeurs. Ferdinand VI et Charles III y ont ajouté chacun un aîle. Sous cette nouvelle forme, c'est encore moins une habitation royale qu'une trés-jolie maison de campagne. Le Tage qui coule perpendiculairement à sa façade orientale, côtoye son parterre et forme presque sous ses fenêtres une cascade artificielle. Un petit bras de ce fleuve échappe à cette cascade, et baigne de si près les murs du palais, que le roi peut de sa terrasse se donner le plaisir de la pêche. Ce bras va ensuite se réunir au bras principal, et forme ainsi une île délicieuse, qui est un vaste jardin de forme irrégulière : on y trouve en tout tems de la fraîcheur et de l'ombre. En s'enfonçant dans le labyrinthe de ses allées, on jouit du luxe et du calme de la nature, et l'on se croit loin des cours au sein d'une solitude champêtre. De grands arbres, de hautes murailles de verdure, quelques fontaines simplement décorées, voilà tous les ornemens du *jardin de l'isle.* Plus magnifique, il plairait beaucoup moins.

Charles-Quint et Philippe II auraient de la peine à reconnaître Aranjuez, qui est devenu, par les soins des derniers rois, une des plus agréables résidences qu'il y ait en Europe. Ses principales allées, celle sur-tout dite la *Calle de la Reyna*, remontent cependant fort au-delà des derniers règnes. La hauteur de leurs arbres, leurs troncs énormes, leur feuillage épais, attestent leur antiquité et la bonté du sol qui les porte depuis plusieurs siècles. Mais ils ne font plus le seul ornement de la vallée d'Aranjuez. Sous Ferdinand VI, cette résidence était presque bornée au château. Des mâsures éparses sur un terrein inégal, à quelque distance de l'habitation royale, servaient de palais aux personnes de la cour et aux ambassadeurs. Elles ont fait place à des maisons uniformes et bâties avec une élégante simplicité. Les rues principales sont ombragées de deux allées d'arbres, dont une eau courante baigne le pied. Toutes sont tirées au cordeau et très-larges, trop larges peut-être à raison du peu de hauteur des édifices et de la chaleur du climat. On doit le plan, sur lequel a été bâti le nouveau village d'Aranjuez, à M. de Grimaldi, qui avant de passer à l'ambassade de France et de-là au

ministère, avait rempli une mission à la Haie, d'où il avait rapporté l'idée d'établir une bourgade hollandaise au centre de la Castille.

Le village est séparé du château par une place vaste, mais irrégulière et décorée par une fontaine. Charles III a fait construire un portique couvert presque en entier, qui part d'un bout d'une des rues principales du village, et qui en formant une partie de l'enceinte de cette place, vient se marier aux bâtimens dépendans du palais.

Nous ne finirions pas si nous voulions promener notre lecteur à travers les belles plantations d'Aranjuez : nous nous bornerons à lui indiquer les principales. En arrivant à Madrid, on traverse une place circulaire, qu'on nomme *Las doce Calles*, à cause des douze allées qui viennent y aboutir. L'une de ces allées conduit à l'entrée de *Las Huertas*, vaste verger où on ne peut qu'admirer l'étonnante fécondité du sol d'Aranjuez. Si l'on veut voir la culture plus en grand et non moins brillante, on prendra le chemin de Tolède, et on traversera le *Campo Flamenco*, ainsi nommé, sans doute, parce qu'il rappele les belles fermes de Flandre. On ne négligera pas sur-tout le *Cortijo*,

autre enclos, fermé par une barrière à claire-voie, où le sol travaillé avec un soin particulier, répond avec usure aux vœux de l'agriculteur, et à ceux du roi qui y a fait planter des boutures de vignes de différens endroits de son royaume.

Enfin la *Huerta de Valencia*, offre des essais de culture que le succès a couronnés, et un avant-goût du royaume de Valence. Outre des champs de lin, des prairies artificielles et des vignes, on y trouve des plantations de mûriers, et un bâtiment consacré aux travaux des vers à soie. Mais ce qu'il y a de plus remarquable et de plus connu dans les plantations d'Aranjuez, c'est *la Calle de la Reyna*, qui en forme, pour ainsi dire, l'arrête. Elle suit pendant près d'une demie lieue la direction du levant au couchant, et se termine à un pont de pierres jeté sur le Tage. Son prolongement, qui n'a pas moins d'étendue, aboutit à un autre pont sur la même rivière, dont les sinuosités ne peuvent être saisies que par l'imagination dans une vallée ombragée de taillis, de bosquets et de grands arbres qui masquent son cours par intervalles. C'est derrière un de ces épais rideaux que se cache une cascade qu'on entend

bruire au loin, et dont le fracas trouble seul le calme de ces lieux solitaires. Elle a pour objet d'enlever au Tage une partie de ses eaux. Le bras de cette rivière ainsi détourné de son lit, coule encaissé dans un fossé profond, et va abreuver quelques-unes des plantations d'Aranjuez, et pourvoir de plus près aux besoins de ses habitans. Mais l'ombrage et la verdure cessent tout-à-coup; on n'a plus en perspective que les collines pelées qui forment l'enceinte de la vallée et que l'art a eu soin de dérober à la vue, pour empêcher le cadre de nuire à l'effet du tableau. C'est au pied de ces collines qu'est placé le haras du roi d'Espagne, un de ceux où la race des chevaux espagnols conserve encore son antique beauté. Ce vers de Virgile, *Vento gravidas ex prole putaris*, lui sert d'inscription et semble avoir été fait pour lui.

Le roi attache beaucoup d'importance à la prospérité des haras d'Aranjuez; les embarras de la guerre avaient cependant suspendu les soins que cet établissement reclame. Mais on vient de créer (en 1796), un conseil exclusivement chargé de cette tâche sous le titre de *Junte suprême d'équitation*. Les haras d'Aranjuez renferment en ce moment environ quatre

quatre cens jumens et une vingtaine d'étalons. Outre cela le prince de la Paz, qui affectionne particulièrement tout ce qui a rapport à la cavalerie, y entretient pour son propre compte, dix-huit étalons et cent cinquante jumens. Aranjuez a aussi un haras de mulets. Car on ne veut pas rompre tout-à-fait avec ces animaux ignobles, il est vrai, mais dont le service est très-utile et qui ont aussi leur genre de beauté. On entretient donc, sous le même toit que leurs brillans rivaux, huit ânes étalons, pour lesquels trois cens belles jumens sont exclusivement réservées.

En laissant ces haras sur la gauche, on rentre dans les grandes allées qui aboutissent à la *Calle de la Reyna*.

Les arbres dont nous avons parlé, ne sont pas le seul embellissement de cette allée. Sur la droite elle est bordée de taillis, qui rendent plus piquante sa régularité. C'est là que sous le règne de Charles III, bondissaient et paissaient avec sécurité les nombreux troupeaux de daims auxquels son successeur a déclaré la guerre. Mais ce qui décore surtout la *Calle de la Reyna*, c'est le jardin de la *Primavera*, ou du printems. Sous Char-

les III, il ne règnait que l'espace de mille pas sur un des côtés de la *Calle de la Reyna*. Charles IV l'a prolongé le long de cette allée jusqu'aux bords du Tage.

Rien de plus délicieux que ce jardin pendant la saison dont il porte le nom. C'est-là que brille dans tout son éclat la fécondité de la vallée. Les cultures utiles n'y sont pas négligées. Tous les fruits, toutes les fleurs, tous les légumes y prospèrent. Des bosquets y opposent leur ombre hospitalière aux ardeurs du midi. Des taillis d'arbustes odoriférans, parfument l'air du matin, et les vapeurs embaumées qu'ils exhalent, retombent au coucher du soleil pour ajouter aux charmes des promenades du soir. Il y a douze ans que tout le terrein qui se trouve entre l'enceinte du jardin de la Primavera et les bords du Tage, était encore inculte, abandonné aux plantes parasites. Le roi actuel, étant encore prince des Asturies, s'en est emparé et l'a converti en un des plus agréables cantons de la vallée. Les gazons, les bosquets, les parterres ont pris la place des arbres inutiles; des sentiers ont serpenté à travers ces nouveaux trésors de la végétation. D'un printems à l'autre, on a vu éclore un vaste jardin,

varié à l'infini dans ses formes, ainsi que dans ses productions. Un petit chantier a été conservé dans son enceinte et communique au Tage par une pente douce. C'est là qu'on s'occupe aux travaux d'une marine en miniature, qui a ses constructeurs, ses matelots et ses bâtimens. Plus loin est une espèce de port défendu par une batterie proportionnée au local. Quelques gondoles y mouillent sous sa protection. On y trouve jusqu'à de petites frégates élégamment décorées, dont les salves répondent à l'artillerie du port. Au bruit de ces décharges, aux cris des matelots occupés de la manœuvre, à l'aspect de ces banderoles et de ces pavillons qui flottent au gré des vents, on croit assister aux jeux de Mars et de Neptune. Heureux les hommes, s'ils s'en tenaient par-tout à ces simulacres; si la cupidité et le délire de la gloire n'avaient pas converti en moyens de destruction ces propriétés, des élémens que la nature peut-être n'avait destinés qu'à leurs plaisirs!

Tous les divertissemens qu'on peut goûter à la campagne, le séjour d'Aranjuez les favorise; la chasse, la pêche, la promenade. Nulle part celle-ci n'est plus variée, plus commode, plus agréable; soit qu'un livre à

la main, on erre dans ses bocages, soit qu'on parcourre à cheval, ou en voiture ses allées à perte de vue. Autrefois on y voyait errer paisiblement jusques dans les rues les daims et même les sangliers. On les eût pris pour des animaux domestiques. Les buffles qui ont été amenés de Naples, y font les fonctions de bêtes de somme. J'y ai encore vu quelques couples de chameaux prêter leur patience et leurs robustes dos à des travaux pénibles; mais ils n'ont pu résister long-tems à l'influence d'un climat étranger. A la même époque on voyait paître et bondir dans une prairie attenante au grand chemin deux zebres et deux *Guanacos*, qu'on aurait crus dans leur pays natal, tandis qu'un éléfant promenait tranquillement sa lourde masse en se faisant jour à travers les curieux qu'il attirait sur son passage. C'est ainsi que tous les souverains devraient exposer en plein air à tous les regards ces animaux étrangers qu'ils entassent dans leurs ménageries. Ces superbes prisons, chefs-d'œuvre de cruauté, plus encore que de luxe, accusent la tyrannie de l'homme sans prouver sa puisssance. Les rois d'Espagne n'ont pas du moins à se reprocher cette révoltante magnificence. Ils ont dans leurs jar-

dins du Buen-Retiro, quelques lions enfermés dans de petits édifices d'où l'on entend quelquefois sortir leurs voix lugubrement menaçantes. Ils ont une belle faisanderie dans l'intérieur des jardins de Saint - Ildéfonse. Mais ils n'ont nulle part une véritable ménagerie.

Les chevaux contribuent sur-tout à l'embellissement d'Aranjuez. C'est-là qu'ils peuvent développer toute la beauté de leurs mouvemens et toute leur velocité. C'est - là que le roi conduit lui - même les superbes attelages que lui fournit son haras. Autrefois la *Calle de la Reyna* était la lice où des chevaux barbes luttaient de vîtesse et partageaient les suffrages de la cour, qui s'intéressait par des paris à leurs succès. Le roi actuel, étant encore prince des Asturies, avait substitué à ces courses une espèce de spectacle qu'on nommait les *Parejas*. Il formait un escadron de quatre de front sur douze de hauteur. Chaque file était dirigée par lui; les deux infants ses frères et un des personnages les plus qualifiés de la cour; et chacune avait sa couleur particulière. Les quarante-huit cavaliers étaient tous vêtus, coëffés, bottés suivant le vrai costume espagnol, costume avan-

tageux qui donnait au spectacle une forme militaire et antique et semblait reculer les acteurs au siècle de leurs ancêtres. On les voyait avec cet intérêt dont se pare toujours l'image des choses passées, arriver en colonne sur une des grandes cours du château, au bruit des trompettes et des timbales, précédés par d'élégans coureurs et des chevaux de main richement enharnachés, se rompre, s'éloigner, se rapprocher, tantôt suivre les contours de l'arène, tantôt la traverser en diagonale, et déployer ainsi toutes les graces de leurs brillantes montures. Cette faible et froide image des anciens tournois rappelait un peu, mais faisait regretter aux spectateurs ces fêtes, où sous les yeux des rois et des belles, les anciens chevaliers obéissaient au double véhicule de la gloire et de l'amour, où les suffrages de celles qui régnaient sur leurs cœurs payaient d'un prix inappréciable leur courage et leur adresse. Aussi pour que les courtisans les plus dévoués trouvassent quelque attrait à ce bal de centaures, il ne leur fallait pas moins que l'honneur d'être en scène avec les fils du monarque et de contribuer à leurs plaisirs.

Le roi depuis quelques années a renoncé

à celui-ci, et en a adopté pour le séjour d'Aranjuez quelques-uns qui sont encore plus conformes à ses goûts. Un de ceux qu'il paraît affectionner le plus, c'est celui de faire dans la *Huerta de Valencia*, des essais d'artillerie, dont le fracas trouble le calme de cette charmante résidence, plus souvent que ne le voudraient le beau sexe et ceux qui en ont les mœurs.

Mais il trouve sur-tout un grand plaisir à l'embellissement de son jardin, dont une partie de l'enceinte est à présent formée par les rives du Tage. On y a creusé une espèce d'étang sur lequel on a élevé un kiosk, un petit temple grec, un monceau de pierres brutes, ou si l'on veut un rocher qui est surmonté d'un Apollon en marbre. Près delà est une barque dans le genre chinois, préparée pour la navigation de ce prétendu lac; réunion bisarre d'objets disparates que le luxe des ornemens ne sauve pas d'un air de mesquinerie. Mais la nature a tant fait pour ce terrein, les fleurs, les plantes exotiques y sont tellement prodiguées, les arbres étrangers, ou les plus beaux, ou les plus singuliers, et surtout les longues allées de saules pleureurs et de catalpas, y ont si bien réusi, y donnent

un ombrage si frais, il y a tant d'arrosemens fécondans, tant de variétés dans les sites, quoique sur une surface entièrement plane, que ce jardin d'Aranjuez forme sans doute une des promenades les plus agréables qu'il y ait en Europe. Je lui dois cet hommage en reconnaissance des heures délicieuses que j'ai passées à l'abri de ses feuillages, errant dans ses dédales de fleurs et de verdure, et faisant ainsi, au milieu des richesses végétales des deux mondes, la plus douce diversion aux sollicitudes d'une négociation épineuse.

Le palais et les autres édifices d'Aranjuez sont de forme agréable, mais sans magnificence. Les appartemens royaux renfermaient pendant le règne de Charles III peu de tableaux de prix. Mais ils se sont récemment enrichis des dépouilles de St. Ildefonse ; et contiennent à présent plus de quatre cents tableaux, parmi lesquels s'en trouvent plusieurs du Guide, du Guerchin, de Lanfranc, du Poussin, etc. La chapelle du château, qui est nouvelle, est d'un bon style. La sculpture et la dorure y sont distribuées avec goût et sans profusion; et quelques tableaux de Mengs ne contribuent pas peu à sa décoration.

Il y a outre cela trois églises dans le *Sitio* d'Aranjuez ; la plus récente est celle d'un couvent de Franciscains, dit de *San Pascual*, fondé par le confesseur de Charles III dans la partie la plus élevée du *Sitio*. On lit sur les murs du vestibule de ce couvent des stances pieuses du style le plus amphigourique. Vis-à-vis cette église est un hôpital royal parfaitement situé et digne d'être cité par les secours de tout genre que les malades y trouvent.

Ils abondent, les malades, dans ce séjour d'Aranjuez, d'ailleurs si délicieux. Tant que la température y est modérée, tout y enchante les sens ; on y savoure le bonheur de l'existence. Mais quand la canicule approche, lorsque l'air brûlant engouffré dans la vallée se charge des exhalaisons d'un fleuve bourbeux et paresseux dans son cours, et des vapeurs nitreuses que le soleil enlève aux collines entre lesquelles coule le Tage, alors cette vallée de Tempé devient un séjour pernicieux,

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron.

alors on s'en éloigne. On va chercher un air plus sain sur les hauteurs circonvoisines, et

sur-tout dans la petite ville d'Ocaña. Aranjuez, qui pendant le mois de mai et la moitié de juin était le rendez-vous de tous ceux qui cherchaient le plaisir et la santé, dont la population s'élevait environ à dix mille ames, devient une espèce de désert où ne restent que ceux qui y sont attachés ou par leur profession, ou par leur pauvreté.

Autrefois le roi ne s'y rendait qu'après les fêtes de Pâques, et y séjournait jusqu'à la fin de juin. La nouvelle cour, qui préfère Aranjuez à toutes ses résidences, va s'y établir dès les premiers jours de janvier.

Aranjuez est sur la route de Madrid à Cadix. Je vais la faire suivre au lecteur.

CHAPITRE IV.

Route d'Aranjuez à Cadix. La Manche. Colonies de la Siena-Morena ; Baylen. Anduxar. Cordoue. Du Royaume de Grenade.

DEPUIS 1785 seulement on peut aller en chaise de poste de Madrid à Cadix. Cette manière de voyager était jusqu'alors absolument inconnue en Espagne, excepté sur la route de sa capitale au lieu où se trouve la cour.

A deux lieues d'Aranjuez on trouve d'abord la petite ville d'*Ocaña*, remarquable par son école de cavalerie qui a prospéré pendant quelques années sous les auspices du général Ricardos.

Au sortir d'Ocaña la vue embrasse une vaste plaine parfaitement unie, premier échantillon de la Manche. On arrive à la *Guardia*, qui, à l'église près, paraît un vaste monceau de ruines ; puis à *Tembleque*, bourg de 1500 feux, qui n'est pas dépourvu d'industrie. On tire un peu de salpêtre du terrein qui l'avoisine ; ce qui n'embellit pas ses environs. Tem-

bleqne a une assez jolie promenade, propriété sans prix dans les plaines arides de la Manche.

La poste suivante est une maison isolée, nommée *Cañada de la Higuera*, le plus misérable gîte de la route.

Deux lieues plus loin est *Madridejos*, joli village au sortir duquel on est agréablement surpris de trouver au milieu des plaines les plus dépouillées de verdure, une allée d'ormes blancs, quelques potagers, quelques bouquets d'arbres, *rari nantes in gurgite vasto*.

Au bout de trois lieues d'un pays toujours uni et sans variété, on arrive au *Puertolapiche*, petit village au pied de deux côteaux, près duquel Don Quichotte, à l'entrée de sa carrière, se fit armer chevalier.

A Villalta on fait de gros draps avec la laine du canton. Avant d'y arriver, on passe un pont de pierre étroit et long, des deux côtés duquel est une large flaque d'eaux croupissantes, recouvertes par des herbes marécageuses. Cette espèce de marais est le fleuve de la Guadiana, qui, à quelque distance delà, cache tout-à-fait sous terre ses ondes paresseuses, reparaît ensuite en un endroit qu'on appelle *los ojos de Guadiana*, traverse l'Estramadure, puis une partie du Portugal, et

se rend dans la mer en formant la limite entre ce royaume et l'Espagne.

Cinq grandes lieues séparent Villalta de *Mançanarès*, un des plus gros bourgs de la Manche, où les carabiniers ont un de leurs principaux quartiers, et où, pour prix de l'abondance qu'ils répandent duns le canton, ils violent un peu, aux dépens des bonnes mœurs, les droits de l'hospitalité.

Le vin des environs de Mançanarès ne le cède guères à celui de *Val-de-peñas*, autre bourg qui en est à quatre lieues. Tout ce canton est la vraie patrie du bon vin de la Manche. *Santa-Cruz*, deux lieues plus loin, est le chef-lieu des états du grand d'Espagne qui est grand-maître de la maison du roi. On trouve ensuite le petit village d'*Almoradiel*, où se terminent vers le Midi les immenses plaines de la Manche.

Il n'y a peut-être pas en Europe de pays plus uni que celui qu'on parcourt pendant les vingt-deux mortelles lieues de Tembleque à Almoradiel. Rien de si monotone que l'aspect de ce vaste horizon. On voyage deux et trois heures sans que l'œil puisse se reposer sur une habitation humaine ; il s'égare sur des champs immenses dont la culture ne pa-

raît pas brillante, quoiqu'il ne manque au sol que moins de sécheresse pour être excellent. Quelques plantations clair-semées d'oliviers interrompent quelquefois l'uniformité de ces campagnes.

Cette province n'est cependant pas dans toutes ses dimensions aussi unie que dans celle de Madrid à Cadix. Au couchant de Tembleque et de Madridejos elle a des vallées larges et moins arides que ses plaines. Charles III allait tous les deux ans chasser aux environs d'*Yevenes*, village situé à douze lieues d'Aranjuez. Il domine une belle et vaste vallée où les plants d'oliviers sont répandus avec profusion, et de l'autre côté de laquelle s'élève de dessus une chaîne de collines le vieux château de Consuegra. La ville de ce nom, qui a 1500 feux, est au pied du château. Elle appartient au grand prieuré de Malte que possédait l'infant don Gabriel. Ce prince, qu'on regrettera long-tems en Espagne, qui aimait les arts et sa patrie, s'était plu à embellir de plantations les environs de Consuegra.

La Manche, si connue par ses vins, plus connue par les exploits de Don Quichotte, dont l'historien a été aussi fidèle géographe que peintre fidèle des mœurs de cette partie

de l'Espagne, la Manche contient plusieurs lieux plus remarquables que ceux que Cervantes a célébrés. *Ciudad-Real* est sa capitale. Elle fut jadis le chef-lieu de l'ancienne *Santa-Hermandad*, antérieure au roi St. Ferdinand, et dont l'objet était de purger les campagnes des voleurs qui les infestaient. Elle a présentement une maison de charité qu'elle doit à l'humanité de l'archevêque de Tolède pour ses paroissiens disséminés dans la Manche. C'est un édifice superbe, qui en 1790 avait déjà coûté plus de deux millions de réaux. *Almagro*, autre ville de trois mille ames, est au milieu d'une très-vaste plaine à quatre lieues de Santa-Cruz. On y arrive de-là par un pays entièrement désert et à travers d'immenses pâturages.

Mais reprenons la route de Cadix. Au sortir d'Almoradiel on approche de la Sierra Morena. Il y a moins de vingt ans que pour traverser ce canton, l'effroi des voyageurs, on allait gagner plus à l'occident la chaîne de montagnes qui porte ce nom. Après avoir passé le bourg du *Viso*, on la franchissait presqu'au péril de sa vie, dans une de ses parties les plus escarpées, qu'on appelait le *Puerto del Rey*. Le Maur, français, attaché

depuis long-tems au corps du génie en Espagne, fut choisi en 1779 par le comte de Florida-Blanca pour rendre au moius praticable cette route, la plus fréquentée du royaume. Il y a substitué un des plus beaux chemins qu'il y ait en Europe, malgré les extrêmes difficultés que le terrein lui opposait. Il a appelé à son secours les ponts, les talus revêtus en maçonnerie, quelques pans de murailles à hauteur d'appui; faibles remparts, à l'abri desquels on roule sans danger comme sans frayeur sur le bord des abîmes. C'est ainsi qu'on arrive au *Despeñaperros*, point ou les rochers rapprochés semblent prêts à former une voûte sur la tête du voyageur. Au fond de la vallée, s'échappe avec fracas un ruisseau dont les eaux doivent servir au canal projetté par cet habile ingénieur. Un peu plus loin se trouve la poste de *las Correderas*, groupe de chaumières isolées au sein des montagnes.

Delà on monte sans effort à *la Caroline*, ville tout-à-fait moderne, chef-lieu des peuplades de la Sierra Morena. L'état florissant auquel don Pablo Olavidé les avait portées ne se soutint pas long-tems après sa disgrace. Les modiques fonds assignés pour leur entretien ne furent pas exactement fournis. Il y eut ralentissement

ralentissement dans le zèle, interruption dans les travaux. On s'était d'ailleurs trop pressé de demander des impôts à ces nouveaux colons, pour prouver à la cour que cet établissement pouvait, au bout de quelques années, la dédommager de ces avances. Tant de causes de découragement firent un peu languir l'agriculture, éloignèrent même plusieurs familles de colons. Cependant, en 1785 on comptait encore, tant dans cette petite capitale, que dans les hameaux qui en dépendent, 5044 personnes. Les familles allemandes, qui d'abord abondaient dans la colonie, ont disparu en partie. Celles qui restent se sont peu-à-peu amalgamées avec les nationaux. Il y a déjà plus de dix ans qu'elles n'ont plus à la Caroline de prêtres qui parlent leur langue. Mais depuis quelque-tems cette intéressante colonie, échantillon touchant des miracles que peut opérer un gouvernement quand il veut sincèrement le bien, continue à justifier ses efforts et ses espérances. Il faut l'avoir vue dans sa dépopulation et dans sa stérilité pour apprécier tout le mérite d'une pareille création. Mais, là, comme ailleurs, l'intrigue et l'envie ont fait avorter en partie les fruits du génie et de la bienfaisance.

Guarroman, qu'on trouve après la Caroline, est un bourg bâti à la même époque, et dont les habitans continuent à prospérer.

On sort de la Sierra Morena en descendant à Baylen, ancien bourg dont le territoire contient encore une des belles races de chevaux d'Andalousie.

A une grande lieue de Baylen on remarque à gauche une vaste hôtellerie *(venta)* qu'avait fait commencer M. Olavidé, mais qu'on abandonna lors de sa disgrace, comme si elle eût été frappée du même anathême que son fondateur.

On passe ensuite sur un pont de pierre le *Rumblar*, qui, une demi-lieue plus loin, se rend dans le Guadalquivir. De la *Casa del Rey*, poste isolée au milieu des bois, on commence à appercevoir ce fleuve, qu'on atteint un peu avant d'arriver à Anduxar.

Jaen, dont l'évêque a été plusieurs années grand inquisiteur, et qui est la capitale d'un des quatre royaumes d'Andalousie, est à six lieues d'Anduxar. On y remarque diverses inscriptions romaines qui attestent son antiquité. Le pays qui sépare ces deux villes est d'une fertilité extrême quand les pluies ne manquent pas.

Anduxar est une des plus riches et des plus anciennes villes d'Espagne ; mais sa situation mal saine expose ses habitans à des maladies dont ils pourraient trouver le remède à leurs pieds dans les productions spontanées et variées du règne végétal. Non moins riche dans ses entrailles qu'à sa surface, tout le territoire d'Anduxar est plein de veines de métaux, de minéraux, de marbres précieux, de crystal de roche, etc. Les environs de cette ville sont agréables et annoncent le voisinage d'un fleuve. Le Guadalquivir coule à quelque distance de ses murailles. C'est là qu'on projette depuis long-tems de commencer à le rendre navigable; mais il faudra, avant tout, détruire trois moulins qui barrent son cours dans toute sa largeur.

Une poste de trois lieues et demie conduit d'Anduxar à *Aldea del Rio*, grand village sur une éminence au bord du Guadalquivir.

Quatre lieues plus loin on trouve *El Carpio*, bourg d'environ 1500 ames, sur la gauche du Guadalquivir. Avant d'y arriver, on découvre de la route la jolie ville de *Bujalança*, située au milieu d'une plaine vaste et fertile en vins, grains et oliviers.

Du *Carpio* il y a encore jusqu'à Cordoue

cinq lieues, dont la moitié traverse un pays nud, mais non pas stérile. A peu-près à moitié chemin, on passe le Guadalquivir à *las Ventas de Alcolea*, sur un pont qui est un des plus beaux ouvrages de cette nouvelle route. Delà à Cordoue, on a à gauche le Guadalquivir et à droite le revers de la Sierra Morena. Cette longue chaîne de montagnes boisées (qu'on ne perd pas de vue depuis qu'on est entré en Andalousie) console un peu de la nudité absolue du pays que l'on parcourt. On est cependant au sein de cette Bétique si célébrée par les anciens, et dont le brillant pinceau de Fénelon a fait un pays enchanté, séjour du bonheur et de l'abondance. La Bétique moderne pourrait l'être encore. Malgré le plus beau ciel, les productions les plus précieuses et les plus variées, elle ne réveille plus que des regrets.

Cordoue, du côté de Madrid n'a rien d'imposant; mais de celui de Cadix elle forme en pente douce un amphitéâtre semi-circulaire le long du Guadalquivir.

Patrie des deux Sénèques et de Lucain, d'Averroës et de plusieurs savans Arabes et du grand capitaine *Gonzalve de Cordoue*, elle n'a aujourd'hui de remarquable que sa ca-

thédrale, un des monumens les plus curieux de l'Europe. Ce fut jadis une mosquée commencée par le roi maure Abdérame, qui, voulant en faire le principal temple des Mahométans après celui de la Mecque, y déploya une rare magnificence. Elle a en longueur 29 nefs et 19 en largeur, soutenues par plus de mille colonnes, y compris les cent qui forment l'enceinte intérieure de la coupole. L'œil embrasse plutôt avec surprise qu'avec ravissement, une forêt de colonnes dont il n'y a peut-être pas un autre exemple dans le monde. Elles sont toutes de marbre de diverses couleurs ou de jaspe, mais un peu ternies par le tems. Tout l'édifice, qui du dehors n'offre qu'un bâtiment massif et informe, est un quarré long de 620 pieds sur une largeur de 440. Une partie de sa longueur répond à une grande cour au-dessus de laquelle est une vaste citerne voûtée. Elle est toute plantée d'arbres et sur-tout d'orangers, dont le feuillage antique et touffu sert d'asyle à une foule d'oiseaux, et couvre de son ombre plusieurs fontaines qui y entretiennent une fraîcheur perpétuelle.

Après la conquête de Cordoue en 1236, St. Ferdinand transforma en cathédrale cette mos-

quée, qui conserva son ancienne forme jusqu'au tems de Charles-Quint. Alors et depuis elle a éprouvé quelques changemens et quelques augmentations. Des deux côtés d'une de ses seize portes on a placé deux colonnes milliaires qui furent déterrées dans la cathédrale même en 1532.

Outre cet édifice et une collégiale, Cordoue a 15 paroisses, 40 couvens, et une foule de fondations pieuses. Où chercher ailleurs les causes de sa dépopulation et de sa misère ? Sous le plus beau climat, au milieu de tant de sources de prospérité, elle compte à peine 35 mille ames. Fameuse jadis par ses soieries, ses draps fins, etc. elle n'a plus d'autre industrie que quelques fabriques de rubans, de galons de chapeaux et de bayettes. Sa campagne est un des cantons les plus fertiles en grains et en olives, mais un des plus nuds de l'Espagne. On ne doit cependant pas quitter Cordoue sans visiter son haras, le plus beau, le mieux entretenu de l'Andalousie. Ses écuries qui appartiennent au roi contenaient en 1792 six cent douze bêtes de tout âge, parmi lesquelles il y avait 21 étalons.

Le royaume de Cordoue confine à celui de Grenade. Pour aller d'une capitale à l'autre,

on traverse une grande portion de la campagne de Cordoue. Les lieux les plus remarquables de cette route sont *Fernan-nuñez*, dont le dernier ambassadeur d'Espagne en France prenait son nom, et où il avait fait des établissemens utiles ; *Montilla*, dont le territoire produit un excellent vin liquoreux, mais très-sec, peu connu hors d'Espagne, mais fort estimé des connaisseurs ; *Baena*, bourg de mille feux ; *Alcala la Real*, placé sur une éminence, et peuplé de 8 à 9 mille ames ; enfin *Pinos de la Puente*, à l'entrée de la superbe plaine de Grenade.

Je ne l'ai point vu, et j'en aurai un regret éternel, ce pays si digne de la curiosité des voyageurs, où la nature est à-la-fois si imposante et si riante, où l'on voit les sites les plus pittoresques, de hautes montagnes dont les sommets sont en tout tems couronnées de neige, des vallées fécondes où règne une fraîcheur que n'altèrent pas même les ardeurs de la canicule, des torrens d'eau limpide qui s'écoulent avec fracas du haut des rochers, qui fertilisent les campagnes et ne les submergent presque jamais ; cet heureux terroir qui sous l'influence combinée d'un soleil brûlant et des arrosemens naturels, produit les

fruits les plus délicieux de tous les climats, les plantes qui semblent appartenir aux zônes les plus opposées, les chanvres du Nord à l'ombre des oliviers et des mûriers. Je ne l'ai pas vue, cette ville antique qui conserve dans toute leur intégrité les mouumens de la magnificence des Arabes, où tout rappelle ce peuple actif et industrieux dont l'expulsion est une des causes principales de la décadence des arts en Espagne.... Mais ce tableau que je ne fais qu'esquisser, a été tracé d'une manière exacte et attachante par un de mes amis qui n'est plus (Peyron) et dont la description du royaume de Grenade est la partie la plus intéressante de ses *Essais sur l'Espagne*, Que si l'on veut apprécier en architecte cette fameuse cathédrale de Cordoue, peut-être trop vantée, et se promener des yeux dans ce magnifique palais des rois Maures de Grenade, connu sous le nom de l'*Alhambra*, on peut consulter les plans gravés qu'a fait faire la cour d'Espagne de ces deux monumens en 1780, et dont il se trouve un exemplaire à la bibliothèque nationale de France.

S'en tiendra-t-on à ce premier échantillon des curiosités de l'Espagne ? Ce royaume en offre de tous les genres : traces encore re-

connaissables du séjour des Carthaginois, chefs-d'œuvre d'architecture gothique, antiquités romaines, monumens de la magnificence moresque à peine effleurés par le tems, sites pittoresques au sein des rochers bisarrement groupés. Sur le sommet des montagnes chenues, dans le labyrinthe des vallées, au bord des torrens du royaume de Grenade, sur les rivages de l'Océan et de la Méditerranée, dans les jardins, dans les environs de St.-Ildefonce, en dedans, autour du sombre palais de l'Escurial, dans le riant bassin d'Aranjuez, en mille endroits l'Espagne attend le pinceau de l'artiste. Nous avons les *voyages pittoresques de la Grece, de l'Italie, de la Sicile*. Ils en font desirer un autre aux amateurs des arts, aux adorateurs de l'antiquité. Charles IV peut illustrer son règne en exauçant ce vœu de l'Europe éclairée. A ce prix il n'aura rien à envier au monarque qui lui a laissé un grand exemple en redemandant à la terre et en rendant aux vivans les trésors d'*Herculanum*.

De cette digression, qu'a amenée le royaume de Grenade, revenons à la route de Cadix.

De Cordoue à Ecija, il y a dix lieues d'un

chemin, qui avait grand besoin des réparations qu'il a récemment éprouvées. Le pays lui-même s'est peuplé depuis vingt ans de nouveaux colons qui ont leurs habitations éparses le long de la route.

Après avoir changé de chevaux à la *Venta* nouvelle et isolée de *Mango-Negro*, on arrive à la *Carlotta*, joli village dont la fondation a eu le même objet et à-peu-près la même époque que celle de la Caroline. C'est le chef-lieu des nouvelles peuplades d'Andalousie. Le même intendant préside à ces deux Colonies. La Carlotta, chef-lieu de la seconde, n'avait encore que soixante colons en 1791; mais en avait six cens dans son arrondissement.

La *Luisiana*, autre colonie au-delà d'Ecija, n'en comptait que deux cens quarante. Enfin, un peu plus loin, la *Fuente Palmera*, autre chef-lieu de ces nouveaux établissemens, avait dans son ressort 350 habitations de colons.

C'est un spectacle attachant pour la philantropie que la vue de ces colonies, création de l'humanité et de l'intelligence. On est cependant étonné de la lenteur de leurs progrès. Tient-elle à quelque vice radical,

à ce défaut de volonté forte et soutenue, sans laquelle on n'obtient que des ébauches? Ou s'explique-t-elle par la seule répugnance des Espagnols pour les expatriations, pour les changemens, même en mieux? Comment un plus grand nombre de colons, amenés par l'espoir d'améliorer leur sort, ne viennent-ils pas des autres provinces plus peuplées, mais plus misérables de l'Espagne, et même des pays étrangers se fixer à l'envi sur un terroir aussi fertile, que celui surtout des environs d'Ecija? On assure que les semences y rendent quarante pour un, et que les jardins potagers qui, en très-grand nombre, bordent les rives du Xénil, donnent trois et quatre récoltes par an. Le *Sciotto*, le *Kentucki*, qu'il faut aller chercher au-delà des mers, offriraient-ils donc plus d'attraits? Oui; on y trouve la liberté civile et religieuse; on l'attend encore dans ces contrées, auxquelles il ne manque que ce double avantage pour être heureuses et prospères.

C'est entre la Carlotta et la Luisiana que se trouve *Ecija*, ville assez grande, l'une des plus agréables de l'Andalousie. Plusieurs de ses maisons, et quelques-unes de ses églises même sont peintes à l'extérieur dans un goût

assez ridicule. Elle contient environ six mille feux. Des fragmens de colonnes de marbre, des tronçons de statues, des pierres chargées d'inscriptions attestent son antique splendeur. Sa situation entre deux côteaux sur le bord occidental du Xenil, qui arrive de Grenade en traversant une vaste plaine, l'expose à de grandes chaleurs et à de fréquentes inondations. Cette ville et son territoire ont tous les élémens de la prospérité. Des plans d'oliviers, des champs fertiles, des vignobles, de vastes pâturages suffisent à la richesse de leurs habitans. Mais ils sont d'ailleurs à peu-près étrangers à l'industrie qui les distinguait autrefois. A l'entrée de la ville on pourra remarquer en passant, mais non pas admirer, d'un côté l'image vénérée de St. Paul, patron de la ville, et de l'autre les statues de Charles III, du roi, de la reine et de l'infant Don Louis.

D'Ecija on apperçoit la ville d'Estepa, qui est à cinq lieues sur une colline, du haut de laquelle on a la vue sur une vaste campagne très-fertile et peuplée d'oliviers.

A trois lieues d'Ecija on trouve la *Luisiana*, colonie nouvelle dont les habitations commençaient déjà il y a quelques années à tomber en ruines. On a aussi cet affligeant spec-

tacle, une lieue plus loin, à l'endroit où se terminent ces fameuses colonies de la Sierra Morena. Elles commencent de l'autre côté des montagnes à la *Concepcion de Almuradiel*, et comprennent en tout un espace de plus de quarante lieues.

Le chemin qui les parcourt, désiré depuis si long-tems, est enfin à peu-près fini. Pour qu'on pût y voyager dans toutes les saisons, il a fallu construire sur les rivières, les ruisseaux, les passages bourbeux que les pluies rendaient impraticables, environ quatre cents ponts, tant grands que petits.

Au sortir de la Luisiana on apperçoit par-dessus un côteau aride quelques maisons de la ville de Carmona, qui de-là domine sur de vastes plaines couvertes d'oliviers et fertiles sur-tout en froment de la meilleure qualité. La ville est riante et assez animée. Mais le bon goût ne lui pardonne pas son clocher principal, colifichet moderne, mal-adroitement modelé sur la flèche de Séville et chargé d'ornemens bisarres de diverses couleurs.

La porte de Carmona est un monument de la solidité des ouvrages romains. Il paraît être

du tems de Trajan, et a été en quelques endroits ridiculement r'habillé à la moderne.

Il y a six lieues de Carmona à Séville. On les fait à travers les vignobles, les oliviers et de robustes aloës qui servent aux champs d'enceinte et d'ornement. Croira-t-on que ce beau pays est à peu-près désert ?

La grande route de Madrid à Cadix passe, non plus comme auparavant par Séville, mais par le bourg d'Alcala, qui est deux lieues plus haut au bord du Guadalquivir. Qui ne se détournerait pas pour voir cette ville fameuse, la seconde du royaume, celle dont les Andaloux, les Gascons de l'Espagne, disent depuis long-tems ;

Quien no ha visto à Sevilla
No ha visto maravilla.

Ce détour n'est point pénible. Les Sévillans se sont décidés à construire une belle chaussée qui va rejoindre le grand chemin.

CHAPITRE V.

Séville. Xerez. Arcos. Approches de Cadix.

LA situation de Séville est admirable ; son climat délicieux, ses environs fertiles. Mais combien peu on a tiré parti de tant d'avantages ! Ou du moins combien cette ville est différente de ce qu'elle fut autrefois ! Les historiens du tems assurent que lorsque St. Ferdinand en fit la conquête, il en sortit 400 mille Maures, sans compter ceux qu'un siège de seize mois y fit périr, et ceux qui y restèrent. Si l'on en croit les plaintes que ses corps de métiers adressèrent en 1700 au gouvernement, Séville avait eu jusqu'à seize mille métiers de soie de toutes grandeurs ; et il y avait cent trente mille personnes employées à cette fabrication. Aujourd'hui elle compte au plus 2318 métiers, et sa population ne passe pas dix-huit à dix-neuf cents feux.

Sa cathédrale, renommée dans toute l'Espagne, contient nombre de statues, dont plusieurs ne sont pas sans mérite, des tombeaux plus ou moins décorés, des chapelles vastes

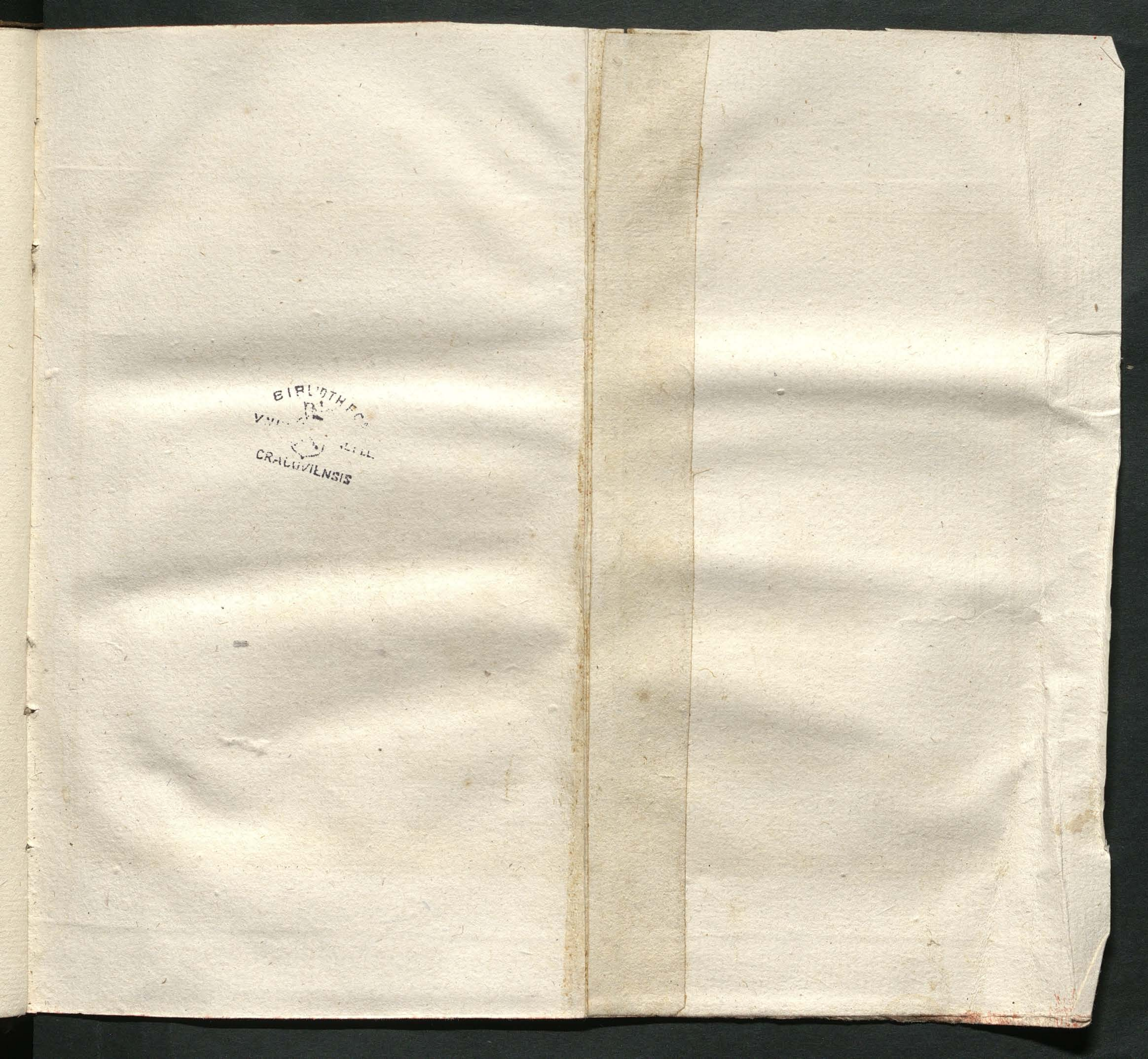
et surchargées d'ornemens. On admire dans celle des fonds baptismaux deux tableaux de ce peintre charmant dont Séville est la patrie, comme elle est le principal entrepôt de ses productions, de *Murillo*, qui a manqué longtems à la riche collection des rois de France, et qui tient enfin sa place au muséum national. Il y en a neuf autres dans la salle capitulaire, qui aurait pu se passer d'autres ornemens, et deux dans la sacristie. On peut remarquer dans la chapelle des rois, entr'autres tombeaux, celui de St. Ferdinand, chargé d'inscriptions hébraïques, arabes, latines et espagnoles ; celui d'Alphonse X, dit le Sage ou l'Astronome, etc. Mais aucun tombeau de monarques ne fait une si profonde impression, ne réveille d'aussi grands souvenirs que celui de Christophe Colomb, placé devant le chœur, avec cette inscription, frappante au moins par sa briéveté :

A Castila y Arragon
Otro mundo diò Colon (1).

---

(1) On sait cependant que les dépouilles mortelles de Colomb ont été transférées de Séville dans l'église primatiale de Santo - Dominico ; et quoique M. Moreau, de Saint - Méry, ait fait de vaines recherches pour avérer qu'elles y existent

Son


CRACOVIENSIS

CATHÉDRALE DE SÉVILLE AVEC LA GIRALDA.

Son fils, don Ferdinand, qui passerait pour un grand homme s'il avait eu un père moins fameux, a aussi son tombeau dans une des chapelles, mais son épithaphe est moins belle; car elle est plus longue, et moins simple.

La flèche de cette cathédrale, connue sous le nom de *Giralda*, est un des beaux monumens de l'Espagne (1). On y monte par un escalier en spirale et sans marches. Elle a 250 pieds d'élévation, et elle est surmontée d'une statue qui représente la Foi. Au-dessus de l'une des cinq nefs de la cathédrale est placé le vaisseau de la bibliothèque, qui contient environ vingt mille volumes. Ce n'est pas à Séville une collection de pure ostentation. Après la capitale, c'est la ville d'Espagne qui contient le plus d'hommes éclairés. Sa société patriotique peut citer plus d'un membre aussi distingué par ses lumières que par son patriotisme. Le goût des beaux-arts est sur-tout cultivé à Séville; ses habitans s'honorent d'avoir pour compatriotes plusieurs maîtres de

encore; la tradiction du pays ne permet guerres d'en douter. V. la description de la partie Espagnole de Saint-Domingue, T. 1. p. 124 et suiv.

(1) Voyez la planche ci-jointe.

l'école espagnole, comme Roelas, Vargas, Zurbaran, et sur-tout l'incomparable Murillo, qu'on ne peut bien apprécier qu'après avoir vu les nombreux chefs-d'œuvre qu'il a laissés dans sa patrie. L'hôpital de la charité en contient dix qui réclament à l'envi l'admiration des connaisseurs. On en voit onze dans un des cloîtres du couvent de St. François. Enfin aux capucins, parmi plusieurs tableaux de ce grand maître, on ne peut se lasser de considérer un Christ qui se détache de sa croix avec l'expression de la plus touchante douceur, pour embrasser St. François.

Après ces chefs-d'œuvre de la peinture, et autres de l'école espagnole, on a encore à voir à Séville plusieurs édifices remarquables.

A leur tête est la bourse ou *Lonja*, bâtiment isolé qui a 200 pieds sur chaque façade. On l'a encore récemment réparé et décoré; et il doit devenir le dépôt de tous les papiers anciens relatifs à l'Amérique espagnole; archive d'exploits, de malheurs et de crimes, où l'histoire et la philosophie auront long-tems des trésors à puiser!

L'Alcazar est un édifice magnifique commencé et long-tems habité par les rois Maures,

augmenté par le roi don Pèdre, ensuite par Charles-Quint, qui y ajouta des embellissemens de meilleur goût. Plusieurs rois d'Espagne en ont fait leur résidence, et Philippe V qui y passa quelque-tems avec toute sa cour fut tenté de s'y fixer; projet qui, sans des considérations politiques, aurait peut-être déjà été exécuté, à la grande satisfaction de toute l'Espagne, excepté des habitans de Madrid.

On a recueilli dans cet alcazar divers morceaux de statues antiques qu'on a découverts à quelque distance de Séville. On doit principalement cette récolte précieuse aux soins de *don Francisco Bruna*, antiquaire éclairé, citoyen zélé et laborieux, qui fait honneur à sa patrie.

Un autre édifice vaste et de bon goût, est celui de la fabrique du tabac terminé en 1757; établissement immense tant par son étendue que par la quantité de bras qu'il occupe. C'est-là qu'est reçu le tabac en feuilles tel qu'il arrive de la Havanne, où on n'en fabrique qu'une petite quantité. Les détails de cette fabrication ne sont pas sans intérêt. Les feuilles de tabac y sont d'abord réduites en poudre; on y prépare l'ocre auquel on le mêle pour lui

donner sa couleur. Le tabac ainsi composé est enfermé dans des boîtes de fer-blanc, emmagasiné, étiqueté, emballé et expédié pour tous les cantons de la péninsule. Une chambre particulière est destinée à la fabrication de cette espèce de petites pipes, connues sous le nom de *Cigaros*, dont la consommation est si prodigieuse en Espagne. Il est difficile de trouver réuni dans un moindre espace plus d'activité, plus de variétés dans les occupations.

La fabrique des canons de cuivre, qui avec celle de Barcelone approvisionne tous les arsénaux de l'Espagne en Europe, est aussi un édifice remarquable par son étendue et la beauté de ses distributions. On y suit encore, avec quelques modifications, la méthode de Maritz. Mais il y aurait une grande économie à faire sur les frais de cet établissement. Chaque quintal de cuivre du Mexique ou du Pérou qu'on y rafine, coûtait cinquante réaux il y a quelques années. Peu auparavant, un français avait proposé un moyen qui devait épargner 22 réaux par quintal. Il fut d'abord éconduit. Il insista. Des épreuves auxquelles on se prêta pour ne pas trahir trop de mauvaise volonté, prouvèrent la bonne qualité

du cuivre rafiné et fondu suivant sa méthode ; mais l'intrigue, qui ne s'endormait pas, parvint à borner là ses succès ; et j'apprends que l'établissement dispendieux qu'il a formé à Port-Réal, vis-à-vis Cadix, est réduit à fournir les cloux de cuivre nécessaires au doublage des vaisseaux.

L'hôtel de la monnaie est un des plus anciens édifices de Séville. Il fut autrefois dans une grande activité. Les écrivains du tems assurent qu'on y convertissait en monnaie sept cents marcs tant d'or que d'argent par jour. Pendant long-tems la monnaie ne s'y battait que pour le compte des particuliers. Ce n'est que depuis 1718 qu'elle s'y frappe pour celui du roi.

Nous nommerons encore le séminaire de St. Telme, qui renferme une école de pilotage, et la tour *del Oro*, ancien édifice qu'on croit un ouvrage des Romains. Il avait sans doute pour objet de protéger la navigation. C'est-là que les Maures attachaient une chaîne qui traversait le Guadalquivir jusqu'à la rive opposée, où se trouve le faubourg de Triana. Ce fleuve prend sa source sur l'un des côtés de la chaîne de montagnes, nommée la *Sierra de Segura* ; et tandis qu'il suit son cours vers

l'Océan, la Segura qui naît de l'autre côté se dirige vers la Méditerranée, et porte à Murcie, à Orihuela, à Carthagène et ailleurs les bois de construction et autres bois dont ces montagnes sont couvertes.

C'est au Guadalquivir que Séville dans les tems passés devait sa splendeur. Alors les plus gros vaisseaux le remontaient jusques près des quais de Séville ; et ceux d'une moindre charge, s'élevaient jusqu'à Cordoue. Aujourd'hui les grands navires ne dépassent pas *Bonauza*, village à quinze lieues de Séville. Là, les marchandises sont transbordées dans de petits bâtimens, pour être conduites jusqu'à cette ville ?

Quelques édifices principaux décorent la portion des rives du fleuve qui fait face au faubourg de Triana. C'est-là que Lerena, pendant qu'il était intendant de l'Andalousie avait commencé une plantation, qui est devenue depuis une promenade charmante. Quand son ombrage sera devenu un peu plus épais, les habitans de Séville n'auront rien à envier à ceux de la capitale. Cette ville devait déjà à M. Olavidé une partie de ses quais et plusieurs établissemens publics. Les anathèmes de l'inquisition empêchent peut-être

l'Océan, la Segura qui naît de l'autre côté se dirige vers la Méditerranée, et porte à Murcie, à Orihuela, à Carthagène et ailleurs les bois de construction et autres bois dont ces montagnes sont couvertes.

C'est au Guadalquivir que Séville dans les tems passés devait sa splendeur. Alors les plus gros vaisseaux le remontaient jusques près des quais de Séville ; et ceux d'une moindre charge, s'élevaient jusqu'à Cordoue. Aujourd'hui les grands navires ne dépassent pas *Bonauza*, village à quinze lieues de Séville. Là, les marchandises sont transbordées dans de petits bâtimens, pour être conduites jusqu'à cette ville ?

Quelques édifices principaux décorent la portion des rives du fleuve qui fait face au faubourg de Triana. C'est-là que Lerena, pendant qu'il était intendant de l'Andalousie avait commencé une plantation, qui est devenue depuis une promenade charmante. Quand son ombrage sera devenu un peu plus épais, les habitans de Séville n'auront rien à envier à ceux de la capitale. Cette ville devait déjà à M. Olavidé une partie de ses quais et plusieurs établissemens publics. Les anathèmes de l'inquisition empêchent peut-être

que son nom n'y soit prononcé tout haut, mais n'empêcheront pas que sa mémoire n'y vive long-tems.

Les environs de Séville sont, comme ceux de la plupart des villes d'Andalousie, assés bien cultivés. En sortant des plaines désertes et arides de la Castille et de la Manche, on y voit avec plaisir des vergers et quelques maisons de campagnes.

La route moderne de Carmona à Cadix, n'offre de remarquable, avant qu'on arrive à Xerez, que la ville d'*Utrera*, qui a environ deux mille feux.

Les approches de Xerez, annonçent cette ville d'une manière très-favorable. Peu d'efforts en feraient une des plus intéressantes du royaume. La situation ne saurait être plus agréable; ses rues sont en général droites et larges. Du haut de son Alcazar, qui est devenu un lieu de rendez-vous pour le public, on a les plus beaux points de vue sur la campagne.

Il ne manque à son vaste territoire, qu'une culture plus soignée pour en faire une des contrées les plus fertiles de l'Europe. Toutes les productions de la terre y prospèrent; les vignobles, qui sont sa principale richesse; les

plans d'oliviers, les pâturages, les bois de pins, les bois de chênes, les chanvres, etc. etc. Ses vignobles, malgré leur état d'imperfection, produisent année commune trois cents soixante mille arrobes de vin, sur lesquelles environ deux cents mille sont exportés, principalement par les Anglais et les Français. La culture du bled pourrait être plus que doublée. Négligée comme elle est, elle expose le pays à de fréquentes disettes.

Celle des oliviers y est encore moins avancée. On n'y récolte pas, année commune, plus de trente-deux mille arrobes d'huile. La soie y pourrait réussir parfaitement, et employer des milliers de femmes qui languissent faute d'occupations.

Ses haras ont déchu comme toutes les autres sources de sa prospérité ; ses poulains qui sont encore les meilleurs de l'Andalousie, servent à trois ans aux remontes de la cavalerie ; mais il y a quelques années qu'on ne comptait pas plus de six cens jumens dans son vaste territoire.

Des draps grossiers qu'on fabrique avec les trois mille arrobes de laine qu'il produit, quelques manufactures de toile, une vingtaine de métiers à rubans ; voilà à quoi se réduit

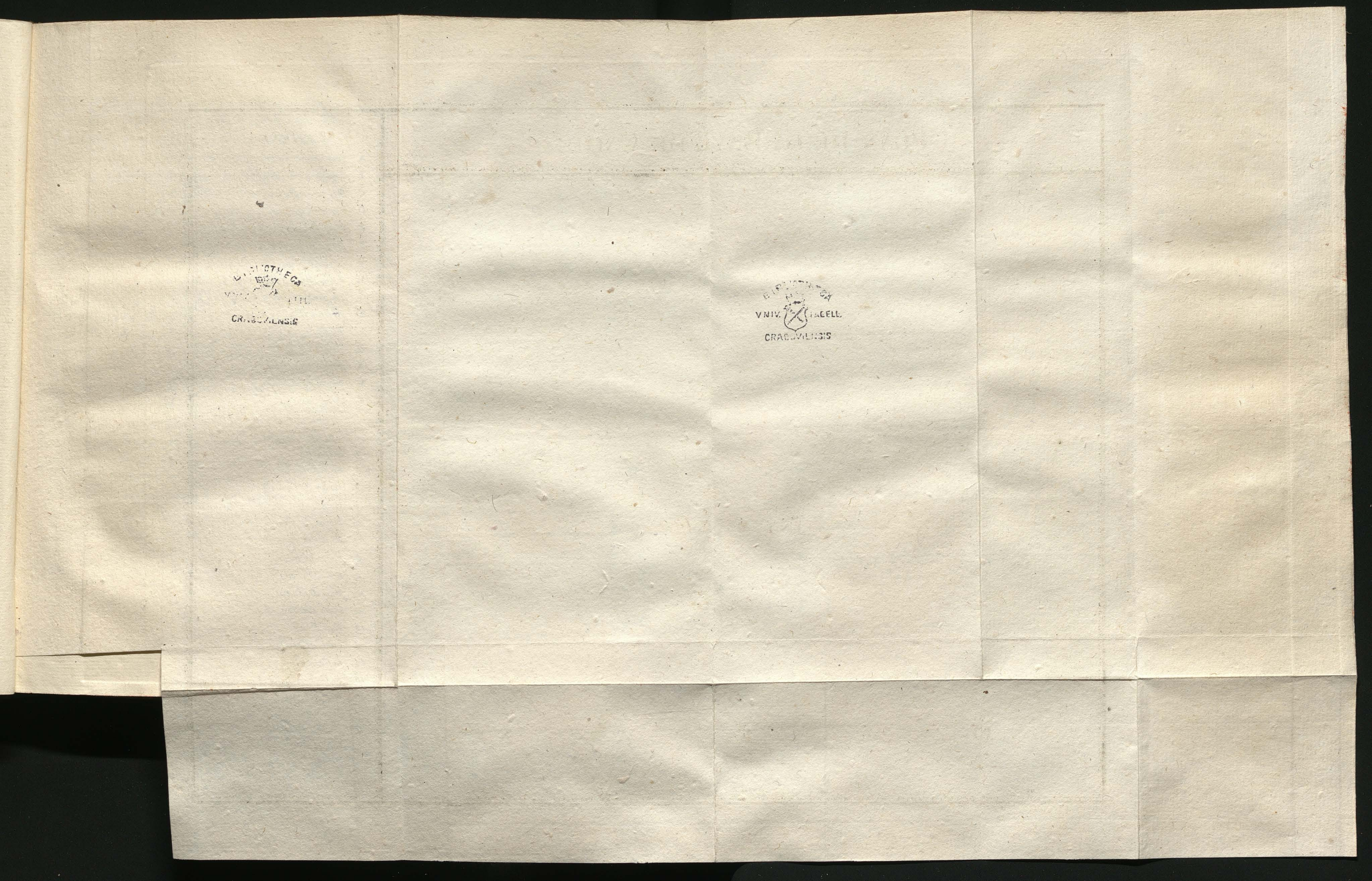
toute la richesse industrielle de ses habitans. Encore la très-grande partie de ces établissemens est-elle due aux soins d'une école patriotique et de quelques particuliers bienfaisans.

A une demie lieue de Xerez, est une des plus fameuses chartreuses de l'Espagne, pour sa richesse et son agréable situation à la vue de Cadix. Les amateurs des arts vont y admirer les meilleurs ouvrages de Zurbaran, et quelques-uns de l'inépuisable Luc Jordans. Les habitans silencieux de ce charmant asyle, se font presque pardonner leur opulence et leur pieuse oisiveté, par leurs tendres sollicitudes pour les deux âges les plus intéressans de la vie. Ils commencent l'éducation d'une trentaine de pauvres enfans de la ville voisine, et une douzaine de vieillards incapables de travailler, viennent parmi-eux terminer paisiblement leurs jours.

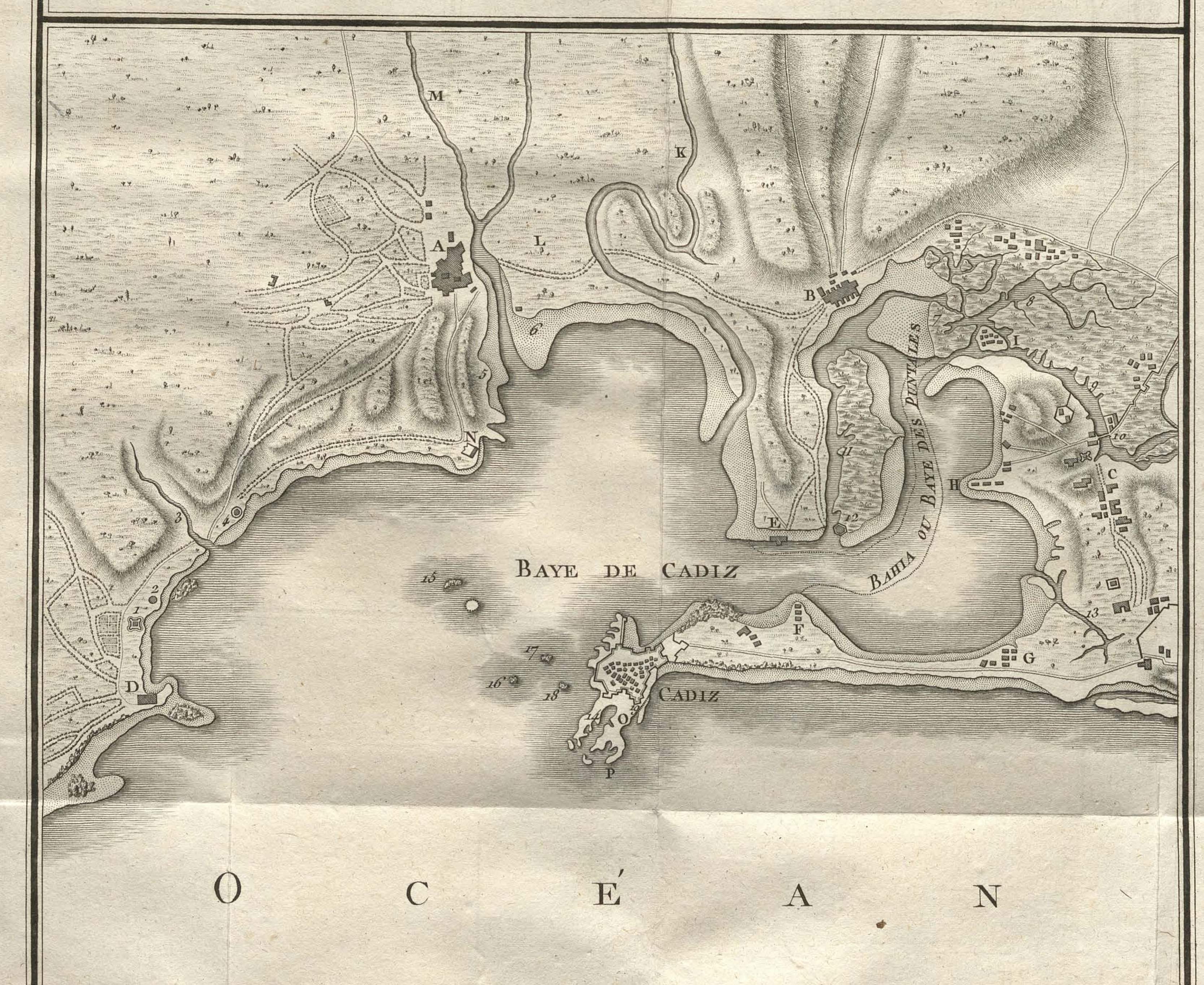
A deux grandes lieues de là est la ville d'Arcos. On passe à gué pour y arriver; le Guadalete, qui est le fameux fleuve d'Oubli des anciens. Arcos ville de deux mille cinq cens feux, est située au centre du pays le plus fertile, au milieu des orangers, sur un rocher inaccessible, d'où l'on découvre les montagnes de Ronda, Medina-Sidonia et Gibraltar.

Le Guadalete embrasse une partie de l'enceinte d'Arcos, et bruit au fond d'une vallée tortueuse et profonde, où il semble se frayer la route que les poëtes lui ont tracée.

De la chartreuse de Xerez à la ville moderne appelée *Isle de Léon*, on parcourt quatre lieues sans rencontrer aucun hameau. Après avoir passé le Guadalete on est à l'entrée d'une vaste plaine où se livra cette bataille, qui mettant un terme à l'empire des Goths, rangea pour plusieurs siècles l'Espagne sous le joug des Arabes; et l'on touche aux bornes de l'ancienne Bétique. Cette réunion d'objets qui rappellent les ingénieuses inventions de la fable et les grands faits de l'histoire, les bienfaits de la nature et l'ingratitude de ceux qui y répondent si mal, provoquent de profondes rêveries. On compare le champ sans limites de l'imagination aux bornes étroites que la paresse prescrit à l'industrie, les séduisantes chimères aux tristes réalités ; et l'on voue à l'admiration les brillans inventeurs de ces merveilles, et à la pitié les acteurs modernes qui se rendent si peu dignes d'un aussi beau théâtre. Mais nous approchons de celui des prodiges du commerce. Nous sommes à la vue de Cadix.



PLAN DE LA BAYE DE CADIZ.



LÉGENDE

A Port Ste Marie
B Puerto Real
C Ile de Leon
D Rota
E *Fort Matagordo, l'un des Puntales.*
F *Fort San Lorenzo, l'un des Puntales.*
G *Santi Banez*
H *Pointe de la Cantera*
I *La Carraca*
K *R. San Pedro*
L *El Coto*
M *Guadalete Rio.*
N *Fort Ste Catherine*
O *Fort S. Sebastien*
P *Pointe du Sud*

1 *Canuelos, Redoute*
2 *la Gallina*
3 *El Salado Rio.*
4 *Fortin de Canuelos*
5 *Fortin*
6 *Barra del Puerto*
7 *Ile de St Augustin*
8 *Caño Ancho*
9 *Rio. S^{ti} Petri*
10 *Pont de Suazo*
11 *Caño del Trocadero*
12 *Fort Louis*
13 *Caño Saporito*
14 *la Caleta*
15 *la Galera I.*
16 *los Cochinos I.*
17 *las Puercas I.*
18 *la Fridera I.*
19 *la Nouvelle Muraille terminée en 1791.*

Gravé par P. F. Tardieu

On a le premier aspect de sa baie du haut d'un côteau qui est à peu-près à moitié chemin de Xerez au Port Ste. Marie. De-là on embrasse tout le contour de cette baie comme sur une grande carte topographique. On distingue nettement les deux points qui forment son entrée, le fort St. Sébastien d'un côté, et la ville de Rota de l'autre (1). On a Cadix en face. On voit la langue de terre basse et étroite qui sépare cette ville de l'Isle de Léon, le contour irrégulier que forme la baie pour aller baigner la Carraque, Port-Real et enfin le Port Sainte-Marie.

C'est ainsi sans doute que les chaînes de montagnes, les villes, les sinuosités des rivières se sont présentées à ces hardis rivaux des habitans de l'air, à ces voyageurs aëriens dont la brillante intrépidité a excité quelque tems notre enthousiasme.

Arrivé à Xerez, on a à choisir entre deux routes, celle qui fait le tour de la baie par terre, ou celle qui en la traversant mène droit à Cadix. Quand on se décide pour la première, après avoir passé la chartreuse on traverse des bois de pins dont les propriétaires cherchent

---

(1) Voyez la Carte ci-jointe, lettres D. et O.

à enlever les ressources à la marine royale par des coupes prématurées. Au-delà de ces bois on découvre les jolies villes du Port Sainte Marie et de Port-Real. On les laisse à droite ainsi que le Guadalete, qui un peu plus bas se divise en deux bras. L'un se jette dans la barre du Port Sainte-Marie ; l'autre se dirige vers Puerto-Real, et prend le nom de rivière de *San Pedro*, ou *Santi Petri*. On trouve ensuite le superbe chemin moderne qui conduit à Cadix ; on passe cette petite rivière sur le pont de Suazo, et on entre dans l'*isle de Léon*, ainsi nommée de ce que la portion de terre où elle est placée est entourée d'un très-ancien canal navigable, qui à marée haute a 22 à 24 pieds de profondeur. Nous parlerons plus bas de cette route et de l'isle de Léon.

Si pour aller à Cadix on se décide à traverser la baie, arrivé au Port Ste-Marie on frète une des grandes barques dont les patrons viennent à l'envi offrir leurs services aux passagers ; et en moins d'une heure on peut être transporté sur le quai de Cadix.

Le Port Ste. Marie est situé près de l'embouchure du Guadalete, qui à force de charier des sables dans la baie y a formé une

barre, que pendant l'hiver sur-tout on ne franchit pas sans quelque péril. Les bateliers intéressés à nourrir une frayeur dont ils rendent les passagers tributaires, ne manquent pas d'exagérer ce danger ; et au moment où il est le plus imminent, prononcent une oraison dont ils demandent ensuite le prix par une quête ; mais les passagers les plus timides et même les plus dévots ont plus de confiance dans l'habileté de leurs conducteurs que dans l'efficacité de leurs prières.

CHAPITRE VI.

Description de Cadix, de ses nouveaux établissemens, de son port. De la Caraque. De l'isle de Léon ; des magasins ; des bassins de construction.

LORSQUE j'arrivai à Cadix en 1785, Oreilly y gouvernait ou plutôt y règnait ; et il faut convenir que sous son *règne* cette ville éprouvait des changemens avantageux dans presque tous les genres. Elle lui doit son embellissement, son agrandissement, sa propreté; mais on ne pouvait dire sa sûreté. Les assassinats

y étaient encore très-fréquens à cette époque; et ne sont pas devenus plus rares depuis.

Sous l'œil de son active vigilance les mâsures disparaissaient pour faire place à des maisons régulièrement bâties. Les rues se pavaient, s'alignaient, étaient sans cesse purgées de leurs immondices. Les emplacemens vides se couvraient d'habitations. On pouvait même lui reprocher d'avoir poussé à l'excès cette économie de terrein. Sur plus d'un espace presque triangulaire s'élevaient par ses soins des maisons bisarres qui, sans commodité pour leurs habitans, semblaient n'avoir pour objet que d'incommoder leurs voisins. Il s'occupait même d'aggrandir aux dépens de la mer l'enceinte de Cadix. Déjà l'espace occupé par la douane actuelle et tout ce qui l'avoisine, était une conquête faite sur cet élément, mais antérieurement à son administration. Il en méditait une nouvelle.

Il voulait s'emparer de l'emplacement de l'*Alameda*, promenade qui règne le long de la mer du côté de la baie, et dont les arbres se ressentent de ce voisinage. Il voulait y bâtir, prolonger cet espace en élevant jusqu'à son niveau cette partie de la grève qui fait une saillie vers l'intérieur de la ville; et c'é-

tait sur le bord extérieur de cette nouvelle enceinte qu'il voulait faire planter une nouvelle allée d'arbres. Mais pour opérer cette espèce de miracle il fallait des fonds, et surtout assez de pierres et de décombres pour remplir le vide immense qu'il prétendait usurper sur la mer.

Il s'était appliqué à décorer les environs de la porte de terre que les broussailles couvraient autrefois, et qui servaient d'asyle aux brigands. Sous le gouvernement d'un de ses prédécesseurs on avait établi au même endroit quelques jardins et quelques maisons de campagne. Lors de la querelle relative aux isles de Falkland, le pusillanime gouverneur crut voir sa place en danger, et l'ennemi près de ses portes se retrancher derrière ces faibles essais de l'industrie; et il les fit détruire.

Sous le gouvernement du comte de Xerena, prédécesseur d'Oreilly, on songea à les rétablir; mais ils n'acquirent une certaine perfection que sous les auspices de ce dernier. Il avait étendu la culture de l'isthme jusques sur le bord du grand chemin de Cadix à l'isle de Léon; et il avait même créé en dépit du sable un jardin aussi agréable que le permettait un terrein entièrement sabloneux, et

l'avait fait clorre d'une barrière à claire-voie. Cet exemple avait été imité par ses voisins; ensorte que pendant un quart de lieue, depuis la porte de terre, le chemin était bordé de pareilles barrières, qui, par leur uniformité, semblaient appartenir au même maître. Cette culture se ressentait toutefois du voisinage de la mer, de la chaleur du climat, de la nature du terrein, dont le sable n'a pu être recouvert de bonne terre que jusqu'à une certaine hauteur; mais il n'en paraissait pas moins délicieux de voir de la verdure, de cueillir des fleurs et des fruits sur un sol que tant de circonstances semblaient avoir condamné à la stérilité. Il y a plus; en parcourant le jardin du gouverneur et celui de l'assesseur Mora qui y tenait, en y voyant prospérer toutes les productions de l'Andalousie, la vigne, les mûriers, les oliviers, on oubliait et le sol que l'on foulait, et l'élément dont on était environné de toutes parts. Avec le tems, ces environs de la porte de terre devaient former une espèce de faubourg; et déjà à un gros quart de lieue de la ville, on avait bâti une église pour ceux qui s'y étaient fixés.

Mais ces petits prodiges ont peu survécu au gouvernement

gouvernement de leur auteur. Le sable a repris son empire sur un terrein qu'on voulait lui disputer ; et les traces du jardin d'Oreilly et celui de l'asesseur Mora sont à peine reconnaissables.

En revanche, rien ne fait plus d'honneur à l'intelligence et même à l'humanité d'Oreilly que l'hospice qui lui devait, si non son premier établissement, du moins la forme admirable qu'il avait déjà dans le courant de 1785. Il offrait dans une même enceinte des secours pour toutes les classes de l'humanité qui réclament ou les soins ou la surveillance de l'administration ; pour les vieillards des deux sexes, pour les incurables, pour les vagabonds, pour les filles abandonnées, pour les fous et pour les enfans des deux sexes que leurs parens ne pouvaient élever. Chacune de ces classes était placée dans des appartemens vastes et bien aërés. On y fournissait à chacune d'elles la nourriture et des occupations proportionnées à son âge et à son état. Les familles pauvres y trouvaient un asyle, sans que le nombre de ces individus effrayât la bienfaisance de l'administration. Cependant, pour prévenir les abus, chaque commissaire de quartier était tenu de présenter toutes les

semaines au commandant un état de tous les sujets des deux sexes qui, dans son quartier, avaient des titres à la charité. Le commandant examinait cet état et indiquait en marge ses intentions. En 1785, sur dix-sept quartiers dont Cadix est composé, il y en avait quatorze où l'on ne pouvait trouver un seul être embarrassé de gagner sa vie ou privé des secours qui pouvaient du moins la lui rendre supportable ; et avant l'époque de la disgrace d'Oreilly, ce bienfait avait embrassé toute la ville.

L'ordre qui régnait dans cet établissement était dû sur-tout à sa surveillance continuelle; il était parfaitement secondé par plusieurs citoyens de marque qui, les uns par un pur sentiment d'humanité, les autres pour lui complaire, s'étaient distribué la direction des divers appartemens de cet hospice. Leur présence paraissait n'y inspirer que le respect et la confiance. Ils y ranimaient la sérénité. Ils y apportaient l'espérance et la joie. On n'y tenait enfermés que les filles perdues et les fous. Les individus de toutes les autres classes avaient la liberté de sortir en corps, à certaines heures. Il n'y avait que la décrépitude ou l'impuissance absolue qui fussent exemptes

de travail. Les bras disponibles étaient employés pour la plupart à carder, à filer et à tixtre le coton qu'on y reçoit des colonies de l'Amérique. Il y avait déjà au mois de septembre 1785, plus de métiers dressés qu'il n'y avait de mains pour les mettre en activité ; et l'excédent des étoffes ainsi fabriquées, qui n'étaient pas nécessaires à la consommation intérieure, était vendu pour augmenter les fonds de l'établissement. A ceux qui existaient avant que M. d'Oreilly s'en chargeât, il avait ajouté le produit de plusieurs terreins qui appartenaient à la ville. Enfin, la charité des citoyens y versait des contributions assez abondantes. Depuis la retraite d'Oreilly, cet admirable établissement a un peu dégénéré ; et dans les années suivantes, quelques mandians avaient reparu dans les rues.

Il était difficile qu'il eût des successeurs aussi actifs que lui, et qui s'affectionnassent comme lui à la prospérité de son ouvrage. Oreilly avait un talent particulier pour faire concourir toutes les circonstances, toutes les passions à ses desseins. On redoutait son despotisme. L'expression d'un de ses desirs équivalait à un ordre ; et il obligeait par des manières insinuantes, les habitans de Cadix

qui lui étaient le moins dévoués, à consacrer leur tems, leurs voitures, leurs chevaux à des ouvrages qui avaient le bien public pour prétexte, et qui n'étaient quelquefois que les enfans de son caprice. Cadix lui doit encore la réparation du chemin qui conduit à l'île de Léon. Il en chargea un français (du Bournial), ingénieur des ponts et chaussées, qu'il avait mandé de France, pour l'employer à son école militaire du *Port-Sainte-Marie*. Ce chemin large d'un grand quart de lieue au sortir de Cadix, se retrécit tellement à une lieue de-là, qu'à marée haute la mer vient des deux côtés battre le pied de la chaussée sur laquelle on chemine, et qui semble un môle hardi jeté par la main des hommes, sur les abîmes de l'Océan. Du Bournial a élevé cette route, l'a rendu plus solide, plus courte, et a acquis un titre à la reconnaissance des habitans de Cadix.

Oreilly voulait l'employer à un travail plus considérable, ou du moins plus fastueux. On sait que Cadix manque absolument de sources d'eau douce. On y supplée très-imparfaitement par des puits, dont les eaux sont malsaines et saumâtres, et où se rendent les eaux de pluie qui tombent dans les cours

intérieures des maisons. Le reste de ces eaux est recueilli sur les *azoteas*. Ce sont des toits plats en forme de terrasse, dont presque toutes les maisons de Cadix sont pourvues; on peut même dire décorées, et qui servent à-la-fois de promenade et d'observatoire aux habitans, très-avides de découvrir au loin les objets chéris de leurs espérances.

De ces *azoteas*, les eaux de pluie coulent par des tuyaux dans l'*arrive*, ou citerne qui occupe la partie intérieure et non bâtie de la maison, et en sont tirées par un autre puits placé dans un des coins de la cour. Car l'indentité des besoins que font naître les localités, a produit dans cette ville une parfaite uniformité dans les formes et les distributions de presque tous les édifices.

Voilà donc les seules ressources qu'aient les habitans de Cadix pour se procurer l'eau nécessaire à leurs usages domestiques. Quant à celle qui les abreuve, ils sont obligés de la recevoir des fontaines du Port-Sainte-Marie, qui, dans les tems de sécheresse, ne suffisent pas à leurs besoins, quoiqu'ils payent année commune quatre-vingt-seize mille piastres, pour les secours précaires qu'ils en tirent; véritable inconvenient pour une ville aussi

populeuse, pour un port qui est le point de départ de tant de bâtimens marchands, de tant de vaisseaux de guerre. Oreilly, pour y remédier avait imaginé de faire conduire à Cadix des hauteurs de Medina-Sidonia, une source d'eau douce à travers un intervalle de onze lieues. Déjà il avait calculé avec l'ingenieur du Bournial, que la confection du canal projetté ne devait pas coûter plus de deux millions de piastres. Déjà au mois d'août 1785, il avait recueilli des souscriptions pour plus de la moitié de cette somme. Du Bournial avait reconnu et nivelé tout le terrein, dressé tous les plans. Il avait retrouvé la trace d'un ancien canal creusé par les Romains pour le même objet et dont le lit devait servir en grande partie au nouveau.

Ce brillant projet eut dans le tems beaucoup de détracteurs. En dépit d'eux son exécution fut commencée ; mais elle n'a pas embrassé plus d'une demie lieue. La disgrace d'Oreilly y a mis un terme ; et les habitans de Cadix sont encore réduits à faire venir leur eau du Port-Sainte-Marie.

Un autre projet non moins grand, mais plus utile encore, a eu en revanche dans ces

derniers tems sa parfaite exécution. Je veux parler de l'ouvrage destiné à mettre à l'abri des fureurs de la mer du midi cette partie de l'enceinte de Cadix qui s'étend depuis le Fort Saint-Sébastien, jusqu'au *Matadero*. C'est leur effort sans doute qui, dans les tems anciens, a échancré une grande portion de l'île sur laquelle cette ville est bâtie. Au dix-septième siècle, elles avaient emporté de grandes portions d'édifices ; et l'on forma dès-lors le vœu qui s'est enfin exécuté de nos jours. Au commencement du siècle présent, on leur avait opposé une espèce de rempart en forme de digue. Mais il avait été tellement miné par le pied, que dans les tems orageux et dans les hautes marées, Cadix de ce côté courait des risques très-imminens. Il fallait chaque année réparer le ravage des vagues ; et les ingénieurs employés à ces réparations n'étaient pas intéressés à voir tarir cette source d'occupations lucratives pour eux. Sous la fin du règne de Charles III, le gouvernement songea enfin à mettre d'une manière durable la ville de Cadix à l'abri du danger qui la menaçait.

Su plusieurs projets on donna en 1786, la préférence à celui de l'ingénieur de la marine, *don Thomas Muñoz*, officier distingué,

qui mérite d'être compté parmi les hommes de génie et les bienfaiteurs de sa patrie. Son plan consistait à former le long de la muraille une sorte de plage solide et en talud, contre laquelle les flots viendroient briser leur premier effort, et expirer ensuite sans violence au pied de l'enceinte. D'énormes piliers ont d'abord été placés en avant pour les diviser. Derrière eux commence la plage artificielle. Elle pose sur de gros caissons qu'on n'a pu affermir sur le terrein qu'avec de grandes difficultés et qu'on a remplis de cette espèce de pierre qui se durcit dans l'eau. Cet ouvrage fut commencé en 1788, et fini en trois ans, quoiqu'on n'y eût travaillé que pendant les basses marées, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre. On en éprouve les heureux effets. Les vagues n'atteignent plus le sommet de la muraille, ou ne s'en approchent que pour les caresser; tandis qu'auparavant leur choc était si violent que les édifices voisins en étaient ébranlés, inondés, et qu'elles passaient quelquefois par-dessus la cathédrale. L'ouvrage a, dit-on, coûté quatorze millions de piastres ; mais le gouvernement espagnol ne pouvait faire de dépenses plus utiles, ni qui l'honorât davan-

tage. La mer opposée au côté ainsi menacé s'est retirée dans la même proportion que celle du midi a fait des efforts; ensorte que certains endroits de la plage où flottaient autrefois des vaisseaux, sont presque à sec.

La baie de Cadix est au reste si vaste qu'il y a des places marquées pour les divers bâtimens suivant leur destination. En face, mais à une certaine distance de la ville, sont mouillés les navires qui viennent des ports d'Europe. Plus, à l'Est dans le canal du *Trocadero*, sont mouillés et désarmés les vaisseaux du commerce des Indes. Au fond de ce canal est bâti le joli bourg de *Port-Real*, et sur ses bords se trouvent les magasins, les arsenaux, les chantiers de la marine marchande. L'entrée du *Trocadero* est défendue par deux forts, l'un appelé *Matagordo*, sur le continent, l'autre *Fort-Louis*, bâti par Duguay-Trouin sur un ilôt qui se découvre à marée basse. Les feux de ces deux forts se croisent avec l'un des *Puntalès* sur la côte opposée. Ce n'est donc qu'en cinglant à portée de ces batteries qu'on peut passer de la grande baie dans celles des *Puntalès* ou du *Puntal*, au fond de laquelle sont mouillés, à portée de

leurs magasins, les vaisseaux désarmés de la marine royale.

Le vaste emplacement où ces magasins sont établis, et que la mer dispute à la terre, est baigné à l'Ouest par la rivière *Santi Petri*, et connu sous le nom de la Carraque (*la Carraca*). La cour d'Espagne en ferme rigoureusement l'entrée à tous les profanes. Le commandant de la marine répond aux curieux qu'il ne peut les satisfaire que d'après un ordre formel du roi. Il y a cependant des moyens de s'en passer. On se rend à l'*isle de Léon*, ville presque toute nouvelle qui remonte au milieu de ce siècle, et qui en si peu de tems s'est prodigieusement accrue. En 1790 on y comptait quarante mille communians, base assez certaine en Espagne pour calculer la population d'une ville. Sa rue principale a un très-grand quart de lieue de long, et s'annonce fort bien, quoique ses maisons uniformément décorées soient chargées d'ornemens de mauvais goût. L'isle de Léon ressemble peu d'ailleurs aux autres villes d'Espagne. Elle a un air de propreté et d'aisance, un marché bien pourvu, une place spacieuse et régulière. Le collège des gardes marines a été

transféré de Cadix à l'isle de Léon, en attendant qu'on ait achevé le nouvel édifice que l'on construit pour eux dans la peuplade nouvelle de *San Carlos*, voisine de la Carraque, où doivent être réunis dans une même enceinte tous les objets relatifs à un établissement complet de marine militaire.

L'*isle de Léon* est séparée de la Carraque par un bassin de neuf cents pieds de long sur six cents de large, d'où partent deux canaux dont l'un aboutit à la Carraque et l'autre à la mer.

De cette ville il y a un petit quart de lieue jusqu'au bras de mer qu'il faut franchir pour aller à la Carraque. On y pénètre sans beaucoup de peine pourvu que l'on soit sous les auspices de quelque conducteur privilégié, et on y passe en revue tout ce que renferment ses arsénaux. On y admire sur-tout le logement des forçats, et la corderie, qui a six cents pas de longueur, et qui n'a pas une moindre apparence que celle de Brest. Ceux qui ont comparé les cordages et les cables des principaux départemens maritimes de l'Europe assurent qu'à cet égard la marine d'Espagne ne le cède à aucune autre, que même ses cordages sont mieux travaillés et plus du-

rables, parce qu'en peignant le chanvre on en détache toutes les bourres qu'on destine à calefater les vaisseaux ; d'où il résulte un double avantage, des cordages plus solides et un meilleur calefatage. Il n'y a pas long-tems que les Espagnols tiraient presque tout leur chanvre du Nord ; mais ils pourront bientôt se suffire à eux-mêmes. Le royaume de Grenade leur fournit depuis plusieurs années presque tout le chanvre dont ils ont besoin pour leur consommation, et ils en tirent aussi de l'Arragon et de la Navarre.

Les magasins renferment une grande provision de planches de cuivre ; mais on les tire encore toutes de Suède ou de Trieste. Les Espagnols ne savent pas assez bien rafiner et préparer le cuivre pour employer celui du Mexique au doublage de leurs vaisseaux ; méthode qu'ils ont commencé à adopter dès le début de la guerre d'Amérique. Très-récemment la cour a fait établir au Ferrol un laminoir qui n'est peut-être pas encore en activité. On s'étonnera sans doute qu'une invention aussi utile n'ait pas été depuis long-tems adoptée dans un pays où l'on a une marine, des fabriques de tous genres et au moins l'ébauche de tous les arts. C'est qu'en Espagne

encore presque tout se fait lentement ; c'est que les plus heureuses innovations, presque toujours faiblement protégées, y sont souvent contrariées avec toute l'obstination du préjugé, avec toute l'âcreté de l'envie ; c'est que le gouvernement même trouve les limites de sa puissance dans les passions de ceux qui usurpent sa confiance et la trahissent.

Malgré ces obstacles cependant, les tems modernes offrent dans ce genre quelques brillans succès, arrachés par la persévérance des inventeurs et par le despotisme de la nécessité. L'ouvrage de *don Thomas Muñoz* à Cadix en est une preuve. Le même port en offre une seconde. Il y a moins de vingt ans qu'on n'y pouvait ni construire ni radouber les vaisseaux de guerre ; et que pour les caréner il fallait les abattre sur les pontons. M. de Valdès étant sous-inspecteur de la Carraque, fit adopter le projet d'y établir un bassin ; et parvenu au ministère de la marine, il s'est occupé avec succès de l'exécution de ce projet. La nature du terrein semblait la rendre impossible. C'est une espèce de terre glaise qui s'affaisse facilement. Elle paraît participer de la mobilité de l'élément qui l'entoure et dont elle est saturée. C'est dans la partie la

plus élevée de ce terrein qu'on commença au mois d'août 1785 à creuser un premier bassin de construction. Je vis enfoncer à cette époque la forêt de pilotis sur lesquels on assit ensuite une couche de pierre pour donner au bassin la solidité contre laquelle tout semblait conspirer. Les ingénieurs qui dirigeaient ces travaux osaient à peine compter sur la réussite. Le but semblait reculer devant eux : mais l'art et la constance ont enfin triomphé. Dans le courant de 1787, au lieu d'un bassin il y en avait deux à la Carraque pour la construction des vaisseaux de 64 canons. En ce moment il y en a trois, dont deux sont dans une parfaite activité.

Nous n'oublierons pas de dire qu'il y a à Cadix une école de pilotage, une académie de marine, et un observatoire très-solide, très-commode et garni de fort bons instrumens. Il a été long-tems sous la direction de don Vicente Tufiño, mort depuis peu, et qui y avait observé en 1769 le passage de Vénus sous le disque du soleil.

Il est donc difficile à présent de trouver en aucun endroit de l'Europe un établissement de marine militaire plus complet que celui de Cadix.

CHAPITRE VII.

Détails sur le commerce de Cadix. Sort des Français dans ce port. Privilèges des étrangers. Nouveau tarif. Contrebande.

Mais ce qui fait sur-tout l'importance de Cadix, ce qui l'assimile aux plus grandes places du monde, c'est l'immensité de son commerce. En 1795 on y comptait plus de cent dix propriétaires de navires et environ six cens soixante-dix maisons de commerce, non compris les marchands en détail et les boutiquiers, non plus que les Français que la guerre avait forcés d'en sortir. On peut d'ailleurs se former une idée de cette place de commerce en connaissant le nombre des vaisseaux de tout rang que reçoit son port. En 1776 il y était entré neuf cens quarante-neuf bâtimens de toutes les nations sur lesquels il y en avait deux cens soixante-cinq français.

La guerre qui survint peu après rallentit pour quelque-tems l'activité de nos relations avec Cadix; mais au retour de la paix elle parut plutôt augmentée que diminuée. Au-

trefois il n'arrivait pas à Cadix un seul de nos bâtimens d'un port d'Europe plus septentrional que Calais. Dans ces derniers tems nous nous sommes un peu plus familiarisés avec les mers du Nord ; et il y a eu plusieurs de nos vaisseaux expédiés de ce port pour Hambourg et Amsterdam, et refrétés ensuite pour Cadix.

Voici quelles furent en 1791 les relations de ce port avec le reste de l'Europe. Il y entra MILLE DIX navires, sur lesquels il y en avait 180 anglais ; 176 espagnols d'Amérique ; 162 espagnols d'Europe ; 116 français seulement ; 104 portugais ; 90 des états-unis ; 80 hollandais ; 41 danois ; 25 suédois ; 22 ragusains ; 6 gênois ; 2 vénitiens ; 1 hambourgeois ; 1 russe ; 1 impérial ; et un vaisseau espagnol de Manille.

Les cent soixante-dix-sept navires espagnols venant des colonies, y compris ce vaisseau de Manille, avaient apporté pour 25,788,175 piastres fortes en or et argent, tant monnayé qu'en lingots et bijoux.

Cadix était encore en possession d'un grand commerce direct avec les Indes espagnoles. Dans le courant de la même année 1791 il en était sorti 35 navires pour les Isles du Vent ; 20 pour la Vera Cruz ; 16 pour Montevideo ;

tevideo ; 7 pour Lima ; 8 pour Honduras ; 5 pour Carthagène. Total 105.

Les ports de France qui commercent avec Cadix sont *Marseille*, *Le Havre* et *Rouen* ; *Morlaix*, *Saint-Malo*, *Bayonne*, *Bordeaux*, *Nantes* et *St-Valery*. Nous venons de les nommer dans l'ordre des relations plus ou moins actives qu'ils ont avec ce port. Avant la révolution, qui apportera plus d'une modification dans nos rapports avec l'Espagne commerçante ; Marseille importait à Cadix, année commune, pour près de douze millions de marchandises, parmi lesquelles les soieries et les dorures formaient les articles principaux. Les lainages composaient la plus grande partie des cargaisons qui venaient du Havre et de Rouen. Celles de Morlaix et de Saint-Malo consistaient sur-tout en toiles, qui étaient aussi un article principal des médiocres envois arrivant de Nantes. Il ne venait guères de Bordeaux et de Bayonne que des farines et du lard ; de St-Valery, que des lainages d'Amiens.

Les nations étrangères qui ont le plus de maisons établies à Cadix sont d'abord les Irlandais, puis les Flamands, les Génois et les Allemands. Les Anglais et les Hollandais y sont

en petite quantité. Il y a dix ans qu'on y comptait plus de cinquante grandes maisons de commerce françaises, partagées en cinq classes suivant les facultés réelles de chacune d'elles, ou plutôt suivant celles qu'elles avouaient. Parmi ces maisons il y en a plusieurs de la première importance, dont Cadix est pour ainsi dire la seconde patrie, mais qui loin de perdre de vue la véritable, l'enrichissent doublement en favorisant le débit de ses productions et en revenant ensuite lui rapporter les résultats de leurs utiles spéculations : espèce précieuse de Colons qu'on ne saurait attacher par trop de liens à leur métropole, mais qui semblent un peu découragés depuis quelques années, tant par les traitemens qu'ils ont éprouvés et dont la paix n'a pas encore effacé les traces, que par la concurrence des commerçans indigènes qui s'éclairent de jour en jour sur leurs véritables intérêts, et veulent enfin faire par eux-mêmes ce qu'ils ont trop long-tems vu faire avec succès par des étrangers.

Outre ces maisons françaises de commerçans en gros, il y avait à Cadix environ trente maisons de boutiquiers qui formaient avec elles un corps de nation, objet de la ja-

lousie des Espagnols et souvent des persécutions des agens du gouvernement. Ce corps avait ses fonds, ses assemblées, ses prérogatives, et se réunissait quelquefois pour traiter des intérêts de son commerce sous les auspices du consul général de sa nation.

Cadix contenait à peu-près le même nombre de marchandes de modes françaises, et au moins cent artisans français de différentes professions.

Tous ces Français établis tant à Cadix que dans les autres places d'Espagne ont expié l'humeur que notre révolution, dès son début, donna à la cour de Madrid. D'abord au mois de juillet 1791 on astreignit tous les étrangers, sans désigner formellement les Français, à un serment de soumission exclusive au souverain du pays, serment qui ne tendait à rien moins qu'à leur faire renier leur patrie. La cédule qui le leur prescrivait leur imposait l'obligation de renoncer à tout privilège d'étranger, à toute *relation, union et dépendance du pays dans lequel ils étaient nés; le tout sous peine de galères, d'expulsion absolue des royaumes d'Espagne, et de confiscation de biens, suivant la qualité des personnes et la nature de la contravention.* Voilà pour les étrangers

censés domiciliés en Espagne. Quant aux voyageurs passagers, connus sous le nom de *transeuntes*, il leur était enjoint de ne pas rester dans les résidences royales, et défendu d'exercer *dans aucune partie du royaume aucun métier, aucune profession, sans une permission formelle de la cour.*

Il y avait peu d'exemples d'une mesure aussi sévère de la part d'une puissance d'Europe envers les nations policées. On eût cru le trône de Maroc et son entourage transportés à Madrid. Charles IV est cependant juste et bon; et, quoi qu'on en ait dit, il ne hait pas les Français. Mais Charles IV, le plus tolérable des despotes, avait un grand visir; et c'était le comte de Florida-Blanca.

La cédule excita de toutes parts de vives réclamations. La plupart des étrangers, les Anglais sur-tout (ils étaient alors en faveur, ou plutôt ils se faisaient encore craindre, et nous ne paraissions pas encore redoutables) la plupart des étrangers, dis-je, obtinrent facilement des exceptions, des interprétations favorables. On ne fut rigoureux qu'envers les véritables ennemis contre lesquels elle était dirigée. Dans l'exécution cependant elle parut hérissée de tant de difficultés, qu'elle ob-

tint, même en faveur des Français, plusieurs modifications. Mais beaucoup en furent atteints. Quelques-uns plièrent sous l'effort de l'orage. La plupart ne balancèrent pas entre leur fortune et leur patrie; et la France vit rentrer dans son sein un nombre considerable de ces estimables fugitifs. Les Français qui restèrent en Espagne, soit parce qu'on voulut bien les regarder comme *transeuntes*, soit parce qu'ils l'étaient en effet, furent soumis plus que jamais à une rigoureuse surveillance. Les agens du gouvernement se permettaient de fréquentes infractions aux traités. On leur contestait la plupart de leurs privilèges. En plusieurs endroits, à Cadix sur-tout, leurs assemblées de nation furent suspendues. On les leur permit ensuite; mais en exigeant qu'elles se tinssent en présence du gouverneur de la place. C'était les interdire sous une nouvelle forme. Les commerçans français vivaient en Espagne, dans cette situation précaire, lorsque notre révolution faisait des progrès effrayans pour les états voisins. Le trône fut renversé. La république proclamée. L'horizon de l'Europe s'obscurcissait de plus en plus, et déjà le nuage de la guerre semblait planer sur l'Espagne; le comte d'Aranda, alors ministre

principal, fit avec dignité, avec roideur peut-être, des efforts pour le dissiper. Son jeune successeur, sans professer les mêmes principes, hérita du moins de ses dispositions pacifiques. Je le crus sincère alors. Je n'ai pas eu depuis de raisons de douter qu'il ne le fût. Encore quelques semaines et j'en obtenais la preuve. Déjà un engagement à la neutralité était libellé et réciproquement consenti. Il allait être signé lorsque, malgré l'intercession de la cour de Madrid, une tête qui devait lui être chère tomba. Dès-lors toute négociation fut rompue. Je partis sans prendre congé; mais avant de partir, je recommandai les Français que je laissais après moi en Espagne, sinon à la bienveillance, du moins à la justice du monarque Espagnol; et je reçus la réponse la plus rassurante.

Je ne présumais pas qu'à peine j'aurais franchi les Pyrénées, mes compatriotes éprouveraient une des plus violentes persécutions qu'aient enfanté les animosités nationales. On sait qu'avant même que la guerre eut éclaté, ils reçurent ordre d'évacuer l'Espagne dans le plus bref délai; qu'on ne leur laissa pas le tems de mettre ordre à leurs affaires, que plusieurs même n'eurent pas la faculté d'em-

porter leurs hardes; que tous leurs biens, meubles, immeubles, magasins furent frappés de séquestre; et que pendant plusieurs semaines les ports de l'Espagne furent encombrés, ses routes couvertes de Français proscrits, que poursuivaient des ordres arrachés à un monarque équitable et humain.

On créa sous le titre de *Junta de Represalias*, un conseil uniquement chargé de tout ce qui était relatif au séquestre des biens des Français expulsés, et aux indemnités à prendre sur ses biens par les sujets du roi d'Espagne. Dans la cédule qui établissait ce conseil, pour pallier ce que son objet avait au moins d'étrange, on arguait de ce qui s'était pratiqué plusieurs fois *pendant le siècle passé, dans des occasions semblables.* Mais tirons le rideau sur ces torts passagers de la colère et du fanatisme. Je ne dirai pas qu'ils ont été expiés par la victoire; je dirai seulement qu'un retour sincère à la concorde, doit les faire oublier. A présent que l'Espagne connaît ses véritables ennemis et ses amis nécessaires, elle ne se bornera pas à rendre à ceux-ci leurs propriétés envahies. Espérons que sans attendre qu'un traité de commerce si souvent demandé, si long-tems attendu, promis de nouveau par

notre dernier traité d'alliance, soit enfin conclu; les Français trouveront chez elle, non plus les procédés jaloux et malveillans d'une rivale, mais les égards d'une alliée intime, et qu'elle les remettra dans la jouissance paisible de leurs privilèges. On demandera peut-être quels sont ces *privilèges*.

Ils sont anciens; ils sont formels; ils ont été confirmés, étendus par ce fameux pacte de famille que nous venons de convertir en pacte national. Ils n'en ont pas moins été (disons-le sans humeur si cela est possible), scandaleusement enfreints dans presque toutes les circonstances.

Au reste, pour la plupart ils ne nous appartiennent pas exclusivement. Ils remontent aux époques où l'inertie de l'Espagne lui faisait une nécessité d'appeler à son secours les fonds et l'industrie des étrangers, et de les attacher dans ses ports par des traités, qui alors étaient réciproquement favorables, mais qu'elle trouve onéreux depuis qu'elle a commencé à se réveiller de son engourdissement.

Le plus ancien de ces traités fut celui de 1647, avec les villes Anséatiques. Il a servi de type à ceux qu'elle a conclus postérieurement avec les Anglais, les Hollandais et les

Français. Ils assurent aux commerçans de ces diverses nations la faculté d'établir des maisons de commerce dans les ports d'Espagne, d'y vivre sous la protection de leurs consuls, dans une sorte d'indépendance du souverain, d'y former un corps de nation, d'y avoir un tribunal particulier pour les contestations relatives au commerce, etc.

A ces privilèges, le pacte de famille, conclu à une époque où les deux monarques de France et d'Espagne, sans s'être jamais vus, se sentaient animés d'un tendre intérêt l'un pour l'autre ; et où sur-tout leur politique du moment, leur prescrivait de resserrer leurs liens, le pacte de famille, dis-je, en a ajouté qui nous sont particuliers. Il portait, entr'autres stipulations, que les Français et les Espagnols, non-seulement seraient traités les uns chez les autres comme les nations les plus favorisées, mais encore que les sujets de chacun des deux monarques le seraient dans le territoire de l'autre comme ses propres sujets, quant aux droits d'importation et d'exportation, et jouiraient des mêmes facultés de commercer, etc. etc.

Dans la pratique, ces privilèges, communs à la plupart des étrangers sont souvent éludés ; mais, même avant la révolution de France, ils

ne l'étaient plus fréquemment à l'égard d'aucune autre nation qu'à l'égard des Français, parce qu'en général ceux-ci ont plus que les autres étrangers cette espèce d'industrie qui importune, cette espèce de succès qui éveille la jalousie; parce que l'Espagne, depuis qu'elle s'occupe de la restauration de ses fabriques, voit en eux des rivaux redoutables ; parce que les Français ont une inclination insurmontable et une rare aptitude pour la contrebande, éternel épouventail du fisc; parce qu'enfin, entre gouvernemens, comme dans les relations de société, on garde souvent ses accès d'humeur pour ses meilleurs amis, tandis que les égards sont réservés pour les indifférens qu'on redoute ou qu'on croit avoir intérêt de ménager.

Ainsi tandis que les vaisseaux des Anglais qui, aux termes des traités, doivent être visités à leur arrivée dans les ports d'Espagne, éludent souvent cette formalité ou la subissent très-légèrement, les nôtres y sont sévèrement assujettis ; et souvent elle se répète à leurs dépens sur le plus léger soupçon de contrebande.

Ainsi, quoique les traités portent que cette visite de vaisseaux ne doit jamais être faite qu'en présence du consul de leur nation, sou-

vent nos navires la subissent sans que nos consuls soient attendus, quelquefois même sans qu'ils aient été avertis.

Ainsi, quoique le pacte de famille porte en termes formels que les Français seront traités, quant à la faculté de commercer, comme les Espagnols eux-mêmes, il a presque toujours été invoqué sans succès lorsque nos capitaines de vaisseaux marchands ont voulu charger des vins et des bleds pour les voiturer d'un port d'Espagne à l'autre. Quelques conventions postérieures à ce pacte, destinées à en éclaircir les passages obscurs, ont donné lieu à de nouvelles chicanes. La contrebande des piastres en a été sur-tout une source féconde. On arguait d'un passage ambigu de la convention de 1774, pour traiter ceux de nos capitaines de navires qui exportaient des piastres en contrebande, comme les nationaux coupables de la même fraude, c'est-à-dire, que non-seulement les piastres étaient saisies, mais qu'encore on confisquait le navire, le reste de la cargaison, et qu'on emprisonnait le capitaine; ensorte que c'était pour les rigueurs seulement que nous étions assimilés aux Espagnols.

Les deux gouvernemens sentirent enfin la

nécessité de mettre plus de clarté dans quelques-unes des stipulations relatives à notre commerce ; et le 24 décembre 1786 ils conclurent une nouvelle convention, où tout ce qui est relatif à la contrebande est clairement libellé, et qui borne dans tous les cas la confiscation aux seuls objets extraits en fraude.

Cette convention n'embrassant que les cas de contrebande, la visite des navires et quelques autres objets de médiocre importance, laisse encore à désirer la prompte conclusion d'un traité de commerce, qui peut être un des élémens principaux de notre prospérité future.

Ce traité est d'autant plus nécessaire, que depuis environ vingt ans le gouvernement espagnol, tantôt dans des vues fiscales, tantôt dans l'intention d'encourager son propre commerce et sa propre industrie, a porté de violentes atteintes aux nôtres. Il n'est peut-être pas inutile d'énumérer les principales.

D'abord, dès le règne de Philippe V, nos privilèges furent disputés à un grand nombre de Français sous prétexte qu'ils n'étaient pas de simples passagers, *Transeuntes ;* qu'ils devoient être regardés comme domiciliés, et par conséquent traités comme sujets espagnols.

Il parut même en 1720 une cédule qui circonscrivait par toutes sortes de restrictions la qualité de *Transeuntes* (la seule à laquelle l'Espagne, fatiguée des privilèges des étrangers, voulut en laisser la jouissance). De nombreuses réclamations, des décisions arbitraires, souvent contradictoires, l'incertitude dans l'existence de la plupart des étrangers ; tels furent les résultats de cette ambiguité.

En 1779, sur les représentations de plusieurs corporations, animées du louable désir de raviver l'industrie dans leur patrie et d'en écarter l'oisiveté et la misère, le gouvernement ressuscita, au grand détriment de nos fabriques de Lyon, une cédule surannée du règne de Philippe IV, en proscrivant l'introduction de tous *les ouvrages faits* ; expression vague à laquelle les douaniers donnèrent bientôt l'extension la plus vexatoire. En 1782, toujours sous le prétexte d'assurer la prospérité des fabriques espagnoles, de celles de soie sur-tout, l'Espagne fit un nouveau tarif (Arancel) qui augmentait considérablement les droits sur la plupart des productions de nos manufactures de luxe, et prononçait l'exclusion absolue d'un grand nombre. Ce tarif, ces prohibitions se trou-

vèrent d'ailleurs libellées d'une manière si vague, qu'ils laissèrent une vaste marge au caprice malveillant des douaniers. Delà, les risques que couraient nos fabricans d'envoyer, et nos commerçans établis en Espagne de commander des marchandises qui, arrivées aux douanes espagnoles, étaient ou arrêtées en attendant les décisions toujours lentes du gouvernement, ou repoussées comme étant comprises dans l'exclusion. Delà des spéculations manquées; delà des réclamations multipliées, auxquelles le gouvernement espagnol ne faisait presque jamais droit.

Quelques comparaisons entre l'ancien tarif de 1770 et celui de 1782, suffiront pour faire sentir l'énormité des augmentations de droits prononcées par celui-ci.

Les rubans unis, rayés, façonnés étaient taxés à 240 maravédis la livre. Ils furent portés à 1530. Les gazes en dorure payaient 48 maravédis la vare; celles avec fleurs en argent 102; le tarif de 1782 porte les moindres à 153, et quelques-unes à 612 maravédis.

Diverses étoffes, qui brodées avec un courant de paillettes ne coûtaient en sortant des fabriques de Lyon qu'environ 30 livres tournois la vare, furent assujetties par le même

tarif à un droit de 96 réaux ou 24 livres. N'était-ce pas en prononcer la prohibition absolue, ou plutôt en encourager l'introduction frauduleuse ?

On pourrait citer vingt autres exemples semblables de malveillance ou d'avidité fiscale.

L'Espagne ne s'en tint pas là à notre égard ; elle semblait avoir plus encore conjuré l'anéantissement de notre industrie, que préparé l'encouragement de la sienne. En vertu d'un arrangement particulier fait en 1698 avec Eminente, alors entrepreneur des douanes de Cadix, nous ne payions que des droits modiques pour nos toiles de Bretagne ; ce qui les mettait à même de soutenir la concurrence de celles de Silésie, moins parfaites mais aussi moins chères que les nôtres, et par cette raison plus tentantes pour les consommateurs. Il en résultait que quelques-unes de nos toiles ne payaient que cinq un quart de leur valeur, tandis que celles de Silésie de même qualité payaient dix et douze. Nous jouissions paisiblement de cette douceur, précaire à la vérité, parce que nous avions négligé de la faire convertir en droit, en la faisant insérer dans nos divers traités avec l'Es-

pagne. Nous ne pouvions pas nous attendre, au sortir d'une guerre combinée qui devait avoir resserré nos nœuds avec elle, à la voir dès 1783 nous priver d'une faveur qui encourageait une de nos principales branches d'industrie, et assimiler nos toiles à toutes les toiles étrangères. Nous avons réclamé à diverses reprises, mais toujours en vain, contre cette innovation.

Le tarif de 1782 au reste a tellement augmenté les droits sur toutes les marchandises étrangères; elles ont été ensuite frappées de tant d'autres impositions, qu'il y a telle de ces marchandises qui payent 80 et jusqu'à 90 pour cent de leur valeur avant d'être introduites dans l'intérieur de l'Espagne; et qu'il n'y en a plus qui payent moins de trente. On nous a cependant accordé depuis la paix quelques modifications à ce surhaussement excessif de droits; mais nous avons encore plus d'un succès de ce genre à obtenir. Le tarif de 1782, tel qu'il est encore, est incompatible avec le facile écoulement des produits de notre industrie, et c'est d'ailleurs principalement sur eux que pèsent quelques règlemees postérieurs à ce tarif.

D'abord on avait défendu l'embarquement pour

pour l'Amérique de tous draps de fabrication étrangère, comme si les manufactures espagnols eûssent pu suffire à ses besoins, ne tarda pas à sentir l'inconvénient de cette prohibition. On la modifia en règlant que dans chaque cargaison de draps expédiés pour l'Amérique, ceux de fabrique étrangère, pouvaient entrer pour un tiers; mesure insuffisante encore et souvent éludée par l'intérêt et le besoin; source féconde par conséquent de fraudes et de chicanes.

L'Espagne prononça aussi en 1789, l'exclusion du commerce des Indes, pour tous les bas, chaussettes et rubans étrangers sans exception, etc. etc. La même année des réflexions tardives firent faire une exception en faveur de ceux de fil, pourvu qu'ils n'entrassent que pour une moitié dans les cargaisons de ce genre, expédiées pour les Indes; restriction qui rendait l'exception à-peu-près illusoire.

Les fabriques de chapeaux étrangers ont aussi eu dans ces derniers tems, beaucoup à souffrir du régime prohibitif de l'Espagne. Elle a interdit absolument leur introduction à Madrid; et, à l'exception de ceux de castor, elle les a tous exclus du commerce de l'Amé-

rique espagnole. Enfin les bas de soie ont été un des objets principaux de ses prohibitions. Tous les blancs ont été exclus des colonies, et même de la métropole; mais on sait que les fabricans catalans trouvent leur intérêt à faciliter à nos bas, l'entrée de l'Espagne, en y apposant les marques de leurs manufactures.

Depuis long-tems nos fabriques de Languedoc, celles de Nîmes sur-tout, étaient en possession de chausser les dames péruviennes. Ils avaient pour cet objet des métiers faits exprès, où se fabriquaient des bas de soie à larges coins, brodés en couleurs. Mais les espagnols se sont crus en état de servir les péruviennes suivant leur goût. Ils ont établi des métiers où se fabriquaient les bas dont elles font usage, ils se sont flattés d'abord de rivaliser, bien-tôt après de supplanter entièrement nos manufacturiers; et tout à coup leur gouvernement a prononcé l'exclusion absolue de nos bas péruviens. Nos fabricans de Nîmes, se sont trouvé par-là surchargés d'une marchandise qui ne pouvait avoir que le Pérou pour débouché. Ils en avaient même expédié pour Cadix une énorme provision qui leur est restée sur les bras. Ils invoquèrent vai-

nement en 1792, la bonne foi. Ils exposaient la perte immense dont ils étaient menacés. Leurs instances participèrent de la défaveur avec laquelle on commençait à nous traiter; et lorsque la rupture éclata, deux à trois cens mille douzaines de ces bas étaient encore séquestrés dans les magasins de la douane de Cadix.

Il est digne de l'équité du gouvernement Espagnol, il est conforme à la bonne intelligence qui vient de se rétablir entre les deux nations, de s'interdire pour l'avenir ces réglemens prohibitifs, qui prenant au dépourvu ceux sur lesquels ils frappent, peuvent opérer leur ruine. Sans doute les gouvernemens ont le droit de faire tout ce qu'ils croient propre à encourager leur commerce et leur industrie; mais quand ils sont sages, ils s'interdisent ces surprises, qui portent le caractère de la perfidie, et dont les résultats les plus infaillibles sont de s'aliéner la confiance des nations commerçantes, et de fournir des alimens et même des excuses à la contrebande.

La Contrebande! dont le nom seul fait frémir le gouvernement Espagnol, n'a pas de plus brillant théâtre que le port de Cadix. Elle se naturalisera par-tout où les prohibi-

tions sont multipliées, les tentations de les enfreindre, fréquentes et très-séduisantes, par-tout où les profits qu'elle donne, sont assez considérables pour pourvoir être partagés avec ceux qui n'étant que médiocrement payés pour la prévenir, trouvent beaucoup plus de profit à la favoriser. Aussi n'a-t-elle pas ordinairement d'agens plus actifs ni plus fidèles, que les employés subalternes des douanes. Celle de Cadix est sous la direction d'un administrateur qui est ordinairement très-sevère. On ne peut pas toujours en dire autant des huit inspecteurs, ou *Vistas*, qui sont sous ses ordres, et dont les fonctions sont d'examiner les marchandises qui sortent ou entrent, de les évaluer et de les taxer d'après cette évaluation. On sait combien toutes ces opérations prêtent à l'arbitraire, combien la fraude a de ressources, lors sur-tout que ses surveillans veulent bien devenir ses complices. Toute l'Europe fiscale pourrait aller prendre dans ce genre d'utiles leçons à Cadix. La sévérité de l'administrateur est impuissante contre les ruses de tant d'agens conjurés contre lui. En 1785, cette place était entre les mains d'un homme aussi rigoureux qu'intègre *don Francisco Vallejo*. Les abus qu'il dé-

nonçait, mais ne réprimait pas, motivèrent l'envoi d'une commission épuratoire. L'avidité, l'infidélité des employés du fisc furent punis ; la douane de Cadix fut régénérée. Tout devait rentrer dans l'ordre. La contrebande allait rendre le dernier soupir, sous les coups de l'autorité, sous les yeux de la vigilance. Ces brillans calculs ont été trompés ; quelque tems après, *Vallejo* fut remplacé par *don Jorge-Francisco Estada*, encore plus sevère, s'il est possible, que son prédécesseur. Mais la contrebande est une plante qui tient fortement au sol où elle s'est naturalisée ; envain sa tige est rasée au niveau du terrein ; elle repousse bien-tôt de ses racines. On s'éloigne, on se cache au moment de la crise. Est-elle passée ? l'intérêt reprend ses vieilles habitudes et la cupidité son audace. En dépit du sevère Estada, voilà où en était la contrebande en 1793. Voilà où elle en est en 1796 : et l'on présume que la longue présence d'une escadre amie ne l'aura pas effarouchée.

CHAPITRE VIII.

Industrie de Cadix et des environs. Sur les toiles. Les salines. De la Baye de Cadix. Route de Cadix à Chiclane ; de Chiclane à Algesiras. Observations sur l'Agriculture en Espagne.

QUOIQUE les spéculations légitimes ou frauduleuses du commerce absorbent presqu'exclusivement tous les fonds et toute l'attention des habitans de Cadix et des environs, l'industrie n'y est cependant pas tout-à-fait négligée. On compte à Cadix une vingtaine de métiers en rubans et en rézeaux de soie, qui tous travaillent peu et cependant ont un grand débit de leurs prétendus ouvrages. On se doute bien que la principale occupation de ces fabricans est d'appliquer leur marque aux productions des manufactures étrangères. C'est ainsi que les bas de Nîmes par exemple s'embarquent comme bas espagnols pour les Indes.

Il y a encore au Port Ste-Marie, à l'isle de Léon, à Xerez, des fabriques de toiles peintes, qui depuis plusieurs années ont fait

d'assez brillans progrès. Ces toiles et celles de Catalogne, sont les seules qui puissent s'embarquer pour l'Amérique ; mais pour juger combien la fraude élude cette loi, il suffit de comparer ce qui est expédié pour l'Amérique avec ce que ces fabriques peuvent fournir.

Il y a au Port Ste-Marie une blanchisserie de cire par laquelle doit passer toute cire étrangère qu'on veut embarquer pour les Indes. Mais presque toujours on élude son entremise en lui payant gratuitement les deux ducats qu'on lui doit pour chaque quintal de cire blanchie par elle.

Les Espagnols ont été pendant quelques années à la veille de trouver à la Havane toute la cire nécessaire pour la consommation de leurs colonies. Lors de la cession de la Floride aux Anglais en 1763, quelques Colons espagnols qui s'étaient retirés dans l'isle de Cuba, y avaient apporté des ruches dont les abeilles s'étaient accrues prodigieusement et donnaient de l'excellente cire. Mais les Colons de la Havane effrayés du dégât qu'elles causaient à leurs plantations de sucre ont allumé des feux pour les éloigner. Ils y ont si bien réussi, que l'isle de Cuba, dépeuplée d'abeilles, n'a plus eu de miel à fournir, et

que l'Amérique espagnole est obligée de recourir encore, pour ses approvisionnemens en cire, à la Barbarie, à la Pologne et au pays d'Hanovre.

On demandera sans doute si le commerce de Cadix a déchu sensiblement comme le dépit jaloux de ses habitans le présageait en 1780. Non : leurs prédictions n'ont pas été accomplies et ne devaient pas l'être. Cadix est si bien placé, si riche, si solidement en possession de relations directes avec les Indes espagnoles, qu'il ne devait redouter de longtems la concurrence d'aucun autre port. Cependant ceux de Catalogne et de Valence tirèrent, en 1789 sur-tout, un grand profit de leur position. Le gouvernement venait de régler que tout bâtiment partant pour l'Amérique devait avoir au moins un tiers de sa cargaison en marchandises nationales. Ces ports se trouvant à même d'embarquer des vins, des eaux-de-vie, des soieries, des toiles peintes, parurent pendant quelque-tems l'emporter sur Cadix à cet égard. Mais les fabriques de Catalogne et de Valence ne pouvant répéter des émissions aussi considérables, ni faire d'aussi longs crédits ni attendre si longtems leurs retours, les commerçans de Cadix,

dont les moyens ne sont pas au-dessous de ces efforts, se sont remis en possession de leurs avantages.

Une de leurs spéculations les plus considérables, comme une des moins hasardeuses, est celle de l'expédition des toiles étrangères pour les Indes.

Ce sont sur-tout, et presque exclusivement celles de Bretagne, de Silésie et d'Irlande. En 1787 et 1788 on observait que le débit de celles de Bretagne avait plutôt augmenté que diminué, mais moins encore que celui des toiles de Silésie. Le débouché de celles d'Irlande, dont le prix est mitoyen entre celui des deux autres, est fort encouragé depuis quelques années par le gouvernement anglais. Les nôtres ne se soutenaient plus que par leur bonne qualité ; mais on assure que dans ces derniers tems elles ont, même à cet égard, de très-redoutables rivales dans celles de Silésie, dont la fabrication s'est beaucoup perfectionnée.

On peut juger de quelle importance est pour Cadix le commerce des toiles par les tableaux de son exportation de marchandises étrangères dans les années 1791 et 1792.

Sur un total de plus de 164 millions de réaux, l'article des soieries étrangères est de 8 à 9 millions, celui des laineries de 22 à 23 ; et l'article seul des toileries est de plus de cent millions.

Le total des marchandises nationales n'égalait pas encore alors celui des marchandises étrangères, mais s'en rapprochait successivement. En 1790 il dépassait à peine *cent deux millions* de réaux. En 1791 et 1792 il était entre *cent quinze et cent vingt* ; et sur cette totalité il y avait pour plus de *soixante millions* de soieries, pour près de *seize millions* de lainages ; pour 17 à 18 millions d'ouvrages de chanvre et de lin. En 1792 on commençait à croire que l'Espagne pouvait suffire à la consommation de ses colonies en draps fins de première et seconde qualité, mais non encore en lainages de qualité inférieure. A la même époque, elle recevait encore des soieries étrangères pour la valeur de *vingt-quatre à vingt-six millions de réaux.*

Au reste, pour avoir en deux mots une idée de l'immensité du commerce de Cadix, il suffira de savoir que cette place en 1792 expédiait aux Indes des marchandises pour la

valeur de DEUX CENS SOIXANTE ET DIX MILLIONS, et en recevait pour plus de SEPT CENS MILLIONS DE RÉAUX.

L'existence des fonds et du crédit nécessaire pour faire face à de pareilles affaires, doit seule assurer pour long-tems à Cadix la jouissance de sa prospérité mercantile.

La fabrication du sel est la branche d'industrie la plus intéressante de ses environs. Les salines règnent dans tout le pourtour de la baye depuis le Puntal jusqu'au Port Sainte-Marie. Elles s'exploitent ainsi :

On introduit d'abord au moyen d'une petite écluse, l'eau de la mer dans un grand emplacement coupé de larges canaux creusés à une égale profondeur. Elle y séjourne un certain tems, pendant lequel ses parties les plus légères s'évaporent à l'ardeur du soleil. De ce premier réservoir on la fait couler dans d'autres canaux un peu moins profonds où elle éprouve une seconde cuisson. Elle est alors tellemeut âcre, que les ouvriers ne peuvent plus y tenir les pieds nuds sans se les brûler comme s'ils les trempaient dans de l'eau forte. En cet état elle est conduite dans un canal long et étroit qui côtoie un emplacement quarré partagé en compartimens ou

bassins quadrangulaires. De ce canal, où le soleil la cuit une troisième fois, on la jette dans ces petits bassins où elle achève de se cuire. Là, les ouvriers doivent la remuer sans cesse avec de longs rateaux. Le sédiment qu'elle dépose se durcit comme la pierre si on lui laisse prendre de la consistance ; et c'est à le détacher, à le broyer et à l'extraire, que ces ouvriers sont constamment occupés. Cette agitation continuelle éléve à la superficie une écume blanche qu'ils enlèvent avec soin et qui donne un sel blanc, mais beaucoup moins fort que celui qui se forme au fond. Tout le reste est rassemblé en grands monceaux et en plein air. Le roi en prélève ce dont il a besoin pour ses greniers à sel, le paye deux piastres par last de deux tonneaux, mais le revend 120 piastres à tous les particuliers, excepté aux pêcheurs, qui l'obtiennent à meilleur marché. Les fabricans de sel vendent le reste de leur récolte comme il leur plait ; mais se hâtent, autant qu'il est possible, de devancer les pluies de l'arrière-saison.

Ce sel est exporté par les Suédois, les Danois, les Hollandais, les Anglais, et sur-tout les Portugais. Ceux-ci en portent la plus grande partie sur les côtes de Galice et des Asturies,

qu'ils ont été long-tems en possession exclusive d'approvisionner de leurs propres sels. Quelquefois nos pêcheurs de Saint-Malo, de Dieppe et de Grandville, viennent aussi dans la baie de Cadix chercher des chargemens de sel pour Terre-Neuve; et même lorsque nos salines manquent, nous en prenons là pour notre propre consommation.

Tout particulier qui veut établir une de ces salines artificielles sur un terrein qui est à lui, en a la faculté. Il peut vendre sa récolte aux étrangers, et non pas aux nationaux; le sel étant, en Espagne, débité exclusivement pour le compte du roi. Des gardes veillent à l'entour de ces monceaux de sel; mais ne les mettent pas tout-à-fait à l'abri des contrebandiers ni des voleurs.

Cadix, comme la plupart des grandes villes de commerce, contient peu de monumens des arts. Depuis quelques années cependant, il s'y élève des édifices d'assez bon goût, qui pour la plupart appartiennent à des étrangers. L'ancien théâtre de l'opéra italien a été converti en lieu de rassemblement pour les nouvellistes et les amateurs de récréations honnêtes. C'est ce qu'on appelle la *Camorra*, consistant en grandes salles ornées, qui sont peut-être trop

ornées. La douane est un bâtiment neuf, d'assez belle apparence. Le théâtre national est dessiné et distribué avec goût. La cathédrale neuve commencée en 1722, avait coûté en 1769 plus de quatre millions et demi de réaux, et ne sera pas achevée pour deux millions de piastres. Le plan grossier sur lequel elle a été commencée, empêchera qu'avec tant de dépenses, et malgré la somptuosité de ses décorations, on puisse jamais en faire un chef-d'œuvre.

Mais un édifice sacré, dont les défauts sont bien plus choquans encore, c'est l'église de *San-Antonio*, destinée à servir d'ornément à la belle place du même nom, et qui ne fait que la déparer.

On ira du moins admirer dans celle des capucins, un *Ecce homo*, de Murillo, et quelques autres chefs-d'œuvre de son école.

Un étranger arrivant à Cadix, ne manque pas de demander à voir la bourse d'une ville de commerce aussi fameuse, et n'est pas peu surpris en apprenant qu'il n'y en a point. Il semble que pour ses habitans, le dieu du commerce soit un de ces dieux dont les Germains se seraient fait scrupule de circonscrire la majesté dans des enceintes de pierres,

et qui ne pouvaient être dignement révérés que sous la voute des cieux. Au reste la beauté presque constante du climat explique cette apparente bisarrerie.

L'enceinte de Cadix sert plus à son embellissement qu'à sa défense. Ses fortifications du côté de la porte de terre sont assez bien entretenues. L'entrée de la grande baye serait très-imparfaitement défendue par le fort Sainte-Catherine d'un côté, et le fort Saint-Sébastien de l'autre. Les feux de ces forts ne se croisent pas. L'un est placé sur le continent, vis-à-vis Cadix ; l'autre tient à la ville par une grève très-raboteuse qui est couverte à marée haute. C'est sur sa tour qu'est placé le fanal qui indique l'entrée du port.

Le passage de la grande baye à la baye des *Puntalès* est beaucoup mieux défendu par les deux forts *Matagordo* et *San-Lorenzo*, placés l'un vis-à-vis de l'autre, à l'endroit où la grande baye se rétrecit (1).

C'est le détroit protégé par ces deux forts qu'on traverse pour se rendre à Chiclane, lieu de récréation, lieu de délices pour les habitans de Cadix. Car la situation de leur

(1) Voyez la Carte ci-jointe.

ville, qui est d'une médiocre étendue pour une population de quatre-vingt mille ames, et que la mer entoure dans presque toute sa circonférence, réduit à peu de chose les plaisirs de la promenade. A un quart de lieue de la porte de terre, la stérilité recommence et règne à plusieurs lieues à la ronde, si l'on excepte quelques potagers et quelques vergers voisins de l'île de Léon, où l'on a remédié par des arrosemens à l'aridité du terrein.

C'est à Chiclane qu'on va dans la belle saison se dédommager de cette privation de verdure. A la faveur d'un bon vent et de la marée, on peut de Cadix y arriver en deux heures. Laissant l'île de Léon à droite, la Carraque à gauche, on passe sous le pont de *Suaço*, qui réunit au continent toute l'île dont Cadix occupe la partie du nord-ouest. C'est sous les arches de ce pont que la baye se retrécit à tel point, qu'au de-là elle n'est plus qu'un large canal, qui bien-tôt après se sépare en plusieurs branches. L'une d'elles conduit à Chiclane, joli village bâti sur sa rive droite et dominé par plusieurs éminences, et sur-tout par les ruines d'un vieux château Maure.

C'est-là que beaucoup de commerçans de Cadix

Cadix ont des maisons de campagne. Ils les ont embellies; ils les ont parées de ces ombrages si vainement desirés dans le lieu de leur résidence. Il y a sur-tout deux saisons, le printems et l'automne, où le séjour de Chiclane est brillant. Les citoyennes de Cadix qui joignent tout ce que les femmes Andalouses ont de plus piquant, à ces formes décentes que leur donne la fréquentation des étrangers, les aimables *Gaditanas*, viennent y naturaliser pendant quelques semaines, toutes les jouissances de la ville; grands repas, bals, concerts, tout l'étalage de l'opulence, tous les efforts de la toilette. C'est pour ainsi dire une lice ouverte par le luxe et le goût, où les spéculateurs les plus profonds, viennent dérider leurs fronts sillonnés par le calcul, et se rappeler de tems en tems qu'il y a des choses plus précieuses encore que l'or.

De dessus les hauteurs qui dominent la vallée de Chiclane, on embrasse d'un coup-d'œil l'île de Léon, Cadix, la Baye, tous les lieux qui la bordent, et la mer qui est au-delà. On suit le cours de la rivière Santi-Petri, jusqu'à son embouchure. En se tournant vers l'orient, on apperçoit *Medina-Sidonia*, d'où vient ce vent si redouté des

habitans de Cadix, parce qu'il semble souffler sur cette ville, les crimes et les désordres. Du même point de vue, on embrasse aussi les vastes plaines de l'Andalousie méridionale, que nous allons traverser pour nous rendre à Algeziras, et delà à Gibraltar.

On compte quatorze lieues de Chiclane à Algeziras. Je les ai faites sur le même cheval, en un grand jour d'été; et j'ai trouvé le pays le moins peuplé qu'il y ait peut-être parmi ceux qui ne sont pas tout-à-fait incultes. Je pris, à la vérité, mon chemin à travers les plaines, en évitant les détours qui m'auraient fait passer par quelques villages. Mais croira-t-on que dans ce long trajet, hormis *Véjer* que j'apperçus sur ma droite, et *Medina-Sidonia* sur ma gauche, je ne rencontrai d'autres habitations que quatre ou cinq groupes de ces misérables chaumières qu'on appelle *Cortijos*, et où s'établissent les laboureurs pendant une partie de l'année.

Dix de ces quatorze lieues, traversent les états du duché de Medina-Sidonia, qui ne consistent qu'en champs et en pâturages. Nulle part un seul vestige qui annonce la demeure du plus simple citoyen. Pas un verger, pas un potager, pas un fossé, pas une tuile.

Le grand propriétaire semble y règner comme le lion dans les forêts, en éloignant par ses rugissemens tout ce qui pourrait approcher de lui. Je rencontrai, au lieu de colonies humaines, sept à huit grands troupeaux de bêtes à cornes, et quelques-uns de jumens. En les voyant libres du joug et du frein, errer à l'avanture dans un espace auquel l'œil ne découvre au loin ni enceinte ni barrière; on se croit encore aux premiers âges du monde, où les animaux, indépendans, partageaient avec l'homme l'empire de la terre, trouvaient par-tout leur propriété et n'étaient celle de personne.

L'Andalousie est ainsi déserte dans presque tous les cantons consacrés uniquement aux grains et aux pâturages. Sa division en propriétés immenses remonte au tems de la conquête qui en fut faite sur les Maures. Les principaux seigneurs Castillans qui accompagnèrent alors les rois conquérans, se firent adjuger de très-grands héritages substitués à perpétuité, suivant la coutume fatale qui s'est introduite dans presque toute la monarchie. L'extinction des mâles dans beaucoup de familles, ajoute sans cesse à cet inconvénient. De riches héritières vont porter leur opulente dot

dans des maisons non moins opulentes ; ensorte que la plus grande partie de l'Espagne peut devenir avec le tems l'appanage du petit nombre de familles qui survivront aux autres. Comme un seul individu ne pourrait administrer de pareilles terres, elles sont affermées à différentes personnes, mais pour le court espace de trois, ou tout au plus de cinq ans. Une autre circonstance concourt avec ces usages destructeurs à faire languir l'agriculture en Andalousie. On y divise la terre en trois portions ; l'une se cultive, l'autre reste en jachère ; la troisième est consacrée à la nourriture des bestiaux qui appartiennent au fermier, et que celui-ci augmente le plus qu'il lui est possible, pour tirer parti de la courte durée de sa jouissance. Voilà ce qui donne un air de population à de vastes cantons, très-susceptibles d'une riche culture. Aussi la première mesure économique à prendre en Andalousie, serait de donner de longs termes aux baux. L'exemple de la Catalogne, de la Navarre, de la Galice et des Asturies devrait servir de leçon. Là, les baux sont à longues années, et ne peuvent se rompre par le caprice des propriétaires ; là, aussi toute espèce d'agri-

BIBLIOTHECA VNIV. IAGELL. CRACOVIENSIS



VUE DE GIBRALTAR.

1. Ville de Gibraltar.
2. Vieux Mole.
3. Mole de l'Aigade.
4. Nouveau Mole.
5. Pointe d'Europe.
6. Porte de Terre.
7. Porte de Mer.
8. Algesiras.
9. Isle d'Algeziras.
10. Camp de St. Roch.

culture est en vigueur. Chaque fermier se crée un petit établissement, fertilise, embellit le terrein dont il est sûr de jouir long-tems. Quel contraste entre ce tableau et celui que présentent les dix lieues qu'on parcourt après avoir quitté Chiclane !

Au bout de ces dix lieues, on commence à gravir péniblement l'énorme chaîne de montagnes, qui ne s'abaisse que sur le bord occidental de la baye de Gibraltar. De leur sommet, on découvre le fameux promontoire s'élevant du sein des ondes, comme le Camoens nous peint le génie du cap des Tourmentes (1). On plonge sur la forteresse, dont les contours, quand le tems est serein, sont très-nettement dessinés dans l'horison. Delà, on embrasse du même coup-d'œil le bourg d'Algeziras, toute l'enceinte de la baye, deux petites rivières qui s'y rendent, le bourg de Saint-Roch, la pente qui de ce bourg conduit aux lignes de son nom, et la langue de terre platte et étroite qui les sépare de Gibraltar; et dans le lointain à droite, quand on ne voit pas distinctement, on soupçonne du moins les découpures de la côte d'Afrique.

(1) Voyez la Carte ci-jointe.

CHAPITRE IX.

Algeziras. Lignes et camp de Saint-Roch. Détails sur les batteries flottantes. Aspect de Gibraltar.

ALGEZIRAS, terme des quatorze lieues qui séparent Chiclane de la baye de Gibraltar, est un bourg agréablement situé en pente au bord de la mer. Une très-petite rivière, (*La Miel*), qui vient des montagnes voisines, baigne un de ses côtés et s'écoule doucement dans la baye. Elle a sur sa rive droite un petit chantier, où pendant le siège de Gibraltar, on construisit quelques chaloupes canonières. A l'époque des crues, elle a assez d'eau pour convoyer ces petites embarcations jusqu'à la mer, qui n'en est qu'à quelques pas. C'est près de là que sont les ruines de l'ancienne citadelle d'Algeziras, d'où les Maures se défendirent encore quelque tems après la prise de leur ville. Le bourg actuel de ce nom s'est peuplé, ainsi que Saint-Roch des Espagnols de Gibraltar, qui ne voulaient pas vivre sous la domination Anglaise. C'est pour

y attirer ces réfugiés qu'on donna alors au bourg d'Algeziras des privilèges dont il jouit encore.

En avant d'Algeziras, fort près du rivage, est placée la très-petite île des *Palomas*, aussi nommée *Isle verte*. Elle a un fort auquel la garnison d'Algeziras fournit un détachement. Elle est si régulière, si mignone, qu'on la dirait sortie de la main des hommes, pour parer un jardin anglais.

Algeziras est abreuvé d'une manière splendide. L'eau y est amenée d'un quart de lieue par un aqueduc en pierres de taille.

Il part de ce bourg deux fois par semaine, un paquebot pour *Ceuta*, place Espagnole, située sur la côte d'Afrique, à cinq lieues en face d'Algeziras. Ce trajet se fait souvent en trois et quatre heures; mais quelquefois en huit et dix. Il ne coûte que quatre réaux par tête; c'est peu pour se transporter d'une partie du monde à l'autre.

Le petit port d'Algeziras est d'ailleurs fort borné dans ses spéculations de commerce: il reçoit quelques chargemens de bled et d'eau-de-vie par des barques catalanes; et il n'exporte guères que du charbon tiré des montagnes voisines.

Une grande partie des deux lieues qui séparent Algeziras de Saint-Roch, suit le bord de la baye. On passe en bâteau deux petites rivières qui s'y rendent, *el Rio de los Pulmones* et le *Guaraïpe*, qu'on prendrait pour un bras de mer. Après ce second passage on s'éloigne de la baye pour gagner le derrière d'un côteau sur lequel est situé Saint-Roch, bourg mal pavé et d'assez misérable apparence, mais dont les environs sont riants et cultivés avec soin.

Deux ans après la paix il n'était pas encore facile de dépasser les lignes de Saint-Roch. Il y avait un ordre formel, enfanté par le dépit puéril du ministre Florida-Blanca, d'intercepter toute communication entre Gibraltar et le continent Espagnol. J'obtins cependant du commandant des lignes, la permission de m'approcher de Gibraltar. Je partis à cheval avec un aide-major de la place. Nous laissâmes à notre gauche *Buena vista*, grande maison sur une éminence, où étaient logés le général Crillon et son état-major, et d'où l'on a la vue sur Gibraltar, les deux mers et la côte d'Afrique. Nous voilà sur l'emplacement du fameux camp de Saint-Roch. Détruit par la paix, comme d'autres établissemens hu-

mains le sont par la guerre, au bout de deux ans, il ne présentait plus qu'un monceau de ruines.

Nous le traversâmes en diagonale pour aller aboutir droit à la Méditerrannée, et la cotoyer jusqu'au fort Saint-Barbe, qui forme la droite des lignes (1). Sur l'exhibition de l'ordre dont nous étions porteurs, on nous ouvrit la grande porte qui conduit des lignes à la forteresse; et on nous donna un bas-officier, destiné à nous surveiller plus encore qu'à nous guider.

Nous reconnumes les traces des travaux du siège, ces boyaux, ces épaulemens du général Alvarez, qui avaient fait tant de bruit dans les gazettes de Madrid; la *tour du moulin*, qui, placée entre les assiégés et les assiégeans, avait survécu seule à leurs ravages combinés: l'emplacement de ces petits jardins qu'on avait laissé établir aux Anglais, en avant de leur forteresse, au-delà des limites entre lesquelles la paix d'Utrecht les tenait circonscrits.

Après avoir quelque tems côtoyé la baye, nous passâmes du côté de la Méditerranée,

---

(1) Voyez la Carte ci-jointe.

pour considérer de plus près et sous différens aspects, ce roc qui pendant cinq ans avait été l'objet de tant de spéculations; mais avec un conducteur aussi sévère qu'était le nôtre, on n'osait pas alors s'avancer au-delà d'une très-petite tour qui est tout au bord de la Méditerrannée et près de laquelle est le premier corps-de-garde anglais. De ce côté la forteresse est hérisée de batteries, plongeantes pour la plupart. C'est-là qu'on pouvait voir l'ouverture de la mine que le duc de Crillon avait pratiquée dans l'intérieur du roc et qui devait lui donner sa revanche de la journée des batteries flottantes, lorsque la paix vint tromper ses espérances et rassurer la forteresse sur ses fondemens.

Ce n'était pas le seul point d'attaque que M. de Crillon avait sécrettement préparé. Du côté de la Méditerranée, le roc escarpé et à pic ne va pas jusqu'à terre. Il y a entre le pied de la montagne et la mer une espèce de sentier qui conduit à la pointe d'Enrope. C'est à l'entrée de ce sentier que le général assiégeant avait fait pratiquer une seconde ouverture dans le roc.

Malgré les plaisanteries qu'on s'est permises sur l'une et l'autre tentative clandestine contre

Gibraltar, des témoins oculaires m'ont assuré que lorsque M. Elliot, libre enfin de communiquer avec M. de Crillon, fut promené par lui autour de cette place, il parut surpris en voyant les progrès qu'avait déjà faits la première de ces mines, et lui dit que *s'il les avait connus il n'aurait pas été aussi tranquille*. Ce propos était-il de la part du héros anglais un aveu bien sincère, ou seulement un trait d'urbanité française? C'est ce que je n'entreprendrai pas de décider.

J'aime bien mieux présenter à mes lecteurs un exposé succinct, mais puisé à des sources authentiques, de la grande entreprise qui fixa l'attention de toute l'Europe et eut un dénoument si funeste.

La cour lasse de l'inutile blocus de Gibraltar, dont s'amusaient l'Europe et les assiégés eux-mêmes, songeait sérieusement à prendre cette forteresse par quelque moyen extraordinaire contre lequel son escarpement, sa formidable artillerie, l'habileté du général Elliot fussent insuffisans. De tous côtés il lui arrivait des projets, les uns hardis jusqu'à l'extravagance, les autres assez bisarres pour qu'on fut tenté de ne pas les croire sérieux. J'en reçus moi-même quelques-uns de cette es-

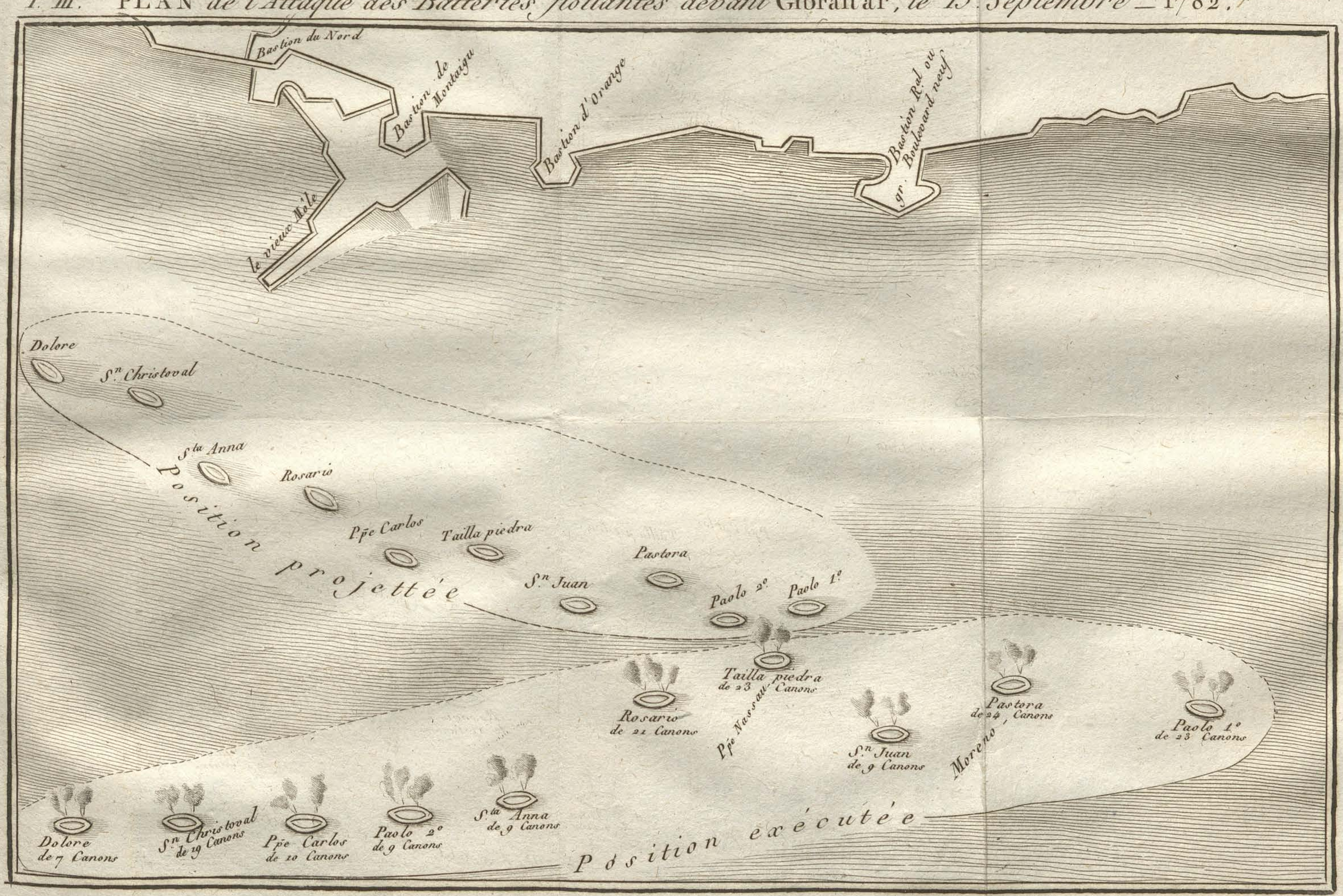
pèce. Un de ceux qui parvinrent au ministère proposait formellement de construire en avant des lignes de St. Roch un énorme cavalier, qui s'élevant encore plus haut que Gibraltar lui eût enlevé son principal moyen de défense. L'auteur avait calculé la quantité de toises cubes de terre qu'il y aurait eu à entasser, le nombre de bras à employer, la quantité de jours qu'eût nécessité ce prodigieux ouvrage, et prouvait qu'il eût été moins dispendieux, moins meurtrier que la prolongation du siège tel qu'il avait été commencé.

Un autre avait imaginé de remplir des bombes d'une matière si horriblement méphitique, qu'en éclatant dans la forteresse elles auraient par leurs exhalaisons ou mis en fuite ou empoisonné les assiégés.

Le projet de Darçon vint enfin, et fixa un peu plus sérieusement l'attention du gouvernement espagnol.

Ce projet, conçu d'abord loin de Gibraltar par cet ingénieur, à qui l'issue de ce fameux siège n'a pas enlevé la réputation d'un homme à grands talens, ce projet fut ensuite mûri, modifié par lui à la vue de la forteresse même. Mais combien de contrariétés il eut à éprouver ! L'impatience française, la jalousie na-

T. III. PLAN de l'Attaque des Batteries flottantes devant Gibraltar, le 13 Septembre _ 1782.



tionale, les tracasseries de la rivalité, les inquiétudes ombrageuses de l'autorité, les prétentions de l'amour-propre, l'impétuosité irréfléchie de quelques-uns de ses coopérateurs, les complots perfides de quelques autres, l'imprévoyance présomptueuse de presque tous, tout concourut à faire échouer un projet qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, même après son mauvais succès, lorsqu'on a été à portée d'en étudier tous les détails.

On ne le connaît pour ainsi dire que par l'existence de dix prames qui le treize septembre 1782 étant venues étourdimeut s'exposer aux feux de Gibraltar furent réduites en cendres par les batteries des Anglais. De pareils sommaires sont fort commodes pour la paresse et pour la malignité, mais seraient des élémens très-fautifs pour l'histoire. Éclairée par les mémoires du tems, elle dira que si cette grande entreprise échoua ce fut par un concours de circonstances sur lesquelles les talens de Darçon ne pouvaient avoir aucun empire. Une des principales ce fut la précipitation avec laquelle le projet s'exécuta avant qu'on eût préparé tout ce qui devait assurer son succès. On sait que ces dix prames avaient été construites de manière à présenter

aux feux de la place un flanc recouvert d'un blindage à une épaisseur de trois pieds, et maintenu dans une humidité continuelle par un mécanisme fort ingénieux. Les boulets rouges devaient ainsi s'éteindre à l'endroit où ils auraient pénétré : première mesure qui fut incomplette. La maladresse des calfats empêcha le jeu des pompes qui devaient entretenir cette humidité. Il n'eut lieu, et très-imparfaitement encore, qu'à bord de l'une d'elles la *Talla piedra*. Ce n'était pas assez. Quoiqu'on n'eût sondé que très-légèrement le parage où elles devaient se porter, on leur avait indiqué la route à suivre pour ne pas s'engraver et pour se placer à une distance convenable ; autre précaution inutile. *Don Ventura Moreno*, marin brave, mais incapable de combiner et d'exécuter un plan, piqué d'honneur par une lettre dans laquelle le général Crillon lui mandait, le 12 septembre au soir, *si vous n'attaquez pas vous êtes un homme sans honneur*, précipita la sortie des prames et les dirigea dans un ordre contraire au plan qui avait été adopté. La différence entre ces deux positions influa principalement sur le sort de la journée. On peut en juger par la carte ci-jointe qui présente la

partie du front de la place contre laquelle les prames étaient dirigées, la position qu'elles devaient prendre et celle qu'elles prirent.

Il résulte de cette méprise que deux seulement purent se placer à la distance convenue de 200 toises, la *Pastora*, commandée par Moreno lui-même, et la *Talla piedra*, que montait le prince de Nassau et où était Darçon; mais que celles-ci se trouvèrent exposées à la batterie la plus redoutable, celle du bastion royal, tandis que suivant la position projettée toutes les dix devaient être groupées autour du vieux môle et ne recevoir que de côté les feux de cette batterie.

Les deux seules prames qui occupèrent ce poste périlleux firent et éprouvèrent du ravage. La *Talla piedra* sur-tout reçut un coup mortel. En dépit du blindage, un boulet rouge pénétra jusqu'à la partie sèche du bâtiment. Son effet fut très-lent. La *Talla piedra* avait commencé son feu vers dix heures du matin, le boulet l'atteignit entre trois et cinq. Le mal ne parut irrémédiable qu'à minuit. Le *San Juan*, un de ses proches voisins, éprouva le même sort. Il paraît avéré que les huit autres restèrent intactes.

Mais ce qui était plus désolant eucore, tout

manquait à-la-fois : ancres de secours derrière les prames pour les touer en cas d'accidens ; chaloupes pour recevoir les blessés. L'attaque devait être appuyée par dix vaisseaux, par plus de 60 chaloupes-canonnières ou bombardes. Il ne parut ni bombardes, ni chaloupes, ni vaisseaux.

Enfin, dans la position projettée, les prames auraient été secondées par les 186 bouches à feu des lignes de St-Roch. Ce concert devint impossible. Près de quatre cens bouches à feu devaient agir à-la-fois contre les bastions *du Nord, Montaigu* et *Orange*. Avec une supériorité de près de trois cents pièces Darçon s'était flatté de faire taire l'artillerie de la place. Quelle fut sa consternation lorsqu'il vit que les assiégeans n'avaient que 60 à 70 pièces à mettre en jeu contre plus de 280 des assiégés!

L'escadre combinée restait spectatrice immobile de cet étrange désordre. Guichen, qui commandait nos vaisseaux, fit proposer des secours à Moreno. Celui-ci répondit qu'il n'en avait pas besoin.

Le mal empirait; et d'aucun côté n'arrivaient les remèdes. Des dix prames, huit étaient trop loin pour faire beaucoup de mal

ou

ou pour en éprouver; les deux autres portaient, suivant l'expression de Darçon lui-même, *le ver rongeur* dans leurs flancs. Moreno désespérant de sauver aucune d'elles, et voulant qu'elles ne devinssent pas la proie des Anglais, ordonna qu'on laissât brûler celles qui étaient incendiées et qu'on mit le feu à toutes les autres. J'ai vu l'original de cet ordre. Telle fut la fin de cette journée, pendant laquelle s'anéantirent dix bâtimens, chefs-d'œuvre de l'invention humaine, dont la construction avait coûté trois millions de livres, et qui portaient en artillerie, ancres, cables, agrêts, etc. pour près de deux millions et demi.

A peine Gibraltar a-t-il fait échouer sous ses murs cette redoutable tentative, qu'à la vue de nos armées et de nos escadres la place est ravitaillée par l'amiral Howe, qui ensuite entre fièrement dans la Méditerranée avec ses trente-six vaisseaux. On le voit de *Buena Vista* passer d'une mer à l'autre; on ne doute pas qu'il ne coure à sa perte. Les cinquante-deux vaisseaux qui étaient dans la baie appareillent et marchent à sa poursuite. Mais Howe se joue de nos manœuvres comme la fortune

s'était joué de nos projets ; et après avoir fatigué l'escadre combinée pendant quinze jours, repasse le détroit avec la sécurité qu'il y avait apportée.

Tant de contre-tems causèrent du dépit, mais non du découragement. Les deux princes français seulement et leur brillante suite, qui croyaient n'être venus aux colonnes d'Hercule que pour assister à la prise de Gibraltar, jugeant qu'elle était devenue impossible, témoignèrent une impatience de se retirer, qui ne satisfit pas la cour de Madrid, mais à laquelle elle céda. Elle était à l'Escurial lorsqu'ils repassèrent. L'accueil qu'ils reçurent à cette seconde entrevue fut un peu moins empressé qu'à la première. L'enthousiasme qu'ils avaient d'abord excité s'était réfroidi. Ils devaient s'y attendre.

J'avais sous les yeux le théâtre de ces évènemens. Avec quel intérêt ne cherchais-je pas à reconnaître toutes les approches, tous les entours du fameux roc ! Du côté de la Méditerranée il est dans son plus grand escarpement, mais il s'abaisse insensiblement en se rapprochant de la baie d'Algeziras. C'est sur cette espèce de talud que l'art des for-

tifications a entassé des moyens de défense dont on n'avait pas soupçonné l'épouvantable multiplicité.

La nature, comme pour rendre Gibraltar inaccessible de tous côtés, a placé entre le pied de cette forteresse, du côté du couchant et de la baye d'Algeziras, une flaque d'eau assez profonde qui ne laisse entre-elle et la place, jusqu'à la porte de terre, que l'espace d'une chaussée fort étroite, que menaçent près de cent bouches à feu. Entre cette lagune et la baye, une petite digue règne au bord de la mer, pour en contenir les eaux; et la lagune est renfermée dans l'enceinte de la place par une palissade qui commence au pied de la montagne et se termine à la mer. Cette palissade avait été la première victime du siège de Gibraltar. Elle fut rétablie aussitôt après la paix. C'est de là qu'on voit très-distinctement le *Vieux môle*, espèce de jettée étroite, garnie de batteries des deux côtés. Il masque entièrement le nouveau môle, qui est à une demie lieue derrière lui.

Après avoir eu, à travers cette palissade, une entrevue avec trois officiers auglais qui nous pressèrent en vain d'enfreindre la défense de la cour de Madrid, auxquels du

moins nous ne pumes refuser de boire quelques verres, de *porter*, à la santé de George III et du général Elliot, nous reprimes le chemin des lignes. En m'éloignant du fameux roc, je me retournai vingt fois pour le regarder encore. Le voilà, me disai-je ce rocher, qui pendant cinq ans a fixé les regards de l'univers. Il est à-peu-près inutile aux Anglais; mais ils croyent leur gloire intéressée à conserver cette portion de terre, en dépit de la nature, qui semblait l'adjuger au dominateur de la Péninsule dont elle fait partie : dès-lors ils n'épargnent rien pour la fortifier, pour la conserver, pour la défendre. D'un autre côté l'Espagne n'a qu'un intérêt de vanité à la recouvrer; et c'est à cette chimère que sous un monarque économe du sang et du bien de ses sujets, elle sacrifie pendant quatre ans des sommes immenses, les plans de campagne les plus brillans et jusqu'à sa gloire bien entendue!

CHAPITRE X.

Malaga. Retour à Madrid par Ximena, Gausin, Ronda, Ossuna, etc. Départ de Madrid et ses causes. Trois routes de Madrid à Valence.

Ce serait le moment de ramener mes lecteurs à Madrid, à travers le royaume de Grenade. Mais je dois me borner à leur faire connaître Malaga.

Si on y va de Cadix, on traverse un assez beau pays, où de hautes montagnes et de belles plaines, se succèdent alternativement jusqu'à *Antequera*, ville agréablement située au sommet d'une montagne très-élevée. De là à Malaga, il y a une superbe route, qui fut commencée en 1783, et qui serpente pendant sept lieues à travers des côteaux chargés de vignobles.

Malaga lui-même est dans une situation délicieuse, sous un climat qui ne connaît que les pluies de l'arrière-saison. Du côté du nord et de l'orient, il est précisement au pied des montagnes fort élevées, dont les sommets

sont quelquefois couverts de neige. A son couchant, est une plaine fertile, arrosée par deux petites rivières. La croupe de ces montagnes qui dominent Malaga, est parfaitement cultivée et couverte d'amandiers, d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de figuiers, de vignobles sur-tout, de ces vignobles dont le produit bienfaisant circule sur toutes les tables d'un bout du monde à l'autre. Il y a plus de six mille *vignoneries*, (Lagarès) dans la banlieue de Malaga. Année commune on y recueille plus de soixante-dix mille arrobes de vin, dont il s'exporte plus de la moitié.

On compte vingt-huit à trente espèces de raisins, parmi lesquels les meilleurs sont ceux dits *Tierno*, *Moscatel*, et *Pedro Ximenez*. Ce dernier nom, dont sur les lieux même on est embarrassé de fixer l'origine, se donne à un vin de Malaga des plus renommés, mais qui n'appartient exclusivement à aucun canton.

Il y a une autre manière de classer les raisins de Malaga ; c'est d'après les diverses époques de leur mâturité. Les *hâtifs* se récoltent dès le mois de juin. Ils font les meilleurs raisins secs *(passas)* et un vin qui a presque la consistance du miel. Les *raisins de saison*

qu'on cueille au commencement de septembre donnent des vins secs, meilleurs et plus forts; enfin les *raisins tardifs*, d'où viennent les véritables vins de Malaga. Parmi ceux-ci il y en a quelques espèces que les gourmets distinguent, et qui, moins communs, sont vendus plus cher que les vins ordinaires; tel est le vin dit *Lagrima de Malaga;* qui est la mère-goutte de ceux des meilleurs cantons; tel est encore le vin *de Guindas*, qui n'est que du Malaga ordinaire dans lequel on fait infuser les tendres bourgeons des bigarottiers, dont le fruit en espagnol s'appelle *Guinda.*

Après le vin c'est l'olivier qui contribue le plus à la richesse de Malaga. Il y a cinq cents pressoirs à olives aux environs de cette ville; mais pour les mêmes raisons que dans les autres provinces, l'huile n'est pas d'une bonne qualité; elle est cependant passable à Velez-Malaga et meilleure encore aux environs du village de Churian.

Peu de personnes en Espagne même savent que l'on cultive les cannes à sucre autour de Velez-Malaga, et principalement à Torrox, deux lieues plus loin. Il est vrai que le défaut de bois a fait tomber successivement en ruines les sucreries, restes de l'industrie des Maures,

et que la plupart de ces cannes servent de joujoux aux enfans qui les suçent. Parmi quelques-unes qui existent encore il faut nommer sur-tout celles de M. *Thomas Quilty de Valois*, qui a en activité deux moulins à sucre (ingenios) dont le produit est fort peu inférieur aux sucres des Antilles. Il a aussi établi récemment une rafinerie d'où sont sortis des essais de rhum comparable au meilleur de la Jamaïque. Il se sert pour ses chaudières du charbon de pierre qui vient d'Angleterre, et quelquefois des côtes espagnoles de la Méditerranée, où depuis quelque-tems des mines de ce charbon s'exploitent pour les besoins du département de Carthagène. Il y en a même à quelque distance de Torrox; mais l'incurie dont les Espagnols, malgré leur réveil sur beaucoup d'objets, sont encore coupables à plusieurs autres, en a fait jusqu'ici négliger l'exploitation.

Les montagnes qui environnent Malaga sont des trésors inépuisables pour les minéralogistes. Elles contiennent du jaspe, de l'albâtre, de l'antimoine, du mercure, du soufre, du plomb, de l'amianthe, de l'aimant, etc.

Malaga n'a guères d'autre édifice remarquable que sa magnifique cathédrale, qui ne

peut s'achever faute d'ouvriers et faute de fonds, et une salle de spectacle moderne, qui ne manque pas d'élégance.

Cette ville et ses environs étaient du tems des Maures beaucoup plus peuplés qu'à présent. La ville a compté plus de quatre-vingt mille ames. Elle en avait trente-un à trente-deux en 1747 et près de cinquante en 1789. Il y avait dans son territoire à l'occident plus de cinquante villages. Il en reste seize. Ces faits prouvent mieux que toutes les déclamations philosophiques le préjudice que l'expulsion des Maures a porté à l'Espagne.

Ce beau pays n'a pas été ravagé par les seuls fléaux de la politique. Il a éprouvé quelques tremblemens de terre, et environ treize ou quatorze pestes, dont la dernière est de l'année 1750 ; et le torrent de la Guadalmedina qui la traverse l'expose dans les tems de pluie à des débordemens désastreux. Elle a trois fauxbourgs, des rues étroites, boueuses, mal pavées, et a plutôt l'apparence d'une grande que d'une belle ville ; mais son territoire et son port concourent à en faire une ville très-importante. Car son port est remarquable par sa capacité et sa commodité. Il peut contenir 400 bâtimens marchands et dix

vaisseaux de ligne. On y entre, on en sort par tous les vents. Deux môles forment son entrée et sont distans d'environ 3000 toises; mais la mer se retire insensiblement de cette côte ; et comme la Guadalmedina charie beaucoup de sables, Malaga pourrait bien tôt ou tard être privé de son port.

En attendant, cette ville fait un commerce très-étendu. Les deux nations pour qui il est le plus avantageux sont, d'abord les Français et puis les Anglais. En 1791 on comptait à Malaga 321 français, 342 génois, 62 anglais, etc. Cependant les navires de cette dernière nation y abondent plus que ceux d'aucune autre. En 1789 il en parut près de cent contre huit à dix bâtimens français. Les Espagnols commencent d'ailleurs à le fréquenter plus qu'autrefois. Il n'y en était entré que 2 en 1785. On y en compta 33 en 1793.

La contrebande s'est étrangement multipliée depuis quelques années sur toute la côte de Grenade. De-là les loix sévères qu'on essaye vainement d'exécuter ; de-là des assassinats fréquens et impunis.

Un chemin qui côtoie la mer conduit de Malaga à Velez-Malaga, jolie petite ville à un quart de lieue de la Méditerranée, et patrie

du fameux ministre Galvez. Pour vivifier ce canton, il établit à *Macharaviaya*, village voisin de Velez, une fabrique de cartes à jouer qui fournit à la consommation de toutes les colonies de l'Espagne.

Mais revenons à St. Roch pour reprendre la route de Madtid. On peut par un léger détour passer par *Ximena*, bourg bâti sur la pente d'un rocher escarpé. Il y a environ quinze ans que le ministre Galvez y avait fait placer une fabrique de canons de fer et de boulets, exclusivement destinés pour l'Amérique espagnole.

Trois lieues plus loin on trouve *Gausin*, joli bourg au milieu des montagnes les plus escarpées, d'où l'on apperçoit très-bien celle de Gibraltar. Il domine une profonde vallée fécondée par les ruisseaux qui l'arrosent de toutes parts. Le vaste enclos d'un couvent de Franciscains contribue sur-tout à embellir ce paysage. Car par-tout les possessions des moines sont bien placées, bien cultivées, et vivifient les campagnes adjacentes.

Au-delà de Gausin, pendant deux ou trois lieues, le chemin suit le flanc des montagnes à travers des vignes qui s'élèvent jusqu'à leur sommet et s'abaissent jusqu'au fond des vallées.

Le pays devient ensuite plus escarpé ; on ne trouve plus jusqu'à Ronda que des montagnes énormes dans les replis desquelles serpente le chemin le plus raboteux.

On traverse de distance en distance quelques malheureux villages juchés à mi-côte sur des rocs décharnés. Leur position, leurs noms de *Guatazin*, *Benali*, *Atajate*, indiquent assez que bâtis par les Maures au sein des montagnes les plus inaccessibles, ils leur servaient autrefois d'asyles contre les attaques des Chrétiens. Ce sont à présent des repaires de voleurs et de contrebandiers.

Le chemin après avoir dépassé *Atajate*, remonte, va gagner le sommet des hautes montagnes, d'où on apperçoit pour la dernière fois le roc de Gibraltar.

Bientôt après on découvre Ronda, ville entourée d'une double enceinte de rochers entre lesquels roule une petite rivière, fortification naturelle, très-incommode quand elle cesse d'être utile. On a remédié depuis peu d'années à cet inconvénient en donnant enfin aux habitans de Ronda un pont de pierre effrayant par son élévation.

Les environs de Ronda au nord-est, sont fertiles en fruits de toutes espèces ; rencontre

assez rare en Espagne. Car soit que la nature du sol, soit que l'art des jardiniers s'y refuse, le pays des figues, des olives, des oranges n'est pas celui de tous ces autres fruits exquis qui font l'ornement et les délices de nos desserts d'automne. Ce qui porterait un peu à inculper l'art, c'est que la table du roi est couverte d'excellens fruits de cette espèce, qu'il tire de ses jardins d'Aranjuez et de Saint-Ildefonse, dirigés par d'habiles jardiniers.

Paxarete, fameux par son vin, est à quatre lieues de Ronda, et appartient à M. Giron, un des principaux habitans de Ronda, officier distingué, connu dans la dernière guerre sous le nom de marquis *de las Amarillas*.

Grazalema, situé comme Ronda au sein des rochers, n'en est qu'à trois lieues. Ses habitans ayant de l'eau en abondance, et d'ailleurs peu de ressources, ont établi une des principales manufactures de draps espagnols pour la consommation du peuple.

Après Ronda, en passant par *Cañete*, bourg de mauvaise apparence, on traverse un pays raboteux et triste, malgré ses vastes champs et ses plantations d'oliviers; et au bout de cinq grandes lieues, on arrive à *Ossuna*, chef-lieu du duché de ce nom. La ville est

assez grande ; mais quoique beaucoup de noblesse y séjourne, rien n'y annonce l'aisance. On y remarquera si l'on veut, une *Alameda*, ou promenade publique, décorée d'une fontaine, et on pourra s'égayer aux dépens de l'inscription pompeuse qui exalte un monument aussi mesquin.

Il n'y a plus que six lieues d'Ossuna à Ecija. On les fait à travers une des parties les plus unies et les mieux cultivées de l'Andalousie.

D'Ecjia à Madrid, il y a encore un espace de soixante et quinze lieues, que j'ai déjà fait connaître aux lecteurs. Il ne me reste plus qu'à les reconduire à la frontière de France, par la route que je pris au commencement de 1793, à la suite de l'évènement qui signala le premier mois de cette année.

La cour d'Espagne avait vu de loin l'orage qui se grossissait sur la tête de l'infortuné Louis XVI; et c'est en grande partie pour le dissiper, que croyant ou feignant de croire à la sincérité des assurances de ce prince, elle m'admit au mois de mai 1792, comme son ministre plénipotentiaire. J'observerai à cette occasion, que le monarque Espagnol et ses entours ne furent pas consé-

quens dans leur conduite à mon égard. Ils parurent reconnaître, librement, spontanément mon caractère; et à l'accueil qu'ils me firent pendant quatre mois, il était facile de voir combien cette reconnaissance répugnait à leurs principes. C'est au milieu de cette position ambigue que la nouvelle des évènemens du dix août vint me surprendre à Saint-Ildefonse, la veille du jour de S. Louis, fête de la reine. Je n'en parus pas moins à la cour. C'était un effort de courage; ce fut le dernier. Depuis ce jour je crus d'autant plus devoir m'en abstenir, que depuis la déchéance du roi, on avait cessé de me reconnaître pour son représtant. Cette circonstance ne m'empêcha pas de voir M. d'Aranda et son successeur, le duc de la Alcudia, aussi souvent que les intérêts de mon pays l'exigeaient.

L'Espagne cependant au milieu des dispositions pacifiques dont elle me chargeait d'assurer le nouveau gouvernement Français, faisait des préparatifs qui semblaient annoncer des vues hostiles. Je les survaillais. J'en demandais l'explication. Plus d'une fois le ministre Espagnol parut choqué de voir un gouvernement étranger s'immiscer dans son régime intérieur. Cependant comme alors il

voulait encore la paix, et que sur-tout il espérait sauver Louis XVI, il allait s'engager à la neutralité, par un acte formel. Cet acte fut en effet rédigé en ma présence et envoyé à Paris, d'où il fut renvoyé à Madrid, avec des modifications légères. L'Espagne les trouva assez graves pour nécessiter de nouvelles explications.

Sur ces entrefaites le procès du roi s'instruisait. Charles IV présenta en faveur de son parent son intercession touchante, mais tardive. La mort de Louis était décidée. Sa tête tomba. Ma négociation fut rompue. Vainement j'essayai de la renouer. Le principal ministre, qui était alors avec la cour à Aranjuez, me donna à entendre que pour le moment toute entrevue avec moi eût été déplacée. J'insistai cependant. J'écrivis que je n'avais plus rien à faire en Espagne, si je ne pouvais plus y traiter des affaires de mon pays, et que je demandais un passeport. Il me fut envoyé; et je partis de Madrid le 23 février 1793. Comme je ne connaissais pas encore la Catalogne, qui, à la veille de la guerre dont nous étions ménacés, devait être le principal théâtre des préparatifs militaires, je me décidai à prendre la route de

Valence

Valence et de Barcelonne, et à rentrer en France par Perpignan.

Ma première journée me conduisit à Aranjuez, où était alors la cour. Je vis en passant quelques amis que je conservais parmi les Espagnols, et qui gémissant avec moi sur la désastreuse rupture dont mon départ était le signal, avec moi présagèrent qu'elle ne serait pas longue. Je poursuivis ma route, et j'allai coucher à Opcaña.

J'entrais dans la Manche, dont j'allais traverser la partie occidentale, pour arriver au royaume de Valence. J'avais déjà fait ce voyage tout exprès en 1783, dans la plus belle saison de l'année, et à une époque où mon ame, où l'horizon politique, où tout autour de moi était beaucoup plus serein.

Il y a trois routes d'Aranjuez à Valence; l'une, qui est celle de la poste aux chevaux, passe par Tarancon, *Requena*, etc. C'est celle que je fis en 1783.

L'autre que je suivis au retour passe par *San-Felipe*, *Almanza*, *Albacete.*

La troisième est la belle route neuve, qui, à quelques endroits près, conduit très-commodément de Madrid à Valence.

Nous allons parcourir rapidement ces trois routes. Si l'on prend celle de la poste, on suit l'espace d'une demie lieue la *Calle de la Reyna ;* on tourne à gauche et on dit adieu pour long-tems à la verdure et à l'ombrage.

Pendant sept lieues on se rapproche plusieurs fois du Tage. Mais ce n'est pas encore le Tage d'Aranjuez, ni même celui de Tolede. On arrive ensuite à *Fuenti-Dueñas*, grand village où la misère et la paresse s'offrent de toutes parts.

Un peu au-delà de *Tarancon*, gros bourg à trois lieues plus loin, on apperçoit le château d'*Ucles*, qui après avoir été comme l'indique sa forme, une forteresse bâtie sans doute contre les excursions des Maures, est devenu l'asyle paisible d'une communauté religieuse.

Je passe rapidement sur les stations de *Saylices*, *de Villar del Saz*, *d'Olivarez*, dont la situation au centre d'une chaîne de côteaux presque circulaires est assez pittoresque, de *Bonache*, trois lieues plus loin. On en compte cinq de Bonache au bourg de *Campillo ;* elles se font par un chemin hérissé de rocailles, à travers un pays qui n'offre de toutes parts que l'image de la stérilité et

de la dépopulation. Pendant la plus grande partie des cinq lieues qui séparent Campillo de *Villargordo*, on suit le sommet des montagnes par des sentiers où deux hommes ne pourraient marcher de front, sans courir le risque d'être précipités dans de profondes vallées. Après avoir ainsi trébuché pendant quelques heures sur un terrein raboteux, au milieu des déserts, on descend par un chemin très-tortueux, et l'on découvre le *Rio Cabriel*, serpentant dans une vallée étroite qu'il tapisse de verdure et qu'il abandonne après avoir passé sous un joli pont d'une seule arche, qu'on appelle *El Puente de Pajazo*. Près de ce pont est une grande caverne naturelle, repaire des brigands et des contrebandiers qui infestent cette malheureuse contrée.

Après avoir encore gravi une côte fort escarpée on arrive enfin à la poste de Villargordo.

Les montagnes qu'on vient de franchir, se nomment *Las Contreras*, nom qui fait l'effroi des voyageurs. Les quatre lieues suivantes, conduisent à *Requena*, à travers une plaine qui est un premier échantillon du royaume de Valence. Les ruisseaux voisins qu'on a

saignés pour arroser cette plaine, concourrent avec la bonté du sol et la douceur du climat, à y faire prospérer le bled, la vigne, le lin, les pâturages, et sur-tout les mûriers.

Au-delà de Requena, on trouve une autre chaîne de montagnes, appellée *Las Cabrillas*. La route a aussi des passages fort scabreux; mais cette seconde épreuve n'est pas longue; et au bout de trois lieues on arrive à une Venta absolument isolée, *La Venta del Relator*.

Aussi-tôt qu'on a dépassé Requena, on entre dans le royaume de Valence; et on s'en apperçoit à l'industrie, à l'activité des habitans, qui tirent parti du peu de terre végétale que présente le dos de leurs rochers.

Mais les environs de Chiva sur-tout réalisent les tableaux séduisans qu'on se plaît à tracer de ce beau pays. C'est un plaisir inexprimable, après avoir traversé les plaines de la Castille, où les arbres sont si rares, l'herbe sans fraîcheur, les héritages sans clôture, de se trouver entre des haies vives, formées par des aloës et servant d'enceinte à des vergers, à des pâturages, à des plans de mûriers et d'oliviers.

Ce charmant paysage accompagne le voyageur à une demie lieue au-delà de Chiva. Le terrein devient ensuite plus maigre. Mais bientôt l'œil enchanté découvre Valence et la Méditerranée. Arrivé au village du *Quarte*, qui est encore à une lieue de Valence, on ne trouve plus qu'une suite non-interrompue de vergers et de parterres, de petites maisons de campagne, dont la simplicité contraste agréablement avec le luxe de la nature. Une demie lieue plus loin, on traverse un second village, dont le prolongement se perd dans les faubourgs de Valence.

La route que je suivis à mon retour en 1783 est plus longue de sept lieues que la première. Elle n'est pas fréquentée par la poste ; mais on a la ressource de la faire, soit en *coche de colleras*, soit beaucoup plus économiquement, dans une sorte de petits cabriolets, qu'on nomme *calezines* et qui sont d'un grand usage, tant aux environs de Valence que dans la ville même.

Sur cette seconde route on traverse d'abord pendant six lieues par un chemiu superbe les campagnes les plus riches. Les plans de mûriers et d'oliviers, entremêlés de champs de riz, se prolongent jusqu'aux approches de San

N 3

Felipe. Cette ville autrefois appelée *Xativa*, est bâtie sur le penchant d'une montagne au bas de deux châteaux placés en amphitéâtre; position qui explique la longue résistance qu'elle opposa aux armes de Philippe V et dont elle fut punie en perdant son nom et ses privilèges. Elle a une église de très-belle apparence et plusieurs fontaines qui seraient un embellissement pour les plus grandes villes.

En sortant de San Felipe, on marche pendant trois lieues entre des collines incultes et dépeuplées; et on arrive à la *Venta del Puerto*. On est alors sur les confins de ce royaume de Murcie, tant exalté pour sa fertilité et sa brillante culture. Il est vrai que cet éloge n'est mérité que par la plaine où est située sa capitale au bord de la Segura, et qui est connue sous le nom de la *Vega de Murcia*.

De la *Venta del Puerto*, la vue est bornée de tous côtés par des montagnes arides, à travers lesquelles passe une des routes qui descendent à Almanza. On apperçoit ce bourg spacieux à l'extrémité d'une vaste plaine, si connue par la victoire qui assura le trône à Philippe V. Cette plaine est parfaitement cultivée; et sa fertilité semble s'augmenter à mesure qu'on s'approche d'Almanza. C'est

une tradition dans le pays que les années qui suivirent immédiatement la bataille de ce nom furent d'une fécondité extrême; funeste compensation des pertes que cette victoire avait coûté au genre humain! A une portée de canon en-deça d'Almanza, s'élève un socle, dont les quatre côtés portent des inscriptions latines et espagnoles, relatives à la victoire remportée par le maréchal de Berwick. Ce socle est surmonté d'une pyramide, sur laquelle on avait placé un lion armé. Les Valenciens, importunés de cette image qui semblait les menacer, étant parvenus à l'abattre à coups de pierre, on y a substitué la petite statue qu'on y voit aujourd'hui. Pour éterniser une victoire comme celle d'Almanza, on désirerait un monument plus imposant.

Almanza n'a d'autre industrie que des métiers très-nombreux de tisserands, auxquels ne suffit pas, à beaucoup près, le chanvre que l'on recueille dans les environs. Au nord d'Almanza, on voit les débris pittoresques d'un vieux château inhabité. Vers l'occident, s'élève en forme de trapèze une montagne dont les contours sont tellement symmétriques, que de loin on est tenté de la prendre pour un énorme retranchement.

En sortant d'Almanza, avant que la grande route fut construite, on traversait un terrein pierreux, désert et couvert de bruyères; autre échantillon peu séduisant du royaume de Murcie. Bientôt après on apperçoit sur la gauche *Chinchilla*, bourg sur une éminence aride, d'où l'on découvre les vastes et fertiles plaines de la Manche. On n'est alors qu'à quelques lieues du bourg d'*Hellin*, remarquable en ce qu'il est le berceau de Macanaz et celui du comte de Florida Blanca, qui y fut relégué aussitôt après sa disgrace. On approche d'Albacete, dont les environs sont fertilisés par des arrosemens. Ce bourg considérable, se trouvant entre Valence et Alicante, est un lieu de rendez-vous pour un grand nombre de marchands. On y travaille, assez grossièrement à la vérité, le fer et l'acier qui y arrivent d'Alicante; mais cette branche d'industrie suffit du moins pour en écarter l'oisiveté et la misère.

Après Albacete, la route passe par trois grands villages de la Manche, la *Gineta*, la *Roda* et *Minalla*; et l'on fait neuf lieues à travers une vaste plaine dont la culture fort négligée ne donne qu'un peu de bled et de safran.

On trouve ensuite *el Provenzio*, bourg assez considérable, dont la culture du safran forme la principale industrie.

Plus loin on traverse des campagnes bien cultivées et deux villages; *Predonera*, qui a une fabrique de salpêtre; et la *Mota*, dans une agréable situation. De-là on parcourt des yeux les vastes plaines qui ont été le théâtre des exploits de Don Quichotte. Bientôt après on passe à une lieue du Toboso, patrie de Dulcinée; et l'on découvre son clocher, le petit bois où Don Quichotte en embuscade attendait la tendre entrevue qu'il avait fait négocier par son fidèle écuyer et la maison où Dulcinée reçut son langoureux message.

Enfin on traverse le *Quintanar*, et l'on arrive au *Corral*, grand village de la Manche, qui n'est plus qu'à neuf lieues d'Aranjuez. En 1783 le chemin neuf n'allait que jusques-là. En 1793 je le trouvai avancé jusqu'aux confins du royaume de Valence; et à une douzaine de lieues près, le chemin de Madrid à Valence était un des plus beaux de l'Europe. Le nouveau chemin a suivi dans plusieurs points une autre direction que l'ancien. Il laisse San Felipe à une lieue sur la gauche. Il ne traverse pas la vaste plaine d'Almanza

et ne passe pas à côté du monument de la bataille. Parvenu à la hauteur de cette plaine, on la côtoie pendant quelque-tems et puis on descend doucement dans le royaume de Valence, qui s'annonce par la température de l'air et la brillante culture. Dans mon dernier voyage, ce fut le 27 février que j'y entrai, tous les amandiers étaient fleuris, toutes les fleurs printanières étaient écloses, et nous cheminions à travers les oliviers, les carronbiers, à l'ombre desquels une terre facilement fécondée annonçait déjà l'abondance. Cette première parure de la nature nous parut d'autant plus frappante, que nous venions de traverser la Manche, dont le terrein en plusieurs endroits était encore couvert de grandes flaques de neige.

Dans cette journée nous remarquâmes cependant peu d'habitations. A moitié chemin, une *Venta* sur le penchant d'un côteau domine une vallée fertile. Il y a de-là quatre lieues à la *Venta del rey*, grande hôtellerie neuve, où nous fûmes agréablement surpris de trouver des meubles propres et même une cheminée.

L'aisance s'annonce de tous côtés dans ce canton. La nouvelle route est faite en général

avec un soin tout particulier et même avec magnificence.

On y trouve de distance en distance de jolies maisons neuves, de beaux ponts sur les plus petits ruisseaux, de superbes levées revêtues en maçonneries, de fréquens parapets pour la sûreté des voyageurs, des portions de chemin tournées avec art sur le penchant des côteaux; des colonnes milliaires de lieue en lieue. La cinquante-cinquième se trouve à l'entrée du long village au bout duquel est la *Venta del rey*. Avant d'y arriver on traverse *Lanera*, autre village, formé de groupes de maisons, neuves pour la plupart, disséminées le long de la route. Les grands chemins, dans les beaux pays sur-tout, sont comme les rives des fleuves et même des ruisseaux. Ils appellent la population.

CHAPITRE XI.

Mon arrivée à Valence, soulevée contre les Français. Description de cette ville et ses environs. Rizières. Barilles. Huiles, Espart. Aloës.

Nous arrivâmes assez tard à Valence, le septième jour de notre marche. La 63e colonne est placée aux premières maisons du faubourg où nous jugeâmes à propos de passer la nuit ; mesure de prudence que nous conseilla la terreur de notre muletier, plus encore que la nôtre. Valence était alors le théâtre d'une des plus violentes insurrections du fanatisme royal et religieux contre la nation française. Tout ce qui, par son nom ou par son origine tenait à cette nation, quelque fût d'ailleurs son opinion sur la révolution de France, était exposé aux fureurs du peuple. Pour les réprimer, don Vittorio Navia, qui commandait dans le royaume de Valence, eut besoin de toute sa vigilance et du déploiement du peu de force armée qu'on avait laissé dans sa capitale. Le soir de notre

arrivée, la ville était illuminée ; de fréquentes patrouilles y prévenaient les désordres. Les objets innocens et paisibles de cette aveugle haine, renfermés au fond de leurs asyles, craignaient à chaque moment de les voir violés. Je connaissais à Valence quelques personnes qui étaient dans ce cas. Je sacrifiai à leur sûreté le plaisir que j'aurais eu à les voir. Elles me surent gré de ce ménagement.

Pour nous, silencieux et clos dans notre hôtellerie, nous faisions taire ceux de nos gens qui pouvaient nous trahir par leur langage, nos enfans sur-tout qui par leurs cris pouvaient indiquer aux passans en fureur le gîte d'une petite colonie française. Elle garda heureusement le plus profond incognito ; et son départ de cette ville dangereuse précéda d'une heure le lever de l'aurore. L'émeute, qui avait déjà eu plus d'un accès, ne coûta la vie à aucun de nos concitoyens ; mais plusieurs de leurs maisons furent enfoncées, quelques magasins pillés ; et les Valenciens assouvirent ainsi l'antique jalousie qu'excitait en eux la prospérité de notre commerce et de notre industrie ; jalousie plus active à Valence qu'en aucun autre endroit de l'Espagne, parce que cette ville fameuse par ses fabriques

voyait en nous des concurrens actifs et redoutables.

Je ne ferai pas traverser à mes lecteurs aussi rapidement le royaume de Valence, je ne leur ferai pas quitter aussi brusquement sa capitale que je fus obligé de le faire en 1793. Ce pays, un des plus beaux de l'Espagne, le plus agréable peut-être de l'Europe, mérite quelques détails.

Sa capitale, si elle n'est pas précisément une belle ville, est du moins une ville très-agréable à habiter, depuis quelques années sur-tout qu'on y a établi une police vigilante qui s'occupe autant de son embellissement que de sa sûreté. Quoique ses rues ne soient pas pavées, il y règne une extrême propreté. Les immondices qu'on en enlève très-fréquemment servent à fertiliser le vaste verger qui entoure Valence de toutes parts. L'indolence et la misère sont bannies de cette ville; tous les bras y trouvent de l'emploi. En 1783 près de quatre mille métiers en soieries de diverses grandeurs occupaient plus de vingt mille habitans, sans compter ceux qui travaillent les bois et les fers de tant de machines, ceux qui dévident la soie, la filent, la teignent.

Cette prospérité n'a fait que s'accroître de-

puis 1783; et je me suis assuré dans le cours de cette année (1796) qu'il y avait à Valence environ huit mille métiers de toute espèce. Le gouvernement ne néglige rien pour encourager cette branche d'industrie. Il en a donné plusieurs preuves dans la guerre qui vient de finir. Elle a nécessité deux de ces levées extraordinaires d'hommes, connues en Espagne sous le nom de *quintas*. La cour d'Espagne a exempté du tirage tous les garçons employés d'une manière quelconque aux fabriques de soie; et cette exception a embrassé plus de trois mille personnes dans la seule ville de Valence.

Les manufactures de soie ne sont pas la seule occupation des Valenciens. Ils fournissent une quantité considérable de chanvre aux arsenaux du roi.

Leurs vins et leurs eaux-de-vie sortent en abondance non-seulement pour l'Angleterre, pour les isles de Jersey, pour la Hollande et pour le Nord par Dunkerque, où se fabriquait il y a quelque tems la plupart des eaux-de-vie de Valence, mais aussi depuis plusieurs années pour l'Amérique espagnole. Les vins et les eaux-de-vie de Valence remontent même la Loire jusqu'aux environs d'Orléans.

Car nos commerçans mêlent volontiers ces eaux-de-vie aux nôtres qui sont meilleures ; et ces vins aux vins de France pour donner à cenx-ci plus de couleur.

Le riz est encore une source de richesses pour les habitans du royaume de Valence ; mais sa culture altère la salubrité de leur heureux climat ; ils ont cependant des moyens de se mettre à l'abri de l'influence maligne des rizières. J'en ai connu qui, ne sortant que lorsque le soleil était déjà un peu élevé sur l'horison, rentrant le soir dans leurs appartemens bien clos, s'interdisant l'usage de l'eau presque absolument, vivaient impunément au milieu de leurs champs de riz ; mais la plupart expient ce voisinage par des fièvres périodiques. Ils n'en sont pas moins attachés à cette branche d'industrie, parce qu'elle favorise leur paresse et leur cupidité. Le riz se sème à la St. Jean, se récolte à la fin de septembre. Il manque rarement ; il a des débouchés certains. Comment un pareil genre de culture n'aurait-il pas beaucoup de partisans ? Aussi le gouvernement est-il obligé de faire des loix rigoureuses pour diminuer le nombre des rizières. Elles abondent le long de la côte, et sur-tout au midi de la ville de Valence, depuis

depuis Gandia jusqu'à Catarrojo. C'est-là que le goût de cette culture est une sorte de manie que rien ne peut contenir. L'administration partage les héritages en divers quartiers ou *cotos*, et marque ceux qui pendant tel espace de tems pourront seuls être semés en riz ; mais ces limites sont presque toujours franchies. Vainement le capitaine-général se rend-il sur les lieux pour veiller en personne à l'exécution des réglements Son autorité est souvent compromise, quelquefois même sa sûreté, et la loi souvent et impunément éludée. Aussi les récoltes de riz sont-elles prodigieuses depuis quelques années. Elles alimentent toute l'Espagne excepté le midi de l'Andalousie, où l'on préfère encore le riz de la Caroline.

L'abondance de ses débouchés a fait beaucoup renchérir le riz de Valence. La mesure, qui en 1785 était au prix de six à sept piastres, est montée jusqu'à dix et douze ; et les cultivateurs du pays, assurent que le royaume de Valence ne tire pas moins de trente à trente-deux millions de réaux du riz qu'il recueille. On sait qu'il y a deux manières de cultiver ce grain. On le plante, ou on le sème. Planté il produit bien davantage, mais demande beaucoup plus de soin ; on le sème donc presque

par-tout. La terre qui le reçoit est préparée par des labours, mais reste unie sans apparence de sillons, et couverte d'eau jusqu'à la hauteur de plus d'un pied. Le riz, du moins dans le royaume de Valence, a cette singularité unique peut-être, c'est qu'il est constamment dans l'eau jusqu'à la moisson inclusivement. On ne met la rizière à sec que pour la sarcler. Lors de la récolte, les moissonneurs marchant dans l'eau jusqu'aux genoux sont suivis de traineaux qui reçoivent les gerbes de riz; on les bat ensuite comme celles de tout autre grain, c'est-à-dire, que dans le royaume de Valence, comme dans presque toute l'Espagne, elles sont foulées par les pieds des chevaux et des mules. Après cette opération, le riz reste encore garni de son enveleppe ou *balle*. On l'en dégage en le faisant passer par des moulins parfaitement semblables aux moulins à grains, à cela près que la meule est garnie d'une couche de liège. Le riz est au reste vendu indifféremment soit avant, soit après cette opération.

La *barille* est une production particulière aux royaumes de Valence et de Murcie. Elle entre essentiellement dans la composition des glaces. On en récolte, année commune, cent

cinquante mille quintaux qui passent en France, en Angleterre, à Gênes et à Venise.

La *soude* ou bourde, en espagnol *sosa*, est une espèce de barille qu'emploient les fabriques de savon de France et d'Angleterre. On en récolte dans le royaume de Valence environ 25 mille quintaux.

L'*agua-azul* est une troisième sorte de barille. On en recueille quatre mille quintaux, dont la plus grande partie passe à Marseille.

Enfin le *solicor*, quatrième espèce de barille, vient sans culture et s'emploie dans les verreries de France, d'Angleterre et d'Italie.

Quand la plante de la barille de ces diverses sortes est bien mûre, on en forme des monceaux qu'on laisse sécher un ou deux jours; ensuite on l'entasse, sans trop la presser, dans des trous de trois pieds de profondeur: on y met le feu; on remue la matière avec de longues perches en y jettant de la nouvelle herbe à mesure que la première se consume. Quand on croit la cuisson complette, on couvre ces trous de terre et on laisse la barille se refroidir. Trop souvent on la falsifie en y mêlant des herbes bâtardes que produit le même terrein. La cendre qui résulte de cette cuis-

son est la barille en blocs telle qu'elle est exportée.

L'*huile* est une des plus abondantes productions du royaume de Valence, mais il n'est permis de l'exporter que lorsqu'elle est à un prix très-bas; elle passe pour avoir une odeur et une saveur désagréable, et mérite assez généralement sa réputation. On attribue son imperfection à différentes causes, 1o. à l'usage de dépouiller l'olivier de ses fruits en les meurtrissant, au lieu de les cueillir avec précaution; 2o. à l'habitude où l'on est de conserver trop long-tems le noyau avec la chair de l'olive; 3o. à la rareté des moulins à huile, laquelle oblige de laisser pendant plusieurs mois les olives en monceaux, fermenter et se corrompre avant qu'on en exprime la liqueur.

Cette troisième cause m'a paru être la plus active et la plus générale. Elle est un des principaux inconvéniens du régime seigneurial qui pèse encore sur une grande partie de l'Espagne. Dans le royaume de Valence en particulier il est peu de seigneurs qui n'aient leurs fours, leurs moulins exclusifs, soit pour les grains, soit pour les olives. Or, cette seconde espèce de moulins ne suffit pas à beau-

coup près aux propriétaires d'oliviers ; et ceux-ci n'ont pas la faculté d'en construire pour leur propre usage. Les Valenciens auront donc de mauvaises huiles tant qu'ils ne seront pas affranchis de cette criante servitude. Quelques-uns cependant à force de précautions et de soins parviennent à en faire que les connaisseurs même ne trouvent pas de beaucoup inférieures aux huiles de Provence.

Les Valenciens tirent assez bien parti de toutes les productions de leur sol. Ils ont une espèce de terre dont ils font ces carreaux de faïence colorée connus sous le nom d'*azulejos*, et qu'on ne fabrique qu'à Valence. On en revêt les planchers et les lambris des appartemens. On y peint les sujets les plus compliqués, tels que des bals masqués, des fêtes de taureaux, etc.

L'*espart*, quoiqu'une des productions les plus viles du pays, est d'une grande utilité à ses habitans. Ils en font beaucoup de nattes et de cordages. Autrefois on en embarquait une grande quantité pour nos ports de la Méditerranée. L'exportation en fut défendue en 1783. On réclama contre cette prohibition. On prétendit qu'il était impossible d'employer

dans le pays même tout l'espart qui y croît. Le gouvernement permit donc à quelques particuliers d'en exporter des quantités considérables et nos ports de Toulon et de Marseille, où il est d'un grand usage dans les chantiers et les arsenaux, profitèrent de cette permission.

L'industrie des Valenciens emploie jusqu'à l'*aloës*, plante parasite qui semble n'être destinée qu'à l'ornement et à la clôture des héritages. De ses feuilles longues et extrêmement épaisses, ils tirent une espèce de fil dont ils font des rênes.

Enfin, ils ont dans leurs abondantes récoltes d'oranges, de limons, raisins, figues, mais surtout de vins et d'eaux-de-vie, l'objet d'une immense exportation.

Dans le royaume de Valence, l'industrie, comme dans les provinces de la couronne de Castille, n'a pas pour entrave et pour fléau la forme des impositions royales. Aucune de celles comprises sous le nom de *rentes provinciales*, n'y est connue. Elles sont toutes suppléées par l'*Equivalente*, qui est un impôt direct sur toutes les propriétés, de quelque nature qu'elles soient. Elles sont évaluées avec assez de justesse dans chaque commune par le bureau

des octrois (*Contaduria de propios y arbitrios*); et la taxe qui est modique est recouvrée par un collecteur que nomme l'alcalde. Ce sont en revanche des taxes fort onéreuses que les droits seigneuriaux, les redevances féodales, perçues en nature sur le produit de chaque récolte et qui en enlèvent un septième, un sixième, et en quelques endroits jusqu'à un quart.

CHAPITRE XII.

Édifices de Valence. Canaux. Arrosemens. Nouveau port. Soies. Progrès des fabriques.

MAIS entrons dans la ville de Valence et parcourons ce qu'elle a de remarquable.

Sa bourse est un vaste édifice où se rassemblent les commerçans et les fabricans, et où l'objet principal, presque unique de leurs pour-parlers, de leurs marchés, est la plus précieuse production du pays, la soie.

Les arts et les belles-lettres sont rarement cultivés dans les villes de fabrique et de commerce. Il y a cependant à Valence, une bibliothèque publique, celle de l'archevêque,

qui contient même une collection de statues et de bustes antiques.

Le dernier archevêque de Valence, avait une austérité de mœurs qui le rendait ennemi de toutes les jouissances profânes. Ses scrupules ont diminué le prix de cette collection en faisant mutiler quelques-unes des statues qui en font partie. Le théâtre de Sarragosse ayant été brûlé par le feu du ciel, il avait obtenu que celui de Valence serait fermé et qu'on bâtirait des maisons dans l'emplacement qu'il occupait.

Depuis sa mort, les amateurs de la scène préparent une nouvelle salle de spectacle, sous la direction de Fontana, habile architecte, qui a été appellé il y a quelques années à Madrid pour les embellissemens du palais.

Le *Real*, habitation du capitaine-général, est plus remarquable par sa belle position, que par ses formes. C'est un antique et vaste édifice, situé dans le quartier le plus remarquable. Entre les murs de la ville et le faubourg, règne de ce côté une longue esplanade, à laquelle on arrive par cinq ponts sur le Guadalaviar. Si ce fleuve coulait à pleins bords, on imaginerait difficilement un plus beau point de vue. Mais il arrive à Valence épuisé

par les abondants tributs qu'il a payés dans son cours. Car c'est lui qui fournit à la plus grande partie des arrosemens de cette fertile contrée. Ces arrosemens sont l'objet d'une police qu'on ne saurait trop admirer. Les diverses saignées qu'on fait au fleuve donnent naissance à plusienrs canaux d'irrigation, ou *Azequias*, qui promènent leurs bienfaits dans tous les héritages. Chaque propriétaire sait à point nommé le jour et l'heure auxquels il doit recevoir cette visite salutaire. Il ouvre alors son écluse et introduit l'eau dans les petits canaux qui cotoyent son terrein et qu'il est très-expressement obligé de nettoyer deux fois par an. Il y a quatre *Azequias*, détournées du Guadalaviar à diverses hauteurs. La principale est celle qui commence à Gestalgar et qui porte le nom de *Moncada*, bourg à quatre lieues de Valence, où est placé le bureau d'administration de cette *Azequia*; car dans ce royaume les arrosemens forment un objet essentiel de la police générale; et il y a dans la capitale un tribunal uniquement chargé de faire exécuter les loix, qui y sont relatives et de punir les infractions. Il tient ses séances dans le vestibule de la cathédrale; et malgré la simplicité

presque rustique de ses membres qui sont tous des cultivateurs, il sait très-bien se faire respecter.

Cet arrosement général et périodique a sans doute de grands avantages. Il entretient la fraîcheur et la fertilité. Il multiplie les récoltes au point que la terre est constamment couverte de fruits, que l'on dépouille les mûriers jusqu'à trois fois, que les prairies de trefle et de luzerne sont fauchées huit et même dix fois par an, que la terre non contente de porter des forêts d'oliviers et de mûriers, nourrit en même-tems sous leur ombre des fraises, des grains et des légumes. Mais cet arrosement a aussi des inconvénients assez graves. Cette fertilité artificielle ne donne pas aux plantes la substance qu'elles reçoivent de la seule nature. Aussi les alimens sont-ils en général beaucoup moins nourrissans que ceux de la Castille. Cette profusion d'eau qui dénature ainsi les plantes, paraît même s'étendre au règne animal. La malignité a été encore plus loin. Elle a inventé ces vers espagnols que je me permets à peine de transcrire :

En Valencia la carne es hierba, la hierba agua
Los hombres, mugeres, y las mugeres agua.

C'est dans les environs du Guadalaviar que se trouvent les plus belles promenades de Valence, la *Alameda*, le *Mont-Olivete* et le chemin du *Grao*, petit village au bord de la mer, à une demie lieue de la ville.

Pendant long-tems Valence n'a eu d'autre port que la mauvaise rade qui est vis-à-vis du Grao. Les petits bâtimens s'en approchaient à peine d'une demie lieue; et on n'y voyait presque jamais de vaisseaux à trois mâts. Les cargaisons étaient versées dans des barques qui s'avançaient très-près du rivage et que des bœufs traînaient sur la plage. Il ne manquait donc qu'un port à Valence, pour en faire une des villes les plus florissantes de l'Espagne. On s'occupe enfin depuis quatre ou cinq ans à lui procurer ce bienfait. Un habile ingénieur, élève de don Thomas Muñoz, a été chargé de l'entreprise. Tout a concouru à son succès; la protection spéciale du nouveau capitaine-général de la province, don Louis de Urbina, les contributions volontaires des commerçans et des fabricans, une avance de cinq millions de réaux, faite par la banque de Saint-Charles. Le nouveau port aura dix-huit pieds d'eau et pourra recevoir même des frégates. On l'a formé, non pas en

creusant le lit de la plage, mais en élevant les eaux de la mer par des moyens artificiels, semblables à ceux qu'on a employés pour créer un port à Cherbourg.

La côte de Valence ne sera donc plus, presque dans toute sa longueur, l'épouvantail des navigateurs. Car avant cette création moderne, elle n'avait pas un seul bon port. Depuis les Alfaques à l'embouchure de l'Ebre jusqu'à Carthagène, il n'y avait que les rades d'Alicante et de Santa-Pola dont le fond fut assez sûr et qui offrissent du moins des abris pour les cas de nécessité.

Sous l'administration de M. d'Aranda on avait ébauché sur cette côte un établissement qui n'a pas réalisé les espérances qu'on en avait conçues. Un grand nombre d'esclaves espagnols languissait sous la chaîne des Algériens dans l'isle de Tabarca. Charles III les racheta et leur ouvrit un asyle au midi d'Alicante, dans une petite isle déserte qui à cette occasion fut nommée *Nueva Tabarca*. La tentative était louable; elle s'est trouvée inutile. La nature semblait avoir condamné cette isle à rester déserte en lui refusant le bois, la pierre, la terre et l'eau.

Il n'en sera pas de même du nouveau port

du Grao. Il est sur la voie d'une grande prospérité et nuira sans doute beaucoup au port d'Alicante. Même avant qu'il fût question de sa création, il n'y avait rien de plus riant que le chemin de Valence au Grao ; mais ce petit village n'était peuplé que de pêcheurs ; et la plage adjacente du côté du nord n'était couverte que de mauvaises baraques. Un incendie en ayant consumé une grande partie, elles ont été remplacées par de jolies maisons uniformes, que tous les propriétaires ont été obligés de reconstruire sur un nouveau plan : bientôt il en résultera une petite ville neuve qui n'ajoutera pas peu aux embellissemens des environs de Valence.

C'est du haut d'une tour attenante à la cathédrale et appellée *le Miquelet*, qu'il faut voir Valence et son territoire pour en être enchanté. La ville semble bâtie au centre d'un vaste verger au sein duquel est disséminée une foule de hameaux. Delà on apperçoit le Guadalaviar traînant vers la mer le reste de ses ondes. Delà on découvre aussi l'*Albufera*, lac qui s'écoule dans la Méditerranée par un canal fort étroit, que sur la carte et même sur les lieux à une certaine distance, on serait

tenté de prendre pour un golfe. Ce lac abonde en oiseaux aquatiques, dont la chasse est pour les Valenciens un plaisir presque enivrant. Ils se le procurent sur-tout deux fois dans le courant de novembre. A ces époques le lac est couvert de poules d'eau, de sarcelles, de canards sauvages. Les chasseurs sur des barques les poursuivent et les forcent de chercher un abri dans les roseaux : enfin, serrés de trop près, ces oiseaux s'envolent par nuées, et c'est alors qu'on les tire à volonté. L'*Albufera* appartient au roi, qui l'a affermé douze mille piastres. Le fermier vend la permission d'y chasser. C'est une manière d'exploiter moins fatiguante et plus productive qu'aucune autre.

On fait admirer aux étrangers la cathédrale de Valence. Ce n'est qu'un édifice plus élégant que magnifique, dont les murailles sont revêtues en stuc encadrées dans des baguettes d'or. Elle contient entr'autres bons tableaux, quelques productions de Joanes, un des meilleurs peintres espagnols du second ordre. On vante aussi beaucoup le *Temple*, église moderne d'un goût noble et simple, et le collège du patriarche dont l'église, belle, si elle était

moins enfumée, possède un reliquaire qu'on montre avec beaucoup d'appareil aux curieux et même à ceux qui ne le sont pas.

Quelques autres églises renferment aussi des tableaux de Joanes, de Rivalta et d'Orrente, les trois peintres Valenciens qui ont le plus de réputation.

Ce qui distingue par-dessus tout la ville et le royaume de Valence, ce sont les travaux de ses fabriques. Nous ne dirons plus qu'un mot de celles de draps, quoiqu'elles contribuent beaucoup à la prospérité d'une portion de ce royaume, celle qui est dans les montagnes du côté du couchant. C'est-là que sont comme cachées les manufactures d'*Enguera*, d'*Onteniente*, de *Concenteyna*, celle d'*Alcoy* sur-tout. Elles emploient la plus grande partie des laines du pays, qui, quoique d'une qualité inférieure, font de fort bons draps communs et sont recherchées par les manufactures du Languedoc. Mais les soies sont pour ce pays d'une toute autre importance. Il y a douze ou quinze ans qu'il en produisait beaucoup plus qu'il n'en pouvait fabriquer; et alors on ne concevait pas comment le gouvernement en permettait si difficilement l'exportation. A présent que le nombre

des métiers est presque le double de ce qu'il était à cette époque, la défense d'exporter les soies du pays est motivée. On est même obligé d'en faire venir habituellement d'Italie et quelquefois de France, comme cela arriva après la mauvaise récolte de 1784, comme cela arrive depuis que nos fabriques manquent de bras. Malgré la vigilance de l'administration, une partie des soies de Valence sort cependant du royaume. Leur exportation pour l'intérieur n'est pas défendue. Il en passe dans l'Andalousie une portion bien plus considérable que ses métiers n'en peuvent fabriquer; et on sait qu'il s'en écoule par le Guadalquivir qui prennent la route de l'Angleterre.

Les progrès de la fabrication ont dans ces derniers tems singulièrement encouragé la plantation des mûriers. On l'essaye par-tout; par-tout elle réussit. Il y a peu d'années qu'il y avait encore entre Valence et Murviedro un grand terrein maigre et stérile appelé *Larénal*. Il est présentement couvert de mûriers. Tous les propriétaires les ont multipliés à l'infini dans leur terrein. On m'en a nommé un qui récolte annuellement jusqu'à vingt livres pesant de semences de vers à soie et qui a assez de mûriers pour pouvoir les nourrir

sans

sans secours étrangers ; et il est assez commun d'en voir qui ont cinq, six et sept livres de semences. Il n'est pas indifférent de dire que tous ces mûriers sont blancs (*moreras*) ; car il y en a dans quelques provinces d'Espagne, dans le royaume de Grenade par exemple, qui sont noirs (*morales*) et dont les feuilles produisent une soie fort peu inférieure à celle des mûriers blancs.

Les feuilles de ceux-ci se vendent par *cargas*, chacune d'environ 270 livres de France. La récolte de ces feuilles se fait une, deux, ou tout au plus trois fois par an ; mais il est rare que les dernières soient aussi abondantes et d'aussi bonne qualité que les premières. Sous un climat aussi tempéré, le temps pendant lequel la feuille du mûrier peut se cueillir dure la plus grande partie de l'année, mais la récolte ne s'en fait que successivement et à proportion de la consommation des vers à soie. Tous ces troncs dépouillés, dont le nombre augmente à mesure que la saison avance, ne laissent pas de déparer ces plaines d'ailleurs si vertes et si fécondes.

Les soies de Valence sont, quant à la finesse, comparables aux meilleures de l'Europe ; mais leur filature est encore imparfaite :

elle est répartie entre quelques milliers de mains qui ne filent pas d'une manière uniforme. Delà les inégalités dans les tissus. Aussi, lorsque nous en recevons ne les employons-nous à aucun ouvrage fin.

On sait que la beauté des étoffes dépend sur-tout de la manière dont la soie se devide au sortir du cocon. Cette première filature se fait de trois façons suivant les tours qu'on y emploie. Celle qui a été, qui est encore consacrée en Espagne par un usage ancien, a cela de défectueux que les petits fils des six, sept, huit cocons que l'on dépouille à-la-fois vont former un seul fil sur un petit fuseau, sans que ce fil se soit auparavant frotté contre un autre; d'où il résulte que le brin de soie ainsi formé reste plucheux et s'éraille facilement. La seconde espèce de filature est la piémontaise; elle consiste en ce que chaque brin de soie se joint à un autre et ne s'en sépare qu'après s'être tortillé quatre ou cinq fois autour de lui.

La troisième manière, celle de *Vaucanson*, renchérit encore sur celle-ci. Dans le tour qu'il a inventé, les deux brins de soie, après leur premier tortillement, se réunissent une seconde fois pour le même objet. Cette

opération est ce qu'on appelle la *double croisade.*

Si ces fils ainsi mis en fuseaux sont destinés pour la trame, on les enchâsse dans une machine à plusieurs étages où ils sont tordus séparément. Delà ils passent à une autre machine où ils le sont ensemble ; et alors ils sont propres à être mis sur le métier. Ceux qui sont pour la chaîne ne sont tordus qu'au moment où ils se réunissent.

Mais avant que les brins soient tordus deux à deux, ils subissent l'opération de *la breve*, qui consiste à les étendre au-dessus d'un grand baquet où on a mis en ébullition plusieurs ingrédiens visqueux, dont les exhalaisons les préparent à se coller les uns contre les autres. C'est alors qu'on les porte à la machine où on les tord. L'*organsin* est la soie telle qu'elle sort de cette machine. C'est dans cet état seulement qu'elle peut s'exporter du Piémont, où l'opération de tordre se faisait mieux qu'autre part, avant qu'elle eut été perfectionnée par Vaucanson. La méthode de cet habile machiniste, qui a embrassé toutes les opérations relatives à la fabrication des étoffes de soie, règne exclusivement dans les fabriques de Lyon ; mais ces tours à *double*

croisade, qui portent son nom ne peuvent servir qu'à la soie du pays, puisque celle de l'étranger qui entre pour la plus grande partie dans ces fabriques, doit, pour être exportées, être réduite en organsin.

Déjà depuis long-tems on connaissait à Valence, ainsi qu'à *Talavera de la Reyna*, les machines qui épargnent les bras des hommes. J'ai vu dans la seconde de ces villes, une seule roue à dents mettre en mouvement jusqu'à mille de ces petits fuseaux, où viennent se déposer les brins de soie tordus. Celles de Valence sont plus petites, parce que Valence ne contient pas comme Talavera, une fabrique royale enfermée dans un seul édifice. Chaque fabricant y trouve répartis dans différens quartiers les ouvriers et les machines nécessaires à ses opérations.

Mais quant à la filature, les Espagnols tiennent encore à leur méthode défectueuse avec une obstination que le gouvernement a cependant essayé de combattre dans ces derniers tems. En 1781, il fit prendre à un commerçant français établi à Madrid l'engagement de fournir des tours à la Vaucanson, d'abord aux fabriques de Murcie et de Valence, et successivement à celles qui en désireraient.

Mais la paresse des fabricants espagnols répugnant à employer une soie qui, ainsi tordue, est plus serrée et plus fine, une soie qu'il faut tixtre avec plus de soin, sans que le profit croisse à proportion de la peine; on fut obligé d'employer des mains françaises aux premiers essais de ce genre.

Un manufacturier intelligent, *la Payesse*, commença, il y a seize ou dix-huit ans, à les tenter en grand dans une fabrique qu'il établit à la *Milanesa*, près Valence; mais la soie filée, dévidée, organsinée suivant la méthode de Vaucanson, s'étant trouvée de 50 à 60 réaux la livre plus chère que celle qui se préparait à la manière espagnole, elle a eu moins de débit; et cet estimable citoyen n'a pas été à beaucoup près payé de ses efforts. Il ne s'est cependant pas rebuté. Il vient d'appeler la théorie au secours de la pratique, en publiant un traité sur *l'art de filer, dévider, doubler et tordre, suivant la manière de Vaucanson*. Il s'est même offert de diriger les propriétaires de vers à soie, dans leurs tentatives. Mais il est à craindre qu'elles ne soient infructueuses tant qu'il y aura dans presque tous les ustensiles servant aux fabriques en Espagne cette imper-

fection dont sont choqués tous les connaisseurs et dont le gouvernement paraît n'être pas assez convaincu. Il faut avouer cependant que l'art de moirer les étoffes est aussi avancé à Valence que dans aucune autre partie de l'Europe. Les Valenciens en doivent la perfection à un de leurs concitoyens, *don Manuel Foz*, fabricant plein de zèle, qui a surprit ce secret aux Levantins, dans un voyage qu'il fit exprès en Turquie.

La société patriotique de Valence contribue beaucoup depuis quelques années, aux progrès de l'industrie. Aucune ne s'est occupée avec plus de suite et de succès des établissemens utiles; elle encourage la culture des mûriers, les améliorations dans la préparation des soies; elle adjuge des prix aux inventeurs des nouvelles machines qui simplifient les procédés des arts. Les sociétés patriotiques d'Espagne, sont une institution moderne qui n'est pas encore à sa perfection, mais qui déjà prouve et entretient l'esprit public et que la République Française, rendue enfin aux loisirs de la paix, fera peut-être bien d'adopter pour réparer en peu d'années les brèches que la révolution à faites à l'industrie.

CHAPITRE XIII.

Environs de Valence. Benimamet. Burjasot. Chartreuses. Murviedro, qui est l'ancienne Sagunte. Côte du royaume de Valence. Etablissement moderne de San Carlos. Passage de l'Ebre.

Dans la belle saison, (et pour le royaume de Valence c'est dire dans presque toute l'année), les environs de la capitale sont délicieux à parcourir. Nombre de jolies habitations champêtres appellent la curiosité des voyageurs. Je leur recommande sur-tout le village de *Benimamet*, à une demie lieue de Valence, et parmi ses maisons de campagne, celle qu'occupait, il y a quelques années, un chanoine de la cathédrale, *don Pedro Mayoral*. Elle est sur une éminence au centre d'un jardin, où les orangers et les citroniers embaument de leurs exhalaisons l'air le plus pur. La fraîcheur des allées, la variété des points de vue, la fertilité qui s'annonce de tous côtés en font un séjour délicieux. C'est-là, c'est en cent endroits du royaume de Valence,

qu'on peut trouver qu'il ne s'éloignait pas beaucoup de la vérité, ce Suédois, rempli d'esprit et de goût, que nous avons connu à Paris ambassadeur de sa cour, quand il disait : « dans ce pays fortuné, on oublie » tout ; on n'a plus de patrie, plus d'affaires ; » on n'est plus ni mari, ni père, ni ami ; » on n'est plus qu'un être isolé de ses sem- » blables, s'énivrant des beautés de la na- » ture, savourant le bonheur de l'existence ». Dans le jardin qui me rappelle cette exagération, et qui la justifierait, si elle pouvait être justifiée, je reçus il y a quelques années, du bon chanoine Mayoral, un accueil que je n'oublierai jamais. Il semblait porter dans son ame et sur ses traits la sérénité qui règnait autour de lui. Il fut envers moi prodigue de prévenances, comme la nature était pour lui prodigue de ses dons. Il n'est plus. *Sit illi terra levis.*

A un quart de lieue de Benimamet, est un autre village plus élevé ; c'est celui de *Burjasot.* Outre le tombeau de M.elle Ladvenant, célèbre actrice, la le Couvreur de l'Espagne, qui plus heureuse que celle de France, a trouvé sans difficulté un asyle à l'ombre des autels, on y fait voir aux voyageurs comme

une des curiosités du pays, les *Sichas* ou *Silhos*, qui sont de grands trous de vingt-cinq à trente pieds de profondeur, creusés en forme de vastes jarres, et revêtus intérieurement en pierre de taille. Les Maures les avaient fait construire pour y mettre leurs grains en reserve. Les Valenciens modernes leur ont conservé la même destination.

Vingt autres sites autour de Valence réclament l'attention des voyageurs. S'ils veulent voir un beau couvent de Franciscains, ils iront admirer celui de *San Miguel de los Reyes*. On leur proposera la visite de trois chartreuses placées dans les environs de Valence et toutes trois dans une situation charmante. L'une d'elles sur-tout, celle de *Porta Celi*, mérite une mention particulière. Tout y rappelle l'abondance; tout y entretient la paix de l'ame. Quelque aversion qu'on ait vouée à la vie monacale, on ne peut se défendre d'un certain intérêt pour ces silencieux solitaires, qui du moins ne négligent pas les bienfaits que la nature a versés autour de leur demeure, et qui tranquillement laborieux, austères sans être farouches, semblent après tout ne faire du mal qu'à eux-mêmes. Je suis entré dans quelques-unes de leurs cel-

lules. La propreté, l'élégante simplicité les décoraient. Je visitai aussi leur cimetière ; des palmiers en dessinent la modeste enceinte et ombragent leurs tombeaux ; des rosiers croissent auprès, comme pour empêcher leurs dépouilles mortelles d'infecter l'air qu'on respire dans ces pieux asyles. Je regrettai que partout on n'essayât pas ainsi de présenter la mort sous des formes moins hideuses, d'écarter les images qui la rendent si terrible. Pourquoi s'efforcer, me disais-je, de joncher d'objets funèbres, d'entourer de précipices ce passage inévitable ? Pourquoi ne pas aider les mortels à le franchir, sinon avec joie, du moins avec sérénité ? Loin donc de leur lit de mort, loin de leur cercueil, tout ce qui peut attrister, tout ce qui peut épouvanter ceux qui leur survivent? Jouissons sans excès et par conséquent sans remords, des biens que nous procure la terre ; et quand la poussière organisée que le souffle de la vie anime quelques instans, nous sera redemandée par cette mère commune, qu'elle serve à féconder ses entrailles et, s'il se peut, à parer sa surface.

Mais quittons Valence et ses délicieux environs pour reprendre la route de Barcelone.

Le premier endroit remarquable qu'elle offre aux voyageurs au-delà de Valence est l'ancienne Sagunte, aujourd'hui *Murviedro*. On apperçoit de deux lieues les châteaux qui dominent cette ville. On croit d'abord que ce sont les restes des remparts d'où les courageux Saguntins repoussèrent avec tant d'opiniâtreté le héros Carthaginois. Mais on apprend ensuite que ce sont les ouvrages des Maures. Ils avaient bâti sur les hauteurs où ces châteaux sont situés sept forteresses qui communiquaient entr'elles par des conduits souterreins et dont quelques-unes sont presqu'entières. Il parait que Sagunte ne s'élevait que jusqu'à mi-côte et s'étendait sur-tout dans la plaine vers la mer, bien au-delà de l'enceinte actuelle de Murviedro, puisque Tite-Live dit qu'elle n'en était qu'à mille pas et qu'il y a une grande lieue de la mer à Murviedro. Aussi n'a-t-on trouvé des traces du séjour des Carthaginois et des Romains qu'à commencer au pied de la montagne où sont les forteresses maures.

Murviedro est encore semé de pierres qui portent des inscriptions phéniciennes ou latines. Celles-ci sur-tout y abondent; on les trouve enchâssées dans quelques-unes des murailles de ses rues. Cinq sur-tout très-bien

conservées, le sont dans celles d'une église. Si l'on en rencontre quelques-unes sur le penchant de la montagne ou même plus haut, il paraît qu'elles y ont été transportées par les Maures, comme toute autre pierre à bâtir. C'est ainsi que dans une des murailles de leurs anciennes forteresses, on trouve une statue antique de marbre blanc, à laquelle il manque la tête et quelques pierres chargées d'inscriptions, mais posées à l'envers.

Les monumens dont Murviedro conserve encore les débris datent de l'époque où les Romains après la valeureuse défense des Saguntins et la destruction de leur ville, la rebâtirent et en firent un de leurs *municipia*, une des villes les plus brillantes qu'ils eussent hors d'Italie. Elle avait entr'autres un temple de Bacchus dont on apperçoit quelques restes à gauche près de l'entrée de Murviedro, son pavé en mosaïque que l'incurie laissait dépérir sur le lieu même, a été recueilli et transporté dans la bibliothèque de l'archevêque.

On découvre encore les fondemens de l'ancien cirque de Sagunte sur lesquels posent présentement les murs qui servent d'enceinte à une longue suite de vergers. Ce cirque, comme il est facile de s'en appercevoir, al-

lait aboutir à une petite rivière dont il ne reste plus que le lit et qui servait de corde à l'arc formé par le cirque. Sans doute, lorsque les Saguntins donnaient ces spectacles connus sous le nom de Naumachie, ce lit était rempli aux depens des canaux voisins qui existent encore.

Mais de tout ce qui reste de l'ancienne Sagunte, rien n'est si bien conservé que son théâtre. On y retrouve très-distinctement les divers gradins qu'occupaient tous les citoyens chacun suivant son état. D'abord au degré le plus bas, à la place qu'occupe l'orchestre dans nos théâtres, viennent les gradins des magistrats, puis ceux de l'ordre équestre, puis ceux du peuple. On voit encore les deux portes par lesquelles entraient les magistrats; deux autres qui étaient exclusivement réservées à l'ordre équestre; et presqu'à la sommité de cet amphithéâtre qui continue sans interruption du bas en haut, on reconnaît encore les deux galeries par lesquelles s'écoulaient les flots du peuple et que les anciens pour cette raison nommaient *Vomitoria*; enfin on retrouve en leur entier ces gradins les plus élevés, qui étaient destinés pour les licteurs et les courtisannes. La crête semi-circulaire de

tout l'édifice est aussi parfaitement conservé. On retrouve même en dehors les pierres saillantes où étaient enfoncés les pieux sur lesquels portait la toile horisontale qu'on déployait pour mettre toute l'assemblée à l'abri du soleil ou de la pluie. Car les anciens dans leurs spectacles prévoyaient tout, pourvoyaient à tout. Tout le monde y était assis et pouvait y être à l'abri des injures de l'air. Toutes les mesures étaient prises pour prévenir le désordre. Dans un endroit qu'on reconnaît encore, était la place des juges. Quelque spectateur provoquait-il leur animadversion, ils le faisaient saisir par les licteurs et conduire dans une chambre particulière, à laquelle ils communiquaient de leur place par un petit escalier intérieur. Là ils l'interrogeaient, et s'ils le trouvaient coupable ils l'enfermaient jusqu'à la fin du spectacle dans une prison qui était au-dessous de la chambre où on venait de l'interroger.

Le doyen Marti, qui a donné une description détaillée de l'ancien théâtre des Sagunte, évalue à neuf mille le nombre de spectateurs qu'il pouvait contenir. On ne concevait guères, il n'y a pas plus de douze ans, comment les acteurs pouvaient se faire entendre d'un si

nombreux auditoire, en plein air et avec leur voix naturelle. Je me convainquis cependant en 1783 que cela était possible en me tenant au sommet de l'amphitéâtre, et en faisant prononcer quelques phrases par un jeune garçon placé à l'endroit où était autrefois la scène.

Cet endroit était alors tout-à-fait méconnaissable. Au-delà de l'amphithéâtre, dont plusieurs gradins vers le centre étaient sensiblement détériorés, on retrouvait à peine des vestiges du lieu qu'occupaient les acteurs. Il n'offrait plus que quelques arbres et des mâsures. Le bord de l'ancienne scène avait été converti en une allée de mûriers, où des cordiers avaient établi leur atelier ambulant. On ne prenait aucun soin pour conserver ce monument précieux. Un concierge y avait son habitation, qu'il étendait ou changeait au gré de ses convenances. Quelques familles de pauvres artisans y construisaient des mâsures auxquelles les Romains avaient préparé, il y avait près de vingt siècles, des murs et un plafond. Jamais le tems n'avait été mieux secondé, devancé dans ses ravages. Caylus et Winkelmann eûssent versé des larmes à l'aspect de ces sacrilèges.

Enfin, ils commencèrent en 1787 à être effacés. Le corrégidor de Murviedro ressuscitant, pour ainsi dire, ce cadavre d'un théâtre romain, fit remédier à ses principales dégradations et le rendit pour quelques heures à son ancien usage, en y faisant représenter une comédie espagnole.

Le capitaine-général actuel du royaume de Valence, don Louis de Urbina, renchérit en ce moment sur cette solemnelle réparation. Sous ses auspices, l'ancien théâtre de Sagunte vient d'être remis à neuf. Un poëte valencien, homme de génie et plein de la grandeur de sa tâche, don Francisco Bamahonda, compose une tragédie dont le sujet est digne du pays et digne du théâtre; c'est le siège de Sagunte lui-même, c'est le noble dévouement qui couvrit de cendres, de sang, mais de gloire, cette terre chère à l'honneur, chère à la liberté. A l'instant où j'écris (novembre 1796) cette tragédie se joue peut-être. Le théâtre de Sagunte est vengé.

De la place qu'il occupe on monte péniblement aux anciennes forteresses des Maures qui couronnent cette enceinte; et sur la plateforme qui en occupe la sommité, s'élève un humble hermitage dont l'habitant jouit d'un

des

des plus beaux points de vue qu'il y ait en Espagne. Il domine sur la riche plaine qui sépare Murviedro de Valence. Il apperçoit les clochers de cette capitale poindre à travers les vergers qui l'entourent. Il a en perspective devant lui la Méditerranée, dont toute la plage est couverte de vignes, d'oliviers et de mûriers depuis Murviedro jusqu'au bord de cette mer; à gauche, une chaîne de collines borne l'horison et s'abaisse insensiblement jusqu'à la Méditerranée, en ne laissant d'autre intervalle entr'elles que celui de la route de Barcelone.

Le vin que produisent les environs de Murviedro est fort et de bon goût; mais il est converti, pour la plus grande partie, en eaux-de-vie qu'on transporte en barrils au petit port qui est à une lieue de la ville. Là on les embarque pour le nord, pour quelques autres parties de l'Europe, la France surtout, et pour l'Amérique espagnole, qui depuis l'établissement du commerce libre offre un débouché abondant aux eaux-de-vie de la côte de Valence.

Au-delà de Murviedro, de vastes champs ombragés d'oliviers et de caroubiers, de riches vignobles, les tableaux de la plus riante fer-

tilité, nous accompagnèrent par une route superbe jusqu'à *Castellon de la Plana*, bourg à sept lieues de Valence.

A une grande lieue de Murviedro nous fîmes une pause à *Almenara*, village agréablement situé sur une éminence. C'est-là que je trouvai cinq curés déportés du Roussillon auxquels le gouvernement avait donné un asyle dans un couvent de Dominicains. Un grand nombre de ces bannis devait avoir cherché de préférence un refuge dans l'un des états les plus voisins, dans le royaume catholique par excellence. Aussi sur ma route de dix-huit jours rencontrai-je peu de lieux qui n'en continssent pas quelques-uns. Ils avaient d'abord choisi pour asyles la capitale et les grandes villes de la péninsule, espérant y trouver plus de ressources qu'ailleurs. Ils y inspirèrent d'abord le double intérêt de la pitié et de la religion persécutée. Les pieux fidèles, dans leur aveugle vénération pour ces illustres victimes de l'orthodoxie, allaient jusqu'à les préférer à leurs propres prêtres, d'autant que la misère forçait ceux-là à mettre pour ainsi dire, au rabais les trésors spirituels dont ils devenaient les dispensateurs. Les intérêts humains ne tardèrent pas à parler plus

haut que les intérêts du ciel. Les indigènes prirent ombrage des succès de ces intrus ; et soit que le gouvernement eût égard à leurs représentations ; soit qu'il crût dangereux de laisser agiter dans les grandes peuplades, les questions délicates où sont discutés les droits des souverains et des sujets, il dissémina les ecclésiastiques français sur de plus grandes surfaces. Il ordonna qu'ils ne séjourneraient plus ni dans la capitale, ni dans les résidences de la cour, ni dans les chefs-lieux des provinces. Il les relégua dans les couvents de l'intérieur, fixa même le nombre que chacun d'eux pourrait en recevoir.

Mais je reviens à Almenara. De ce joli bourg à Castellon de la Plana, le pays est un peu plus maigre, quoique toujours peuplé et vivifié par l'industrie. Nous traversâmes deux gros bourgs, *Nulis* et *Villareal*, au sortir duquel nous passâmes (ce qui arrive souvent en Espagne, sur-tout dans la belle saison) sur un très-beau pont encore neuf, une large rivière qui était presqu'à sec.

En sortant de Castellon, on est au terme des beaux chemins. La transition ne saurait être plus brusque. Après une descente des plus raboteuses, on se rapproche de la mer,

qu'on a en vue pendant une lieue. On franchit ensuite un col très-escarpé ; et on est horriblement cahoté, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au pied du château d'Oropesa, situé sur une éminence tout au bord de la Méditerranée. On roule ensuite assez doucement pendant une lieue et demie, jusqu'à la Venta de la *Sinieta*. Le sol s'amaigrit sensiblement depuis Castellon. Tout le pays qu'on parcourt en franchissant le col d'Oropesa est dépeuplé et a l'aspect le plus hideux. Au-delà il est un peu cultivé ; mais les chemins rocailleux tiennent fidèle compagnie, jusqu'à *Alcala de Sibert*, sorte de ville située à mi-côte dans une contrée peu riante et peu fertile.

On se rapproche ensuite de la mer et des derniers ports de la côte de Valence.

Le premier qu'on rencontre, après avoir péniblement serpenté à travers les montagnes, est *Benicarlo*, habité sur-tout par des pêcheurs. C'est-là que commencent les toîts plats et le jargon de la Catalogne, espèce d'espagnol corrompu, qui ressemble beaucoup au patois du Roussillon ; et sans le secours duquel il serait presqu'impossible de se faire entendre en Catalogne.

A une grande lieue de *Benicarlo*, est un autre port plus important, celui de *Viñaroz*, gros bourg d'assez bonne apparence, qui contient onze à douze cens feux. Les environs de Benicarlo et de Viñaroz sont plantés de vignobles, dont le produit est converti en eaux-de-vie qu'on exporte au loin. Viñaroz n'est pas proprement un port de mer. J'y trouvai cependant une cinquantaine de barques; mais au lieu d'être mouillées le long de la côte, elles étaient à sec sur le rivage. Plusieurs de ces barques font le cabotage jusqu'à Cadix et même jusqu'à Marseille. D'autres s'aventurent jusqu'à la Havane.

Une lieue plus loin que Viñaroz, le beau chemin recommençait, en 1793, à un petit pont nouvellement construit à l'endroit qui forme la limite entre la Catalogne et le royaume de Valence; et il continuait pendant trois lieues jusqu'à San-Carlos, peuplade moderne, qui mérite quelques détails.

San-Carlos, est tout-à-fait au bord de la mer. C'est le chef-lieu de l'établissement des Alfaques, nom qu'on donne à l'espèce de port formé par l'embouchure de l'Ebre. Les Alfaques sont proprement une langue de terre longue, étroite et semi-circulaire, qui n'est

que la prolongation de la rive gauche de ce fleuve. San-Carlos est placé vis-à-vis la pointe de cette langue ; et c'est l'endroit de la côte où l'on aborde. Il consiste en deux beaux édifices placés le long du chemin. Une grande place oblongue les sépare d'une autre rangée d'habitations simétriques, dont une est une des meilleures auberges de l'Espagne. Elle est très-propre, assez bien pourvue de meubles et de comestibles ; mais on demande aux Espagnols : pourquoi, comme tant d'autres, cette hôtellerie est-elle tenue par des Milanais ! La Méditerranée baigne le pied de ses murailles. Lors de mon passage en 1793, on était encore occupé des travaux du nouveau port. L'objet de cet établissement, commencé en 1780, était de peupler une péninsule jusqu'alors déserte et abandonnée, et de rendre l'embouchure de l'Ebre utile au commerce et à la navigation. Il y avait dans cette étroite presqu'île, plus de deux mille journaux de terre à distribuer ; mais peu de colons jusqu'alors s'y étaient établis, parce que ces terreins appartiennent en grande partie à des habitans d'Amposta et de quelques autres villages voisins, qui vont les cultiver sans quitter leur domicile. Le projet du gouver-

nement était de creuser en cet endroit un vaste port et de faciliter la sortie de l'Ebre qui est fort entravée au-dessous d'Amposta. C'est pour cela qu'en ce dernier endroit, on avait commencé à creuser un canal qui devait aboutir directement à San-Carlos, et par lequel on transportait déjà en 1793, sur des bâteaux plats, tous les matériaux nécessaires à la construction du nouvel établissement. En donnant plus de profondeur à ce canal on doit le rendre propre à la navigation d'Amposta à San-Carlos ; et par là, l'Ebre se trouverait navigable jusqu'à son embouchure. Le défaut de fonds apportait un peu de lenteur dans les travaux. En 1793, on commençait à construire une batterie en avant de San-Carlos. Tous ces travaux étaient sous la direction d'un Parmesan nommé *Nodin*, artiste habile, à qui l'on doit tous leurs succès. Mais encore une fois, pourquoi les Espagnols laissent-ils à des Italiens le soin d'embellir, de vivifier, de fortifier leurs côtes !

Au reste cet établissement n'était pas encore bien avancé au printems de 1793 et ne produiront peut-être jamais tout ce que la cour s'en était promis. Les vaisseaux les plus

considérables peuvent cependant mouiller à une portée de fusil de San-Carlos; et à l'époque où je m'y arrêtai, c'était là qu'étaient venus débarquer la plupart des régimens qui, des divers points des côtes de la Méditerranée, se rendaient en Catalogne. Mais l'air de San-Carlos est mal sain; et ce n'est pas au simple signal donné par un gouvernement que le commerce, le plus capricieux des despotes, change ses anciennes allures.

Au sortir de San-Carlos, nous traversames un pays inculte et sauvage. On a d'abord à droite la mer et la langue de terre des Alfaques; puis on s'en éloigne pour se rapprocher de l'Ebre que nous atteignimes à Amposta, village où nous passames ce fleuve en bac et où commence le canal qui aboutit à San-Carlos.

CHAPITRE XIV.

Entrée en Catalogne. Passage du Col de Balaguet. Cambrils. Tortose. Reus. Tarragone. Monuments Romains. Mont-Serrat.

L'Ebre passé on traverse un canton immense et dépeuplé qui est presque tout en bruyères. Tout ce terrein est entrecoupé de ravins ; ce qui le rend extrêmement pénible à parcourir en voiture. Nous fîmes ainsi cinq mortelles lieues avant de descendre dans le misérable bourg de *Perellos*, au fond d'un bassin entouré d'un double rempart de montagnes. Nous nous y assurâmes de deux bouriques, qui vinrent nous joindre à la couchée. L'affreuse description qu'on nous avait tracée de là route du lendemain, nous avait fait croire cette précaution nécessaire.

C'est, selon moi, un des phénomènes les plus frappans qu'il y ait en Europe pour un voyageur que de trouver dans un pays aussi connu que l'Espagne, entre deux villes aussi considérables que Valence et Barcelone, pres-

qu'au bord de la mer, près de l'embouchure d'un grand fleuve, sur un chemin aussi fréquenté par des voyageurs de toutes les classes et même de tous les pays, de trouver, dis-je, de vastes cantons aussi dépourvus de ressources, aussi étrangers en apparence à toutes les commodités qu'amènent à leur suite, qu'enfantent par-tout ailleurs la civilisation et le luxe. C'est une réflexion que l'observateur le plus superficiel ne peut s'empêcher de faire, sur-tout depuis les bords de l'Ebre jusqu'aux approches de Barcelone. Je doute qu'au centre de la Sibérie, autour du golfe de Bothnie, un voyageur soit plus dépourvu de ressources et se croye plus abandonné de l'univers.

De Perellos nous n'avions plus que deux petites lieues jusqu'à la *Venta del Platero*, hôtellerie tout-à-fait isolée au pied des montagnes et au sein des bois. Nous y eumes pour commensaux quelques négocians qui ne nous rassurèrent pas sur la journée du lendemain, sur-tout à l'aspect de notre nombreuse colonie, dont deux enfans en bas âge n'étaient pas la portion la moins embarrassante.

Nous la commençâmes avant six heures cette journée pénible, moi à pied, mon épouse

assise sur un des animaux que nous avions loués à Perellos, nos deux enfans distribués sur les deux flancs de l'autre dans des paniers où nous les abritâmes de notre mieux contre les rigueurs de la bise. Nous fîmes ainsi d'abord deux lieues et demie à travers un pays affreux ; puis nous gravîmes par une longue spirale le fameux *col de Balaguet*, montagne escarpée au bord de la mer. Arrivés à son sommet, nous nous trouvâmes au pied d'un fortin qui a pour garnison un petit détachement de gardes Valonnes.

Quatre lieues plus loin, après avoir traversé un petit village au bord de la mer avec une tour et les restes d'un vieux château, et après avoir encore franchi quelques passages très-scabreux, nous arrivâmes à *Cambrils*, bourg de trois à quatre cents feux, au bord d'une méchante plage où quelques barques viennent charger les vins du pays. Sa position est mal saine et rend sur cette côte les fièvres tierces très-fréquentes. Ce fleau avait même depuis peu entièrement dépeuplé un couvent d'Augustins dont on nous montra les murs solitaires.

C'était à Cambrils qu'était domiciliée une malheureuse famille de pélerins avec laquelle

nous avions gravi le col de Balaguet. Elle avait été chercher la santé auprès d'une image miraculeuse de Viñaroz, et n'en rapportait qu'un surcroît de misère. Une mère, quatre à cinq jeunes filles, pieds nuds et couvertes de haillons, deux enfans en bas âge, transis de froid et haletans de besoin, regagnaient péniblement leur gîte et imploraient chemin faisant la pitié des voyageurs, plus facile quelquefois à émouvoir que celle du ciel. Quelles tristes réflexions nous firent faire ces victimes du sort et de la superstition! Famille infortunée! Elle revenait à pied, sans secours, d'une course fatiguante et infructueuse, et elle paraissait résignée! Et moi, j'osais me plaindre des passages raboteux qui cahotaient ma berline, bien close, bien suspendue, pourvue du nécessaire, de l'utile, et même de l'agréable. Je me reprochai et ces commodités et mes murmures. Je me serais presque reproché jusqu'aux modestes montures de mes enfans et de leur mère. J'appaisai mes remords par quelques charités qui furent reçues, d'abord avec l'effusion de la reconnaissance; mais ensuite la pélerine principale refroidit ma pitié par ses importunités, par sa dureté pour les malheureuses créatures qu'elle por-

tait ou qu'elle traînait à sa suite, et sur-tout par l'offre qu'elle me fit de me dire *ma bonne aventure*. Je croyais d'abord avoir rencontré une femme pieuse et dévouée, une mère tendre. Mon cœur se glaça à l'aspect d'une bohémienne intéressée. Combien de fois la compassion serait stérile ou ferait place à la dureté, si le flambeau de l'examen venait toujours l'éclairer ! Mais c'est peut-être un bienfait du ciel pour les malheureux qu'elle ait souvent la promptitude irréfléchie de l'instinct. Je reviens à Cambrils.

Ce mauvais port n'est fréquenté que par quelques barques qui viennent y prendre des chargemens pour les porter à Cadix, à Gênes et en quelques autres endroits. Quand elles sont surprises sur cette plage par le gros tems elles vont se réfugier dans le petit port de Salo, qui n'en est qu'à une demi-lieue.

De Cambrils, nous allâmes par un chemin de quatre lieues étroit et fort raboteux, coucher à la *Serafina*, après avoir traversé le joli bourg de *Villaseca*.

En nous éloignant de l'Ebre nous laissâmes sur sa rive gauche *Tortose*, située sur le penchant d'une montagne, à quatre lieues de la mer. C'est une ville épiscopale qui contient

seize mille ames. Ses environs sont très-bien cultivés ; et elle fait un commerce très-actif en bled, grace à sa position sur l'Ebre, qui est assez profond pour recevoir de grandes barques. A moins d'une lieue de là sont ces fameuses carrières de marbre connues sous le nom de *jaspe de Tortose*. Rien de plus triste, de plus désert que l'espace de quinze lieues qui sépare cette ville du bourg de Cambrils ; et il est peu de chemins plus impraticables que celui de Tortose à Tarragone.

Depuis Cambrils la plaine s'élargit, et on y retrouve d'assez nombreuses plantations d'oliviers, de carroubiers et de vignes.

D'une lieue au-delà de la Serafina on apperçoit les clochers de Tarragone, ville ancienne, pittoresquement située sur une éminence escarpée et rocailleuse. Colonie des Scipions, elle fut pendant long-tems le siège du gouvernement romain en Espagne. La mer baigne ses murailles et y forme un petit port qui a beaucoup perdu de son activité depuis que celui de Reus a acquis la de vogue.

Reus est une bourgade moderne que l'industrie en peu de tems a élevée à un grand degré de prospérité. Elle est située dans les terres, environ à quatre lieues nord-ouest

de Tarragone, dont elle est séparée par une des plaines les plus fertiles et les mieux cultivées qu'il y ait en Espagne. Les habitans de Reus se servent du petit port de *Salo* pour exporter leurs fruits, leurs vins et leurs eaux-de-vie. La prospérité dont ils jouissent est une des créations miraculeuses de l'industrie et mérite bien que le voyageur se détourne de quelques lieues pour en être témoin. Il trouvera à Reus sous la direction d'une maison anglaise une des plus belles brûleries qu'il y ait en Europe, une assez jolie salle de spectacle, de fort belles casernes, et par-tout l'image de l'activité et de l'abondance. On y prépare aussi beaucoup de cuirs ainsi que dans le bourg de *Bails* ou *Vells*, qui n'en est pas éloigné.

Les habitans de l'antique Tarragone luttent autant qu'ils peuvent contre ces jeunes rivaux. Jaloux de restituer à leur port sa prospérité primitive, ils ont entrepris de l'améliorer à leurs frais par des jetées qui le rendront plus commode et plus sûr. La cour les a aidés dans cette entreprise par quelques concessions et par l'exemption de divers impôts. La guerre ne les a pas détournés de cet ouvrage patriotique.

Au bas de la ville de Tarragone et avant d'y entrer, on passe à gué la petite rivière de Francoli, qui tout près de là se rend dans la mer. Tarragone était autrefois une place forte. Elle conserve encore une partie de sa vieille enceinte. Quand j'y passai en 1793 on venait d'y construire un fort avec d'épaisses embrâsures. Son objet était de défendre du moins les approches de la plage. On peut suivre la route de Barcelone sans traverser Tarragone. Curieux de voir de près cette ville fameuse, j'y gravis par un sentier raboteux. Je fus frappé de la beauté de sa situation; mais je trouvai son intérieur triste et désert. Des rochers hérissent de tous côtés ses approches, et son abord est extrêmement pénible pour les voitures. Sa cathédrale est belle, mais sombre et soutenue par d'énormes piliers.

Tarragone abonde en débris de monumens romains. Tels sont les restes d'un cirque, ceux d'un amphithéâtre, les ruines d'un palais de l'empereur Auguste, une foule d'inscriptions romaines et sur-tout les vestiges d'un aqueduc de six à sept lieues de cours, qu'il fut question de rétablir en 1782.

En sortant par la porte qui conduit à Barcelone, on se précipite plutôt qu'on ne descend pour

pour aller regagner la grande route. Les environs de Tarragone sont cependant rians et peuplés. C'est une suite presque non interrompue de jolies maisons depuis la ville jusqu'au hameau de la *Figareta*, qui en est à une petite lieue.

Deux grandes lieues plus loin on passe sous un bel arc de triomphe, qui jadis destiné sans doute à immortaliser quelque exploit dans un lieu fréquenté, est à présent isolé au milieu des campagnes. Il est assez bien conservé, excepté dans ses chapiteaux qui paraissent avoir été d'ordre corinthien et qu'on a essayé de remettre à neuf. Les savans espagnols ne doutent pas qu'il ne soit du tems de Trajan. A une lieue sur la droite du chemin est un autre monument beaucoup plus endommagé, qu'on appelle la tour des Scipions, parce que la tradition veut que deux Romains de ce nom y soient enterrés. Quoique les ravages du tems en aient émoussé toutes les formes, on y reconnaît cependant encore deux esclaves dans l'attitude de la douleur.

Un peu au-delà de l'arc de triomphe, on trouve le joli village d'*Altafolla*, parfaitement situé, et un autre appelé *Torre del Embarr*, placé sur une éminence au bord de

la mer. Ce dernier a une espèce de port ou de rade qui reçoit quelques barques.

Tout ce pays que nous parcourumes dans les premiers jours de mars, qui sont pour la Catalogne la jeunesse de l'année, nous parut singulièrement agréable par la douce température, par la variété de la culture, par la beauté de plusieurs sites. Il ne lui manque que des chemins moins raboteux.

Quelques lieues au-delà de *Torre del Embarr*, est placé le grand village de Vendrell, où le consul de France à Barcelone, Aubert, avait des propriétés. Je remarquai avec plaisir dans ses environs un joli château encore neuf, une véritable maison de campagne placée à mi-côte dans une agréable position. J'appris qu'il avait été récemment bâti et qu'il était constamment habité par M. *Pera de Soulès*, modeste cultivateur, qui, bien différent de la plupart de ses compatriotes, avait exclusivement adopté la vie champêtre. Dans un pays où la belle saison dure neuf à dix mois, où l'hyver à peine sensible ne dépouille jamais en entier les champs de leur parure, il est étrange que ce goût soit si rare.

Au-delà de Vendrell, on traverse une contrée assez aride pour arriver à la jolie bour-

gade de *Villafranca*, au sortir de laquelle on a devant soi une chaîne de montagnes qui forme le pourtour de presque tout l'horison. C'est là qu'est ce fameux Montserrat, asyle escarpé et solitaire de ces religieux qui ont fixé l'attention de plus d'un voyageur, et près desquels j'appris que s'étaient retirés depuis peu quelques prélats français.

Le monastère du Montserrat est à huit lieues nord-ouest de Barcelone. Le seul endroit remarquable qu'il y ait dans ce trajet est le bourg de *Terrasa*, connu par ses fabriques de draps fins. Sur le penchant d'une haute montagne est situé le monastère réuni à l'église, qui est un des monumens les plus remarquables de la somptueuse superstition. Elle contient quatre-vingt lampes d'argent, des chandeliers, des reliquaires, des croix, des bustes de la même matière, des couronnes enrichies de pierres précieuses, de magnifiques vêtemens, etc. le tout destiné à la décoration d'une vierge miraculeuse.

Quelle extravagante profusion au milieu d'un pays où l'industrie aurait encore tant de choses à réclamer! Je ne prêcherai ni la profanation ni la violente spoliation des temples. Ces réformes brusques, ces accès de persécution

supposent et entraînent d'autres excès. Commandés par la raison peut-être ils sont exécutés par la fureur; et le scandale est le moindre des maux qu'ils causent. Mais quand ces trésors seraient arrachés à leur inutilité pour concourir à rendre praticable la communication de Valence à Barcelone, celle de Barcelone à Sarragosse, pour vivifier l'intérieur de la Catalogne, qu'on juge un peu trop favorablement quand on n'en a vu que les côtes, ces trésors honoreraient-ils moins la divinité quelconque à laquelle ils sont consacrés; et leurs gardiens en seraient-ils moins heureux et moins révérés?

Ils sont au nombre de treize ou quatorze. Leurs hermitages sont répartis sur la croupe de la montagne et occupent l'espace de près de deux lieues jusqu'à son sommet. Le plus élevé, celui de Saint-Jérôme, a une vue magnifique sur des plaines immenses. Delà on découvre des rivières dont on suit le cours, des villes, quelques isles, et la vaste mer. Les habitans de ces retraites solitaires sont peu sensibles sans doute à ces beautés de tous les jours; mais, à part cette dévotion tant calomniée, dont les illusions embelliraient le plus affreux désert, ils y mènent une vie douce,

tranquille, agréable même, sans travail commandé, sans inquiétudes sur leur subsistance, sans remords; mais non pas sans austérités. Au milieu de leurs richesses stagnantes, au sein de l'abondance, ils se bornent pour eux-mêmes à une heureuse médiocrité, et l'hospitalité qu'ils exercent envers les voyageurs est presque leur seule dépense. Permis à la philosophie de les proscrire, à la politique de les réformer; mais la cruauté seule pourrait les maudire. Je rentre dans la route de Barcelone.

Au-delà de Villafranca le chemin est tracé, ébauché même, mais en 1793 il était tellement négligé, tellement jonché de quartiers de roc, que je désirai vingt fois qu'il n'eut encore été projetté que sur le papier. La partie des ponts était la seule qui fut parfaitement soignée. A commencer à l'un deux qui est à un grand quart de lieue de l'hôtellerie dite l'*Ostal d'orda*, on trouve une portion de chemin superbe après laquelle on tourne brusquement à droite pour arriver au plus mauvais pas qu'il y ait en Espagne. On tombe de secousse en secousse par un chemin étroit, escarpé, rocailleux, qui suit le bord d'une profonde vallée. Pour éviter ce passage, vraiment redoutable,

on avait projetté un ouvrage très-hardi, dont l'objet était de réunir par une espèce de pont à trois étages les deux montagnes opposées. L'entreprise avait été mal calculée. On a été obligé de l'abandonner. Mais son ébauche même a quelque chose de très-imposant. Un sentier qui fait traverser à pied la vallée dans sa largeur passe entre les arcades de ce triple pont, et permet d'en saisir l'ensemble gigantesque.

Au-delà de cette vallée on se retrouve sur un chemin passable qui mène à un des beaux ponts qu'il y ait en Europe. Il a cinq cents quarante pas de long et embrasse tout le large lit de la petite rivière de Llobregat. Il prend son nom d'un village qu'on trouve au-delà, *Molinos del Rey* ou *Remolinos*. Le pays qu'on traverse pour y arriver est pittoresque, mais sauvage. De hautes montagnes forment presque toute l'enceinte de l'horison. L'industrie lutte sur leurs énormes flancs contre l'aridité. La charrue a sillonné tout ce qui n'est pas inaccessible.

CHAPITRE XV.

Environs et intérieur de Barcelone. Forteresse du Montjouy. Détails sur la Catalogne. Cervera. Diocèse de Solsone. Mine de Cardone. Lerida. Cours de la Segre.

De *los Molinos del Rey*, on a un beau chemin de quatre lieues avant d'arriver à Barcelone. Rien de plus riant, de plus animé, de plus riche que les approches de cette capitale, digne à tous égards de la curiosité d'un voyageur. Son port oontribue beaucoup à son embellissement. Il n'est cependant ni vaste ni très-bon. Deux petites rivières, le *Llobregat* et le *Besos*, qui ont leurs embouchures près de la ville, y charient des sables, qui en dépit des mesures prises, tendent sans cesse à le combler. Il est formé par une sorte de baie placée entre la citadelle du Montjouy, la ville et Barcelonette, petite ville moderne bâtie par le marquis de la Mina, gouverneur de Catalogne, qui a un tombeau dans l'une de ses églises. C'est dans ce quartier que sont placés les objets les plus remarqua-

bles de Barcelone ; la belle promenade en forme de terrasse qui règne le long du port; la *Lonja* , nouvel édifice où se trouvent réunies une école de dessin , une de pilotage et une de commerce ; le palais du capitaine-général, qui, malgré ses défectuosités a une apparence imposante, et sur-tout la nouvelle douane, édifice magnifique, qui était àpeine fini en 1793.

Tout annonçait alors à Barcelone les préparatifs d'une guerre prochaine, et il y avait une grande fermentation dans la bourgeoisie contre les Français.

Il n'est pas de ville en Espagne où il règne plus d'activité apparente, ni plus d'industrie réelle, malgré les causes de paresse et de dépopulation qui existent encore à Barcelone comme ailleurs. Car on y compte 82 églises, 27 couvens d'homme, 18 de filles et plusieurs congrégations. D'après le dénombrement de 1787, Barcelone s'est trouvé avoir 111410 ames. Nulle part les progrès de la population n'ont été plus sensibles, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'en 1715, Barcelone ne comptait pas plus de 37 mille ames, et que lors du débarquement de Charles III en 1759 elle n'en avait encore que 53 mille. Ce qui

peut rendre croyable cette rapide prospérité, c'est la quantité prodigieuse d'édifices bâtis depuis quelques années, non-seulement dans l'intérieur de la ville, mais aussi et sur-tout dans les environs ; tellement que Barcelone pour le nombre et l'agrément de ses maisons de campagne, le cède à peu de villes de France. Marseille, qu'on pourrait lui comparer à quelques égards, et qui à plusieurs l'emporte assurément sur Barcelone, ne peut comparer son territoire à celui de cette ville, où l'on trouve à la fois un beau paysage, une culture très-variée, l'activité de l'industrie, tous les symptomes de l'abondance. Qu'on ajoute aux charmes de pareils environs, l'avantage d'un sol fertile et d'un climat qui, sans être brûlant, fait prospérer toutes les productions des pays chauds. Le concours d'étrangers qui y abondent, une nombreuse garnison, les moyens d'instruction que fournissent plusieurs corps littéraires, un théâtre d'anatomie, quelques bibliothèques publiques, un cabinet d'histoire naturelle dont Tournefort faisait grand cas et qu'il a enrichi d'une précieuse collection de plantes du levant, cabinet d'un simple particulier, qui pour la variété et le choix des curiosités des trois règnes, peut faire envie

à plus d'un petit souverain, de belles promenades, des sociétés nombreuses et choisies, cette variété d'occupations que présentent le commerce et l'industrie, etc. etc. et l'on conviendra qu'il est peu de villes en Europe dont le séjour offre plus d'agrémens et de ressources que celui de Barcelone. Barcelone n'est cependant pas à beaucoup près ce qu'il pourrait être. On en devinera facilement la cause.

Les amateurs des beaux arts, y admireront trois tableaux de Mengs; et ceux des antiquités, six colonnes canelées d'ordre Corinthien, débris d'un superbe édifice sur la destination duquel les érudits ne sont pas d'accord, les restes d'un amphithéâtre, ceux d'une maison de bains, plusieurs tronçons de statues antiques, enfin une foule d'inscriptions qui exercent encore la sagacité des savans.

Sous le rapport militaire, Barcelone est aussi une ville très-importante. On se rappelle la longue résistance qu'elle opposa en 1714, au maréchal de Berwick, et l'intérêt que Philippe V attachait à sa conquête, sans laquelle il ne se serait pas cru affermi sur le trône d'Espagne; et dans la guerre qui vient

de finir et dont la seconde moitié a eu de si brillans succès du côté de la Catalogne, nos généraux victorieux aspiraient à la prise de cette place comme à un événement décisif. Elle doit sa force à la vaste citadelle qui la défend du côté de l'orient et au *Montjouy* qui la domine et la protège du côté de l'occident. Le *Montjouy* est une montagne assez élevée au sommet de laquelle est une grande forteresse qui peut contenir une garnison nombreuse. Fortifiée avec beaucoup de soin du côté de la ville, elle est très-escarpée du côté de la mer. Très-imposante au premier aspect, elle paraît bientôt à l'homme de l'art qui l'examine, trop vaste, trop surchargée d'ouvrages plus massifs, plus dispendieux qu'ils ne peuvent être utiles, et sur-tout trop élevée pour être redoutable à une armée assiégeante qui serait campée dans la plaine.

Barcelone doit principalement sa splendeur et sa richesse à son industrie et à la quantité de ses fabriques. Les plus remarquables sont celles d'indiennes ou toiles-peintes. On en compte jusqu'à cent cinquante. Celles de dentelles, de blondes de rubans, de fil occupent douze mille ouvriers; et le même nombre

est employé aux divers ouvrages en soie, comme galons, rubans, étoffes de diverses espèces.

La population de la Catalogne s'élève à douze cents mille ames. Quelque favorisée qu'elle soit par la nature, quelque vivifiée qu'elle soit généralement par l'industrie, on s'en formerait toutefois une idée trop favorable si on la jugeait par sa capitale et par ses côtes. Son intérieur contient plusieurs cantons déserts, plusieurs qu'il serait difficile d'arracher à la stérilité; mais l'industrie s'y est établie par-tout où elle a pu se frayer un accès. Malgré les coupes de bois qui s'y sont multipliées depuis le règne de Ferdinand VI pour différens motifs d'utilité, elle a encore une quantité suffisante de bois pour le chauffage, pour la consommation de ses fabriques et même pour la construction de ses navires, quoiqu'elle en reçoive beaucoup de Russie, de Hollande, d'Angleterre et d'Italie. Les arbres à liège (*alcornoques*) abondent sur-tout dans ses forêts; et il s'expédie tous les ans jusqu'à vingt-cinq vaisseaux chargés de liège pour le nord et beaucoup de bouchons pour Paris. On m'a assuré qu'il y avait tel ouvrier qui en faisait jusqu'à quatre mille par jour.

La Catalogne contient aussi beaucoup de noyers qui sont d'un grand usage pour la charpente et la menuiserie, une immense quantité d'amandiers, de noisetiers, d'orangers, de figuiers, etc. dont les fruits s'exportent en abondance pour les pays du nord. Le seul bois qui n'y soit pas aussi commun que l'exigerait le besoin qu'on en a, c'est celui dont on fait les douves.

Malgré l'état florissant où se trouve présentement la Catalogne, elle est moins peuplée et peut-être moins industrieuse qu'elle ne l'était dans le quinzième siècle. A cette époque, les draps manufacturés à Barcelone passaient à Naples, en Sicile et jusqu'à Alexandrie. Les Catalans modernes, il faut en convenir, tendent plus dans leur activité à faire beaucoup qu'à faire bien. Entre leurs mains le goût et le fini ne répondent pas encore à la bonne qualité des matières premières qu'ils emploient. Les chemins sur-tout, ce grand véhicule du commerce, sont en général fort négligés dans la Catalogne. Elle est loin d'avoir tiré parti de toutes les ressources de son sol. Quelle variété de marbres il renferme! Combien de mines on aurait à y mettre en valeur! Il y en a sur-tout plusieurs de charbon de

terre, dont l'exploitation proposée quelquefois a toujours éprouvé des difficultés. On en a, entr'autres, découvert une d'un grand rapport à Montanola dans le diocèse de Vique.

Après Barcelone, la ville la plus importante de la Catalogne est Lerida. Elle est à vingt-cinq lieues de cette capitale. Dans l'intervalle qui les sépare on rencontre des bourgs ou des villages d'heure en heure, à l'exception des quatre dernières lieues. Les cinq premières se font à travers un pays riche des dons de la nature et des succès de l'industrie. Celui que traversent les quatres lieues suivantes, prouve plus qu'aucun autre canton, l'activité entreprenante des Catalans.

Plus loin on rencontre la Noya, petite rivière fort capricieuse qu'on passe à gué une douzaine de fois, qui désole souvent la contrée, mais qui est habituellement son principal moyen de vivification. Elle sert aux travaux de beaucoup d'usines et sur-tout à ceux de la plupart de ces nombreuses papeteries qui fournissent à la consommation d'une grande partie de l'Espagne et des Indes. C'est une branche d'industrie qui, en moins de seize ans, a fait d'étonnans progrès. En 1777 la Catalogne ne comptait que cent douze papeteries. En 1788

elle en avait plus de trois cens. On calcule qu'elles produisent annuellement aux Catalans plus d'un million de piastres de profit.

En continuant à suivre la route de Barcelone à Lerida, on passe par les villes d'*Igualada* et de *Cervera*. Le pays qui les sépare est moins beau et moins cultivé. Cervera, bâtie sur une éminence au milieu d'un vaste horison, appartient au diocèse de Solsona, dont une portion est montueuse, mais dont la plus grande partie est fertile en toutes sortes de grains et de légumes.

Cervera, ville de cinq mille ames, a une université très-fréquentée, qui fut fondée par Philippe V, à l'époque où il supprima toutes celles de la Catalogne. Car le ressentiment du vainqueur irrité par une longue résistance s'étendit à tout. Mais la Catalogne, théâtre de suppressions et de réformes en tout genre, a trompé les calculs de la vengeance. Dépouillée de ses privilèges, assujettie à un genre particulier d'impositions, elle n'en est pas moins la province la moins grévée et la plus industrieuse de l'Espagne ; et les fidèles Castillans ont eu plus d'une raison de porter envie aux rebelles. Aussi les Catalans et les Castillans ont-ils formé jusqu'à nos jours deux

peuples distincts, qui se rivalisent, se haïssent même, mais qui cependant, dans la dernière guerre, ont réuni leurs vœux et leurs efforts, parce que la cour et les prêtres sont parvenus à leur persuader que les uns et les autres combattaient pour une cause commune. Individus et nations, quels que soient vos passions habituelles, vous vous décidez toujours par l'intérêt le plus pressant, par l'intérêt du moment, de même que dans les discussions oratoires le peuple des auditeurs est de l'avis de celui qui a parlé le dernier.

Le diocèse de Solsone se ressent au reste de son éloignement de la capitale et des côtes; et il y faut plus d'efforts qu'ailleurs pour encourager l'industrie. L'évêque en a fait de très-heureux pour vivifier sa résidence. On y travaille le fer avec succès. L'orfèvrerie, les toiles de coton, les dentelles occupent une grande partie de ses habitans. L'agriculture est extrêmement soignée dans ses environs. Les jachères n'y sont pas connues. Les vignes n'y prospèrent pas comme ailleurs aux dépens des grains. Ces deux cultures s'y marient sans se nuire.

Cardona, petite ville du même diocèse, a dans son territoire, que l'art a rendu très-fertile, une

une mine connue de tous les naturalistes, l'unique peut-être de cette espèce qu'il y ait en Europe (1).

Lerida est placée à l'extrémité occidentale de la Catalogne. Les grains, le chanvre, les oliviers, les vignes, les fruits, les légumes de toute espèce abondent dans la plaine qui l'environne. Quelques canaux d'irrigation qui attestent l'active industrie des habitans de Lerida ont encore ajouté à la fécondité de cette plaine, jadis célébrée par le poëte Claudien.

On entre dans la ville par un beau pont sur la Segre qui la baigne du côté de l'orient. Elle est située au pied d'une colline qui porte les débris d'un château jadis très-fort.

Les bords de la Segre, les environs de Lerida ne peuvent se voir sans un vif intérêt par les hommes versés dans l'art militaire, par ceux en plus grand nombre qui aiment à fouler un sol illustré par les pas des héros. Je veux moins parler des sièges, des batailles dont cette contrée a été le théâtre au commencement de ce siècle, que de cette cam-

---

(1) Voyez l'élégante description que donne de la mine de Cardona Valmont de Bomare, Dict. d'hist. nat. tom. XIII, pag. 167, 169 de la quatrième édition.

pagne à jamais fameuse dans laquelle, plus qu'en aucune autre peut-être, Jules César déploya les talens d'un grand capitaine contre les lieutenans de Pompée, campagne qui a fourni à Guischard la matière d'un de ses plus savans et plus intéressans commentaires. C'est son livre à la main qu'il faut parcourir les bords de la Segre depuis Balaguer jusqu'à Mequinenza, pour trouver réuni dans un mémoire de tactique tout ce que l'histoire peut avoir d'instructif à tout ce qu'un roman peut avoir de piquant.

Le cours de cette rivière, dont les caprices et les débordemens opposèrent, il y a dix-huit siècles, des obstacles que César ne put surmonter qu'à force de constance et de génie, est encore ce qu'il était alors, toujours un bienfait, mais souvent un fléau pour le pays qu'elle arrose. La ville de Lerida est sur-tout exposée à ses ravages; et c'est pour l'en préserver que son gouverneur actuel, le général Drouhot, flamand d'origine, a fait construire une jetée qui contribue à son embellissement et qu'on peut ajouter à la longue liste des établissemens utiles que l'Espagne doit à des étrangers.

Avant d'arriver à Lerida, la Segre qui prend

sa source au pied des Pyrénées a traversé la plaine d'Urgel, la plus fertile en grains de toute la Catalogne. Mais les communications faciles manquent sur-tout à la portion occidentale de cette province. Ses chemins sont si étroits, si mauvais, que les transports de ses riches et nombreuses productions ne peuvent s'y faire qu'à dos de mulets.

CHAPITRE XVI.

Route de Barcelone aux Pyrénées.

Je reviens de mon excursion de Lerida, et vais reprendre la route de Barcelone aux Pyrénées.

A commencer de cette capitale, l'industrie et la population sont très-florissantes tout le long de la côte. *Badalona*, qui n'est qu'à une lieue de Barcelone, en offre la première preuve. A quatre petites lieues plus loin on traverse la jolie ville de *Mataro*, remarquable par sa propreté et son activité. Elle n'a pas plus de neuf mille ames; mais ses fabriques de cotonnades, de soieries, de dentelles sur-

tout, la brillante culture de son territoire, son commerce, dont les vins forment la principale branche, en font un des lieux les plus importans de cette côte.

La route de Barcelone à Mataro est très-agréable ; mais rien dans toute l'Espagne ne m'a paru comparable aux charmes de la journée suivante. Un chemin neuf, suivant les sinuosités de la côte, montant et descendant la croupe quelquefois escarpée des côteaux, creusé dans le roc en quelques endroits, traverse de jolies bourgades, qui par la construction de leurs maisons simplement décorées, par leur propreté et même par l'activité industrieuse, mais peu bruyante de leurs habitans, rappellent les cantons les plus agréables de la Hollande. Oubliez l'atmosphère brumeux de cette province ; prêtez-lui le climat délilicieusement tempéré des pays chauds que rafraîchit l'air de la mer ; substituez l'agitation et la vaste étendue des flots au cours triste et silencieux des canaux étroits et bourbeux du pays des Bataves ; conservez tout ce que l'industrie lui a donné d'attrayant, et vous aurez une idée de celui qui s'étend de Barcelone à Malgrat.

Quelques-unes de ces bourgades, qui font

un contraste frappant avec le reste de l'Espagne, méritent d'être nommées. Après Mataro on trouve *Arens de Mar*, où commence le diocèse de Girone, et qui a son petit chantier et son école de pilotage; *Canet de Mar*, bourg très-agréablement situé, dont les habitans commercent non-seulement avec toute l'Espagne, mais jusqu'aux Indes occidentales, et s'occupent avec beaucoup de succès de la fabrication des dentelles. *San Pol*, bourg moderne qui s'accroît sensiblement sous la protection fécondante de l'industrie. *Callela*, un des plus jolis endroits de la côte où l'on travaille aussi le coton, la soie, les dentelles; *Pineda*, autre bourg, où l'on s'arrête assez ordinairement pour la dînée; enfin *Malgrat*, passé lequel on quitte cette route délicieuse et les bords de la mer, pour s'enfoncer dans un pays sauvage. On redescend ensuite dans un assez beau bassin, au centre duquel se trouve l'hôtellerie isolée de la *Grenota*, où je trouvai en 1793 un des plus mauvais gîtes de la route.

Le lendemain je rentrai dans un pays montueux, que se partagent les bois et les bruyères. On découvre ensuite la ville de Girone, adossée à des côteaux dont le prolongement

vers le levant porte quelques redoutes, et s'abaisse au couchant en amphithéâtre très-pittoresque. Cette chaîne de côteaux forme une enceinte semi-circulaire autour de Girone. Quand on est encore à une lieue de cette ville, on la croirait sur une éminence. On la traverse cependant et on en sort sans monter sensiblement. Sa cathédrale, un des beaux monumens de l'architecture gothique, est le seul de ses édifices qui soit sur une hauteur.

Girone est partagée en deux portions inégales par le Ter, qu'on y passe sur un pont, mais qu'on peut y passer à gué presqu'en tout tems. Cette ville fameuse dans les guerres modernes de l'Espagne, n'annonçait au mois de mars 1793, aucun préparatif militaire; ce qui me confirma dans l'idée que je n'ai pas abandonnée depuis, que le ministère Espagnol n'avait pas, comme on le prétendait alors, conçu de longue-main le projet de rompre avec la République Française. La garnison de Girone en troupes réglées, était très-peu nombreuse. En quelques endroits la trace des fortifications était à peine reconnaissable. Ses fossés et son chemin couvert, paisiblement voués à la culture, attestaient

la sécurité des habitans, et sur-tout celle du gouverneur *don Ladislas Habor*, vieillard actif et brusque, qui, lorsque je lui présentai mon passe-port, avant-coureur d'une rupture, parut éloigné de la croire prochaine. Je ne fus pas tenté de soupçonner que ce fût de sa part une mauvaise ruse de guerre; parce que sur une route de plus de cent trente lieues, je n'avais pas trouvé plus qu'à Girone, les symptômes de cette activité qui précède une guerre prête à éclater. Depuis près d'un an sans doute, la cour d'Espagne avait fait filer des troupes et des munitions vers ses frontières, sur-tout du côté de la Navarre et de la Biscaye; mais, si ce n'eût pas été, comme elle l'affirma jusqu'à la fin de décembre 1792, seulement pour se mettre à l'abri d'une invasion, dont elle pouvait se croire menacée, d'après nos rassemblemens, d'après les harangues prononcées à la convention et dans les sociétés populaires; si c'eût été au contraire, pour envahir elle-même le territoire de la République, n'aurait-elle pas réuni des forces considérables en Catalogne à une époque où, comme j'en acquis la preuve en arrivant à Perpignan, il n'y avait pas plus

de cinq mille hommes dans tout le département des Pyrénées orientales !

Le diocèse auquel Girone donne son nom, est un des cantons les mieux cultivés et les plus florissans de toute l'Espagne. La partie qui avoisine la mer, produit en grande abondance des vins, des limons, des oranges et toutes espèces de grains. Sa partie montueuse est couverte de vignobles, de bleds et d'oliviers. Dans celle qui est boisée, on trouve sur-tout beaucoup d'arbres à liège, dont l'écorce est une branche de commerce assez considérable. Il est peu de cantons dans ce diocèse qui ne soient remarquables par l'abondance de leurs productions et l'activité de leurs habitans. Le Lampourdan qui en forme la partie septentrionale, et que nos troupes ont occupé pendant un an, est une vaste plaine très-fertile en toutes sortes de grains et de fruits.

Une petite ville du même diocèse, à peine connue de nom, celle d'*Olot*, située près de la source de la Fluvia, mérite d'être tirée de son obscurité à cause de l'étonnante industrie qui y règne. Tout le monde y est occupé. Il n'est presque pas de genres de fabrique

auxquels ses habitans ne soient propres. On y trouve cent métiers de bas, des manufactures de draps, de ratines, de rubans, etc. des teintures, des papeteries, des fabriques de savon, de cartes, etc.

A une demie lieue au-delà de Girone, est un bourg remarquable aussi par son activité. Deux lieues plus loin, après avoir traversé un joli pays, et passé un ruisseau près d'un moulin et d'un petit hameau, on arrive à la *Madrina*, hôtellerie la plus sale et la plus chère de la route, mais agréablement grouppée avec le côteau qui la domine.

De la Madrina à Figueras (ou Figuières), notre dernière couchée en Espagne. Le pays est assez couvert et, à quelques broussailles près, assez bien cultivé. On y trouve des champs de bled, de lupin, de lin, mais surtout des oliviers et des vignes. On passe plusieurs petites rivières où dans la plus grande partie de l'année, on trouve un filet d'eau roulant au milieu d'un vaste lit de cailloux, et c'est en quoi se ressemblent presque toutes ces rivières qui coulent du pied des Pyrénées vers la Méditerranée, tant dans cette partie de la Catalogne que dans le Roussillon. Telle est sur-tout la *Fluvia*, que nous passâ-

mes à gué à deux fortes lieues avant d'arriver à Figueras. Ses bords étaient alors tranquilles comme au sein de la plus profonde paix. Rien n'annonçait que cette petite rivière, qu'après la prise de Figuières et de Rosas, le courage de nos troupes voulut plus d'une fois franchir, mais que les sages combinaisons de nos généraux empêchèrent de dépasser, rien n'annonçait, dis-je, que bientôt ses rives deviendraient le principal théâtre des opérations militaires des deux armées. Je les revis deux ans après, avec plus d'intérêt lorsque je fus envoyé à Figuières, qui, après nos succès dans le Lampourdan, devint le quartier-général de notre armée des Pyrénées orientales.

Quand j'y passai en 1793, on y attendait d'un moment à l'autre le général Ricardos qui venait d'être nommé commandant général de la Catalogne. Figuières, qui est une ville ouverte, et qu'il ne faut pas confondre avec sa citadelle, n'avait alors pour garnison que dix-sept cens hommes d'infanterie et trois cens chevaux ; et il n'y avait pas plus de cinq mille hommes d'infanterie dans les environs. Telles étaient les forces que l'Espagne avait à consacrer au mois de mars 1793 à la prétendue invasion du Roussillon !

On travaillait encore aux fortifications de la citadelle, située à un très-petit quart de lieue de la ville sur une éminence. Elle contenait déjà un grand dépôt d'artillerie et toutes ces munitions de guerre et de bouche qui dix-huit mois plus tard devaient devenir la proie des républicains français.

Dans le début de cette guerre, les Espagnols, par un concours de causes, de la liste desquelles je n'aurai pas l'injustice de rayer leur valeur, avaient fait des progrès sur notre territoire. Ils avaient pénétré, à l'occident de Bellegarde par le col des Orts, à St. Laurent de Cerda, bourg enchassé dans les gorges des Pyrénées, peuplé de contrebandiers et de citoyens très-peu affectionnés à la république française ; et delà avaient envahi les deux districts de Prades et de Ceret, forcé le château de Bellegarde à capituler, menacé Perpignan de très-près, et tournant tout-à-coup du côté de la mer, avaient été s'emparer d'Elne, de Collioure et du port de Vendres. Ces triomphes ne furent pas de longue durée. L'honneur des armes françaises fut bientôt vengé, d'abord par le général Dugommier, qui chassa les Espagnols du Roussillon, reprit Bellegarde et pénétra dans le Lampourdan.

Le général Ricardos, à l'activité duquel on devait attribuer en partie ces succès éphémères, mourut sur ces entrefaites et fut remplacé par le comte de la Union, jeune général en qui la valeur ne put suppléer à l'expérience. L'armée française franchit tous les obstacles qu'il voulut opposer à sa marche. Quatre-vingt trois redoutes placées des deux côtés de la route de quatre lieues qui séparent Figuières de la Junquière, dernier bourg de la Catalogne du côté de la France, espèces de forteresses construites à la hâte, mais dont quelques-unes paraissaient imprenables ; QUATRE-VINGT-TROIS REDOUTES, dis je, furent emportées avec une rapidité, une intrépidité qu'on n'a peut-être pas assez célébrées. Une bataille décisive, dans laquelle périt le comte de la Union, mit l'armée espagnole en déroute ; et ses débris en se réfugiant dans l'*inexpugnable* citadelle y portèrent la terreur et le découragement. Le général Pérignon, qui commandait alors notre armée victorieuse, s'avançant jusqu'à une demie lieue, somma impérieusement le gouverneur de se rendre ; et la capitulation fut signée deux heures après, sans qu'il y eût eu ni brèche, ni assaut, ni tranchée, sans qu'aucun des ouvrages de la place

eût été effleuré. Lorsque je passai à portée d'elle en 1793, j'essayai vainement d'y pénétrer à la suite des trois cents ouvriers qui s'y rendaient tous les matins pour donner la dernière main à sa construction. Eux seuls pouvaient dépasser la porte qui conduisait dans son intérieur. Je fus réduit à me promener autour de ses glacis et dans le chemin couvert de ses ouvrages extérieurs. Deux ans après je fus un peu mieux servi par les circonstances ; et sous les auspices de la victoire je visitai à mon aise cette place dont j'avais depuis long-tems entendu les Espagnols parler avec tant d'emphase.

La forteresse de Figueras avait été commencée sous Ferdinand VI. On avait voulu en faire un chef-d'œuvre de l'art des fortifications. Elle en devint au moins un de luxe dans ce genre. Tous les militaires qui l'ont vue s'accordent à dire qu'aucune place en Europe n'a été munie avec plus de profusion de tous les moyens de défense. Les assiégeans sur-tout ont pu s'en convaincre. Car en y entrant ils les trouvèrent absolument intacts. Quoique leur valeur dût leur rendre tout croyable, ils comprenaient à peine eux-mêmes comment ils avaient pu réduire en si peu de

tems une place qui avait au moins neuf mille hommes de garnison, dont toutes les murailles, tant celles du cordon que des ouvrages extérieurs, étaient en pierres de taille et avaient plus d'une toise d'épaisseur ; dont tous les fossés principaux étaient profonds et larges de plus de cent pas ; dont les approches, du seul côté où l'on pût ouvrir la tranchée, était miné ; dont le cordon principal ne se découvrait d'aucun des points de l'extérieur, où tout était casematté, remparts, casernes, hôpital, écuries, caves, magasins, etc.

Les moyens de subsistance étaient proportionnés à ces moyens de défense. L'eau y est conservée dans quatre grandes citernes creusées aux quatre coins de la place d'armes et alimentées par un aqueduc. Les provisions de tout genre y étaient rassemblées avec une extrême profusion, barils de farine, biscuits, fromages, morue, huile, vins, eaux-de-vie, etc. etc. Qu'on en juge par ce seul article. Une telle quantité de lard tapissait les longs et vastes corridors des casemattes de Figuières, que d'après un calcul fait en ma présence, en n'évaluant la livre qu'à quatre francs, il devait y en avoir pour 800,000 livres.

En examinant cette place, tant au-dedans

qu'au-dehors, le plus ignorant se demandait comment elle avait pu être prise si facilement. Les uns attribuaient sa prompte reddition à la terreur dont la garnison avait été frappée par une sommation impérieuse qui suivait de si près une bataille décisive. D'autres prétendaient que cette garnison, si bien pourvue de lard, de fromages et d'eau-de-vie, manquait de mèches et de pierres à fusil. Il en est qui ne pouvaient expliquer cet étrange succès que par la corruption, qui affirmaient qu'on avait vu deux tonnes remplies de numéraire portées chez le commandant pour prix de sa trahison; et il ne serait pas étonnant que le soin de la dignité nationale n'accréditât chez les Espagnols cette version, la plus absurde de toutes; comme si aux époques de notre plus grande détresse financière, nous n'eussions eu de l'argent à prodiguer que pour la prise de Figuières, sans en avoir pour celles de Luxembourg, de Mastricht, d'Ehrenbreitstein, de Mayence, etc. etc.; toutes places bien autrement importantes que ce prétendu boulevard de la Catalogne, dont la reddition n'a pas entraîné l'invasion de cette province; ou comme si les commandans des places espagnoles étaient les seuls qui ne fus-

sent pas incorruptibles. Au reste, la version la plus vraisemblable, on peut même dire la mieux prouvée, est que ceux qui devaient présider aux diverses opérations du siège ont été pris au dépourvu, ont manqué de prévoyance et d'accord, et que la garnison qui était à leurs ordres a, *ce jour-là*, manqué de courage. L'ancien proverbe, *il fut brave un tel jour*, nous vient des Espagnols. Ils ne s'offenseront pas qu'on leur en fasse une fois l'application. Quelle est la nation qui puisse se vanter d'en avoir été constamment exempte ?

L'armée française après s'être emparé, par un moyen quelconque, de la forteresse de Figuières, fut disséminée dans les lieux circonvoisins depuis la Junquière jusqu'aux bords de la Fluvia.

Mais pour être en possession paisible du Lampourdan et s'assurer ses subsistances par la voie de la mer, elle devait encore occuper le port, la forterese de Rosas et le fortin *de la Trinité*, par nous appelé *le Bouton*.

Cette conquête, moins facile et moins prompte que celle de Figuières, était encore récente lorsque j'allai visiter ce théâtre d'un des brillans exploits de l'armée des Pyrenées orientales. Rosas est à quatre grandes lieues

à

à l'orient de Figuières. Pour s'y rendre on passe par *Villa Beltran ; Peralada ;* et on traverse un beau pays qui est presque tout en plaine. De près de trois lieues on apperçoit *le Bouton*. Placé sur le penchant des Pyrénées à l'endroit où elles se perdent dans la mer, il ne paraît à cette distance qu'un vieux château en ruines. En s'approchant on découvre sur un terrein très-uni le fort de Rosas, dont les fortifications consistent en un double rang de murailles sans fossé, ni chemin couvert, ni glacis. Il n'eût fait qu'une très-courte résistance sans le secours d'une escadre espagnole, mouillée dans la vaste baie au bord de laquelle sont situés le fort, le village et le *Bouton*, tous trois dans une ligne semi-circulaire qui suit le contour de la baie. On passe sous le cordon intérieur du fort pour aller au village, qui n'est qu'une longue rangée de maisons reblanchies. Au-delà du village on grimpe à travers les rochers pour arriver au *Bouton*. Ce petit fort a le double objet de défendre l'entrée de la baie et de protéger la petite place de Rosas qui, en droite ligne, en est éloigné d'un grand quart de lieue. Il porte à son sommet un fanal destiné à guider les navigateurs. Quoique son enceinte soit ex-

trêmement circonscrite, il avait dans ses trois plate-formes placées par étages, des moyens de défense contre lesquels l'intrépidité française eut quelque-tems à lutter. Nulle part peut-être, parmi les divers théâtres de cette guerre si fertile en évènemens qui tiennent du prodige, nulle part la valeur de nos troupes n'a fait des efforts plus étonnans qu'autour de ce fort du Bouton. Les canons destinés à le foudroyer avaient été poussés à force de bras sur le penchant, au sommet des rochers escarpés dont ses approches sont hérissées. Où les chasseurs les plus audacieux auraient à peine osé poursuivre le gibier fuyant vers ces asyles presqu'inaccessibles à l'homme, là on avait établi et fait gronder l'artillerie française; et si les traces de son passage empreintes sur le roc sont encore reconnaissables pour la postérité, elle aura besoin du témoignage de l'histoire pour les attribuer à leur véritable cause.

Le fort du Bouton ne fut pris qu'après l'ouverture d'une large brêche. Encore ne capitula-t-il pas. La garnison eut le tems de s'échapper en descendant par des échelles de cordes sur la plage où l'attendaient les chaloupes de l'escadre; et les assiégeans, en y

entrant, n'y trouvèrent que des morts. Ce ne fut qu'après cette prise que notre armée put s'occuper de celle de Rosas.

Ce port n'est jamais très-fréquenté. Il est cependant formé par une baie immense, dans laquelle peuvent mouiller même des vaisseaux de ligne; mais cette baie est beaucoup trop vaste, et son entrée beaucoup trop large pour qu'on y soit à l'abri des vents et des attaques extérieures.

Le pays qui l'avoisine du côté des Pyrénées est très-pittoresque et m'a paru mériter une courte excursion. D'abord en m'éloignant du fort, je franchis l'énorme croupe de montagnes qui sépare la baie de Rosas, de celle qui lui est opposée au nord et à laquelle on arrive par mer, après un long circuit et en doublant le cap de *Creus*. Quand on a fait deux lieues par le chemin le plus pénible, on aboutit à la *Selva alta*, bourg enterré dans un bassin au milieu des rochers. Une demie lieue plus loin on trouve la *Selva baxa*, assez gros bourg placé en amphithéâtre au bord de la baie de *la Selva* ou *la Selve*. Ces deux endroits étaient deux des cantonnemens de nos troupes. Le second a un petit port qui n'est pas sans quelque activité. C'est dans ses

environs que se recueille un vin liquoreux, aussi agréable par le goût que par la couleur, et qui tiendrait sa place parmi les vins de dessert entre celui de Frontignan et celui de Xerez. Il *n'y a qu'heur et malheur* pour les productions de la terre, comme pour les hommes. Avant notre guerre avec l'Espagne, cet excellent vin de *la Selve*, qui a plus d'une fois dissipé les ennuis du quartier-général, était à peine connu hors du Lampourdan ; mais j'espère que les gourmets de notre armée des Pyrénées orientales le vengeront de l'oubli auquel il semblait condamné.

Tout le pays, quoique d'un aspect sauvage, portait, malgré la présence de nos troupes, des traces d'une culture aussi brillante que le permet la nature du terrein.

Pour revenir de la Selve à Figuières, on suit d'abord les flancs escarpés de la baye. On descend ensuite dans le charmant bassin où est situé le bourg de *Llansa*, à quelque distance de la petite anse de ce nom. En traversant ce bassin, on admire les côteaux chargés de vignobles qui l'entourent ; et après avoir gravi jusqu'à la hauteur d'un vieux château, on apperçoit la ville de Peralada ;

et au fond de l'horizon, on découvre le chemin qui monte en serpentant de la ville au fort de Figuières.

La vue de ce beau pays du Lampourdan, dont je venais d'atteindre les limites et de parcourir le cadre dans sa portion la plus sauvage, mais la plus pittoresque, réveille chez un Philantrope les regrets qu'il éprouve toujours en pensant que par-tout les fertiles contrées sont le théâtre des ravages de la guerre, la Flandre, le Palatinat, la Lombardie. Il fallait avoir comme Catherine II, l'amour de la gloire et de la domination, pour aller porter ce fléau dans les déserts, sur les rocs, au milieu des lacs glacés de la Finlande. Rendons toutefois à notre armée des Pyrénées orientales, la justice de dire que les habitans du Lampourdan n'auront pas eu beaucoup à gémir du long séjour qu'elle y a fait. Elle n'y a causé que les dégats inséparables des opérations militaires. Au milieu de nos cantonnemens, les champs étoient en pleine culture. Aux environs de Rosas, les ceps reverdissaient autour des larges trous qui attestaient la chûte récente des bombes; et sur les côteaux qui avoisinent Figuières, si l'on en excepte ceux qui du côté de la

grande route lui servaient de glacis, les vastes plants d'oliviers étaient à peine entamés en quelques endroits. Nos soldats campés sous leurs ombrages, ne consacraient à leurs besoins que les troncs stériles. La philosophie se réconcilie un peu avec cet art terrible, avec cet art essentiellement destructeur, lorsque la discipline en écarte du moins tous les excès inutiles.

Avouons tout cependant. Dans ces accès de rage que cause la résistance à une troupe accoutumée à vaincre, dans l'ivresse de la victoire, il s'est commis en Catalogne comme en Biscaye, de ces choses qui font frémir l'humanité, d'autres que la politique aurait du prévenir. A *Euguy*, à *Orbaïceta*, du côté de la Navarre française, à *St.-Laurent de la Muga*, à quelques lieues au Nord-Ouest de Figuières, l'Espagne avait des fonderies très-précieuses pour ses arsenaux. Nos armées les ont traitées comme s'il eut été question de Portsmouth et de Plymouth. Elles n'y ont pas laissé pierre sur pierre.

Dans aucune partie de la Péninsule du moins ni le culte ni ses ministres, n'ont été en butte aux persécutions. Les pasteurs et la plupart des ouailles prirent, à la vérité, la fuite à

notre approche. Comme dans toutes les guerres où la religion est entrée pour quelque chose, comme dans celles où les besoins font taire les scrupules.

De mainte église on fit mainte écurie.

Mais tous les temples ont survécu à notre invasion ; mais les objets de la vénération des fidèles n'ont été ni renversés ni mutilés ; et tandis que la ville de Figuières servait de quartier-général à notre armée, j'ai vu des croix rester debout dans quelques-unes des rues principales, même en l'absence de leurs adorateurs.

Ces ménagemens n'ont cependant pas suffi pour affectionner les Catalans à notre cause. Ils se sont montrés plus susceptibles encore d'être électrisés par le fanatisme que par l'amour de la liberté. Nous avions trop compté sur l'effet de ce sentiment qui, chez-eux, se compose principalement d'une aversion prononcée pour le joug des Castillans et d'une vague tendance vers un gouvernement indépendant. Sans la vigilance de la cour, il nous eût été possible assurément d'entretenir des intelligences à Barcelone. C'est toujours dans les grandes cités, dans les capitales sur tout, qu'il est le plus facile d'alimenter les mécon-

tentemens, de réunir les mécontens dans un même vœu. Là, les corps plus rassemblés, les esprits plus inflammables favorisent singulièrement la propagation des idées extraordinaires. Là, comme sur les amas de matières combustibles, une étincelle suffit pour causer un incendie. Mais la cour avait de loin pressenti le danger; et les prêtres, fidèles à leurs intérêts plus encore qu'aux siens, parvinrent facilement à déjouer les menées de nos missionnaires. Ceux-ci avaient à cette époque des sujets assez graves de déclamation contre le gouvernement; et trouvaient dans des rassemblemens clandestins, bien des oreilles ouvertes à leurs insinuations révolutionnaires. Des succès qui nous eussent conduits aux portes de Barcelone auraient pu avoir pour la tranquillité du roi d'Espagne des résultats fâcheux. L'indépendance de la république Catalane eût peut-être été plus facile à établir que celle de la république Lombarde. Elle n'eût pas été le fruit d'un projet nouveau, conçu dans un accès de délire. Elle n'eût fait que réaliser un beau rêve, déjà ancien. Aussi bien des vœux secrets nous appellaient-ils à Barcelone comme des libérateurs.

Dans le même tems, une suite de triomphes nous avait menés au couchant jusqu'aux portes de Bilbao, au midi jusqu'aux rives de l'Ebre. Ce fleuve franchi, les rochers de Pancorvo étaient le seul obstacle que la nature, aidée d'un peu d'art, eût à opposer à la marche de nos armées triomphantes à travers les deux Castilles. Déjà de ces deux provinces, la plus rapprochée de nous était livrée aux plus vives allarmes et au bouleversement d'une émigration subite et tumultueuse. Mais nos généraux, à ces deux points opposés, ne furent pas seulement braves. Ils furent mieux encore; ils furent sages. Ils sentirent, et notre gouvernement sentit avec eux, que nous n'aurions rien gagné, d'un côté à dévaster ces provinces Espagnoles, ni de l'autre à affaiblir, à condamner aux horreurs d'une guerre intestine, une puissance avec laquelle, après moins d'une année d'hostilités, nous sentions le besoin de nous reconcilier. Des victoires plus éclatantes encore n'auraient pas accéléré ce rapprochement plus que l'a fait l'arrogance des Anglais. Nos véritables ennemis ont ainsi servi notre cause, mieux même que n'a pu le faire le succès de nos armes; et ce n'est pas la moindre preuve

des faveurs dont la fortune s'est plu à entourer le berceau de la République Française.

Les Catalans et les Castillans réunis par leur affection pour une religion qu'on leur présentait comme intéressée à la révolution contre laquelle l'Europe s'était armée, réunis aussi par leur attachement pour un monarque qui ne leur est connu que par des titres à l'estime, et qu'ils n'ont jamais personnellement accusé des désordres dont ils croient avoir à se plaindre, les Catalans et les Castillans, dis-je, ont suspendu leurs animosités pour faire cause commune contre l'ennemi commun. Mais bientôt après, éclairés sur leur impuissance, comme ils avaient combiné leurs efforts pour la guerre ils se sont rapprochés dans leurs vœux pour la paix, et dans leurs ressentimens pour l'ennemi véritable qui était parvenu à leur faire épouser sa haine ; et nous avons eu à nous féliciter de ne leur avoir pas fait expier, par les profondes et durables atteintes que nous aurions pu porter à leur prospérité, l'égarement passager de leur gouvernement. Quels seraient nos regrets à présent, si le jour de la réconciliation étant arrivé; nous eussions laissés l'Espagne livrée au fléau

de la guerre civile, à la crainte des soulèvemens, à la nécessité des vengeances. Si par-là nous eussions rendu presque impossible un rapprochement sincère, si du moins cette puissance obligée de partager son attention et ses efforts entre des sujets à remettre sous le joug et des alliés à secourir, n'eût eu pendant long-tems que des vœux stériles à nous offrir et des reproches à nous faire !

Mais il est tems de quitter la Catalogne, et de mettre un terme à ma longue carrière,

Italiam ! Italiam !

De Figuières on apperçoit très-distinctement les Pyrénées. Que dis-je, on est à leurs pieds. On est entouré d'un des prolongemens de leur vaste chaîne. Car c'est une ramification des Pyrénées que ces côteaux, dont plusieurs dominent, mais d'assez loin, l'éminence où est placé Figuières, et qui faisant un long circuit autour de cette forteresse vont expirer dans la mer au cap de Palamos. Le Lampourdan, ainsi renfermé, est arrosé sur-tout du N. O. au S. E. par un grand nombre de petites rivières et de ruisseaux. Tels sont le *Llobregat*, qui descend des Pyrénées et passe très-près de la Junquière ; la *Muga*, au bord

de laquelle était cette fonderie que nous avons détruite ; le *Manol*, le long duquel étaient répartis nos principaux cantonnemens, comme *Sistella*, où était l'extrémité de notre ligne principale, *Aviñonet*, *Villafan*, *Castillon* ; l'*Alga*, dont les bords en offraient quelques-uns ; la *Fluvia*, où s'arrêtaient nos conquêtes ; rivière qu'on passe sur les ponts de *Besalu* et de *Bascara*, quoiqu'elle soit guéable presque en tous tems ; qui, après s'être rapprochée très-près de la mer au village de *San Pere Pescador*, fait ensuite un circuit pour aller s'y jetter deux petites lieues plus au midi, à l'endroit où se termine la baie de Rosas ; enfin le *Ter*, qui, huit ou dix lieues plus bas que Girone, a son embouchure dans la mer vis-à-vis les petites isles des Medes.

Ces rivières, ces ruisseaux, qu'on passe à gué pendant presque toute l'année, s'enflent au printems par la fonte des neiges et par les pluies qui l'accompagnent. Je fus dans le courant d'avril 1795 témoin d'un de ces débordemens périodiques. Après trois jours d'averses, nous vîmes toutes ces petites rivières qui coulent entre la Fluvia et Figuières, et la Fluvia elle-même se grossir au point que tous les gués devinrent impraticables et les communications

entre le quartier-général et quelques-uns de nos cantonnemens presque impossibles pour les gens à pied. Ces évènemens sont communs dans une grande partie de l'Espagne et sur-tout en Catalogne ; et pendant cette fameuse campagne que nous avons rappelée plus haut, un de ces débordemens subits de la Segre, de la Cinca et autres rivières affluentes, opposa aux opérations de César ces obstacles dont il ne triompha pas sans un surcroît d'efforts.

La route de Figuières à la Junquière se faisait avec plaisir même avant qu'elle fut semée de monumens de la valeur française. D'abord on suit cette chaîne de côteaux, fertiles pour la plupart, qui avoisinent Figuières. Dès qu'on a dépassé le petit village du *Pont des Molinos*, on commence à voir cette longue file d'éminences sur lesquelles les Espagnols avaient bâti ces redoutes qui auraient arrêté longtems une armée moins intrépide que la nôtre. Quelques-unes sont au bord, mais de l'autre côté du Llobregat, qui vient du pied des montagnes de Bellegarde, et qu'on passe deux fois sur de jolis ponts. Bientôt après avoir laissé toutes ces redoutes en arrière et avoir franchi un côteau, on voit devant soi

les montagnes sur une desquelles est Bellegarde ; et à leurs pieds le modeste bourg de la Junquière qui semblerait devoir être anéanti en une minute par les feux de cette forteresse menaçante.

La Junquière, placé à l'entrée d'une vallée qui s'élargit peu à peu du côté de la Catalogne, n'a d'autre ressource que la culture et les arbres à liège qui couvrent les monts circonvoisins. Ce bourg est tout ouvert dans la dimension qui va d'Espagne en France. En 1793 je n'y trouvai qu'un détachement de deux cents hommes. Aussi ses habitans, en professant l'attachement le plus vif pour la domination de leur roi, se plaignaient-ils amèrement de l'abandon auquel on les livrait dans un voisinage aussi redoutable que celui de Bellegarde.

Cette forteresse cependant se présente de ce point de vue sous une forme beaucoup moins imposante que des divers points de la route qui conduit en serpentant à travers les rochers de l'autre côté des Pyrénées. Dix fois dans ce long et pénible labyrinthe on perd de vüe et on retrouve toujours avec un plaisir mêlé d'effroi cet orgueilleux dominateur des vallées circonvoisines.

Il y a une grande demie lieue depuis la Junquière jusqu'à l'endroit où on est précisément au-dessous de Bellegarde ; et dans tout ce trajet on ne monte que peu sensiblement. On rencontre d'abord une petite maison isolée près de laquelle en 1793 s'élevaient encore deux petites colonnes qui formaient la limite entre la France et l'Espagne. L'une portait les armes du roi catholique ; l'autre le nom de la république française et ses emblêmes fraîchement sculptés. En 1795 je trouvai cette limite effacée par les mains de la victoire. Les colonnes étaient brisées et la route était jonchée de leurs tronçons. On eut dit que la Catalogne était irrévocablement incorporée à la république française.

Un peu plus loin est un très-petit village qu'on nomme le *Perthus*, et où aboutit un des chemins qui montent à Bellegarde. C'est là qu'en tems de paix est le bureau de garde qui vise les passeports des voyageurs. C'est là que je trouvai au mois de mars 1793 des groupes de nos braves volontaires qui descendaient souvent de la forteresse pour recueillir les nouvelles du tems, pour apprendre sur-tout si le signal de la guerre contre l'Espagne serait bientôt donné ; et ma rentrée

sur le territoire français parut calmer leur impatience. C'est du *Perthus* que prend son nom le col qui de la Junquière conduit au Boulou par des sinuosités dont on croit ne pouvoir jamais appercevoir le terme.

Jusqu'au Perthus la route ne saurait être plus belle ; mais depuis l'endroit où commence notre territoire elle était en 1793 sensiblement négligée. Je la trouvai en 1795 passablement entretenue. De la Junquière au Boulou elle serpente à travers l'épaisseur des hautes Pyrénées, et présente des points de vue très-pittoresques. Dans ce pays qu'on ne traverse pas sans un plaisir mêlé d'effroi, la nature est tour-à-tour riante, majestueuse et terrible. Comme dans la plupart des pays de montagnes, elle a mis beaucoup de variété dans les sites ; et semble s'être plus à marier les climats opposés. Quelquefois on a laissé les plaines de la Catalogne ou celles du Roussillon sous l'horison le plus serein ; et l'on se trouve peu après engagé au séjour des tempêtes. J'en fis moi-même l'expérience au mois de mars 1795 dans un de mes voyages de Perpignan à Figuières. Quand je quittai le Roussillon il y régnait une douce température. Un

Un violent orage m'assaillit au sommet des Pyrénées. Je voyageai quelque-tems à la lueur des éclairs. Arrivé dans les plaines du Lampourdan, je trouvai la terre couverte de la neige, qui était tombée pendant que je franchissais les monts....... Que l'homme et ses grandes manœuvres de tactique et ses grands plans de politique, paraissent petits à côté de ces grands accidents de la nature! Comme les armées *formidables* sont mesquines, à côté de ces vieux ossemens du globe! Comme elles se perdent au sein de ces profondes vallées! Qu'est-ce que le bruit de l'artillerie terrestre auprès du tonnerre, dont leurs sinuosités centuplent les éclats! Les générations de héros passent et disparaissent; et l'énorme masse du Canigou, en tout tems chargé de frimats, reste immobile, éternelle comme le monde.

Du Perthus il y a une très-grande lieue jusqu'au Boulou, qu'on apperçoit au milieu d'un bassin entouré d'un amphithéâtre de monts, dont plusieurs sont au printems encore couverts de neige. Parmi eux sur la gauche, s'élève et se perd dans la nue ce *Canigou*, l'un des points les plus apparents

des Pyrénées. En vain on s'en éloigne. La distance semble ne pas diminuer sa masse ; et l'on est à Perpignan qu'on se croit encore à ses pieds.

Avant de gravir vers le village du Boulou, qui est la première poste de France, on arrive au bord du Tech, petite rivière qui vient des Pyrénées, qui arrose *Pratz de Mollo*, le *Fort des Bains*, coule très-près de la petite ville de Ceret, et se rend dans la mer un peu au-dessus de Collioure. En 1793, il fallait encore la passer à gué et très-incommodément. On répugnait à voir des hommes n'ayant d'autres vêtemens que leur chemise, s'enfoncer dans l'eau jusqu'à la ceinture, et pousser à force de bras les voitures des voyageurs jusques sur l'autre rive. La guerre qui a ravagé ses bords, lui a du moins procuré un petit pont de bois, qui après avoir facilité pendant deux ans le transport des armées, et de tout ce qu'elles traînent à leur suite, favorise à présent des communications plus paisibles.

Je m'arrête au Boulou, qui n'est qu'à une portée de fusil du Tech. Je jetterai seulement un dernier regard sur le beau pays

que j'ai essayé de faire connaître, pour présenter au lecteur la récapitulation de mes observations, de mes conjectures et de mes vœux.

RÉSUMÉ.

L'ESPAGNE et les Espagnols, je crois l'avoir prouvé, sont bien loin de mériter le dédain avec lequel l'ignorance les juge. Que leur manque-t-il au contraire, pour exciter l'envie ! L'Espagne n'a-t-elle pas tous les élémens de la prospérité ! Quel beau climat ! quelle variété de productions, que l'industrie plus éclairée, mieux dirigée, pourrait facilement porter à la perfection ; vins, fruits, laines, soies, huiles, chevaux ! etc. Que de richesses en tout genre recèlent les entrailles de cette terre ! De quoi ne seroient pas capables les hommes qui l'habitent, si le gouvernement secondait les avances de la nature !

Mais, il semble qu'un instinct fatal le pousse à les contrarier. Sans cesse de fausses mesures que la routine et l'obstination perpétuent ; ou si le génie en propose de nouvelles, si le

courage en ébauche l'exécution, l'envie, les préjugés sont là pour les arrêter dans leur carrière. Nulle part peut-être l'intrigue et la calomnie ne se sont acharnées avec plus de succès contre le mérite et le talent. Essayerons-nous d'énumérer les hommes distingués que, de nos jours, elles ont condamnés, les uns à une disgrace éclatante, les autres du moins à la nullité.

Citerons-nous *Maritz* et *Gautier*, occupés à restaurer l'un l'artillerie, l'autre la construction des vaisseaux, et n'échappant que par miracle à leurs persécuteurs.

Olavide, arraché à sa brillante colonie, pour être plongé dans les cachots de l'inquisition.

Un *marquis d'Iranda*, dont les vastes connaissances en administration et sur-tout en finances, sont depuis trente ans constamment redoutées et ne sont presque jamais consultées.

Un *comte de Campomanes*, à qui, vers la fin de sa longue carrière, de savant et de magistrat, on ne laisse que la considération qu'on ne peut lui enlever.

Un *comte d'Aranda*, expiant par deux

disgraces l'énergie de son caractère et la sagesse de ses vues.

Un *Cabarrus*, dont les talens et les services sont payés par quatre ans de détention.

Un *Thomas Muñoz*, qui a de la peine à se faire pardonner ses succès dans l'immortel ouvrage qu'il a entrepris à Cadix.

Un *Massaredo*, moins connu, moins considéré dans sa propre patrie, qu'il ne l'est chez deux nations voisines, par les vrais appréciateurs de son mérite éminent.

Un *Augustin Betancourt*, un des plus habiles machinistes de l'Europe, de l'aveu des savans de France et d'Angleterre, qui n'est à la vérité, ni dédaigné, ni oublié; mais qu'on ne trouve pas à employer en Espagne, où toutes les machines nécessaires aux arts et aux métiers sont encore si imparfaites, et qu'on envoye construire des chemins et des canaux dans l'île de Cuba.

Un *Malaspina* et un père *Gil*, qu'on emprisonne au moment où ils vont publier un nouveau voyage autour du monde (1).

Un *Francisco Saavedra*, qui après avoir

---

(1) Nous apprenons que la publication de cet ouvrage intéressant, ne sera pas retardée par la catastrophe de ces deux illustres disgraciés.

prouvé dans les colonies Espagnoles, la plus rare aptitude pour l'administration, languit presque ignoré dans une de ces places honorables, mais réservées pour la médiocrité dont on veut payer les longs services, ou pour le talent qu'on veut forcer au repos.

Un *Ramon Pignatelli*, un *Gaspard Jovellanos*, citoyens pleins de lumières et de patriotisme, qui sont obscurément relégués l'un en Arragon, l'autre dans les Asturies, et qui sur le théâtre étroit où les ont placés les circonstances, rendent à leur patrie des services dont le seul salaire est l'estime de leurs concitoyens.

Et tant d'autres savans, artistes, gens à talens de tout genre qu'on connaît, qu'on apprécie, mais qu'on laisse languir dans l'inaction et presque dans la misère, tandis qu'il y a des pensions et des places pour les sots et pour les intrigans. Les fonds manquent pour les entreprises utiles; ils abondent pour satisfaire à un luxe qui n'ajoute rien à l'éclat du trône, mais qui peut fournir aux mécontens des argumens très-dangereux......

Et cependant, malgré les entraves qui asservissent cette nation, malgré les injustices qui la découragent, en dépit des préventions

qui la calomnient, que n'a-t-elle pas déjà fait pour s'arracher à la honteuse inertie à laquelle elle était vouée à la fin du siècle dernier?

Si l'on veut apprendre à juger les Espagnols avec moins de sévérité, que l'on compare le règne de Charles II, au règne de Charles IV; que l'on rapproche ce qu'étaient chez eux les fabriques, le commerce, la marine, les lumières en tout genre à la première de ces époques, de ce qu'ils sont à la seconde.

Eh! combien cette différence serait plus frappante encore, si des guerres fréquentes et au moins inutiles n'accumuloient pas les interruptions, sur la carrière de prospérité qu'ils suivent depuis près d'un siècle; si les plans, dont la permanence pourrait seule assurer le succès, n'étaient pas sans cesse contrariés par des circonstances passagères!

Qu'il est déplorable de voir cette nation, en apparence grave et réfléchie, obéïr plus qu'aucune autre, plus que la nôtre même, aux petites passions de ceux qui occupent le trône, ou de ceux qui l'assiègent! Le chancelier Bacon a-t-il calomnié l'une, et trop flatté l'autre en imprimant, il y a près de trois siècles, que les *Espagnols paraissaient plus*

sages qu'ils ne l'étaient, et que les Français l'étaient plus qu'ils ne le paraissaient ?

En effet, de combien de caprices les premiers ont été le jouet, seulement depuis l'extinction de la dynastie Autrichienne ! Que leur ont produit deux des guerres de Philippe V, autre chose que le stérile honneur de voir sa postérité posséder deux petites souverainetés en Italie ?

Ferdinand VI, plus pacifique, prête son nom à quelques brillantes tentatives ; mais plus avide d'argent encore que de gloire, il thésaurise et laisse dépérir plusieurs branches de l'administration. Comme français, on peut lui faire un tort de son affection pour la cour de Londres. Ce ne serait pas assez, comme espagnol, que de la lui pardonner, puisqu'elle a retardé le moment où l'Espagne devait prendre sa part des désastres de la guerre de 1756.

Charles III se montre plus généreux en apparence ; mais c'est comme monarque de la maison de Bourbon, comme ennemi personnel des Anglais, qu'il s'associe à notre querelle. Ce beau dévouement coûte à l'Espagne une partie de sa marine et la Floride. Nous

l'en dédommageons par la Louisiane. Mais, qu'y a gagné la nation espagnole ? Des Colons que d'abord son gouvernement s'aliéne par la plus horrible tyrannie, et qu'il cherche enfin à s'attacher par des sacrifices?

Sept ans après, une querelle de point d'honneur le menace d'une rupture avec la cour de Londres. Nouveaux efforts ruineux pour arracher une réparation. Nouvelle diversion de fonds destinés à d'utiles entreprises.

Notre intervention dissipe cet orage. Mais huit ans sont à peine écoulés que l'Espagne se laisse entraîner, contre son intérêt, dans la guerre d'Amérique. Minorque conquise et les Florides recouvrées, ont été les fruits de cette guerre, impolitique du moins si elle ne fût pas inique ; mais l'achèvement des canaux de Castille et d'Arragon, ébauchés depuis si long-tems, eûssent fait davantage sans doute pour sa prospérité et auraient coûté moins.

Elle n'avait pas encore joui de la paix pendant sept ans que pour quelques pelleteries du fond de l'Amérique septentrionale, elle va se livrer de nouveau aux cruelles diversions de la guerre, et interrompre les opérations les plus avantageuses. Mais des projets plus insensés encore sollicitent et obtiennent la pré-

férence. Un vertige qui agitait alors tous les cabinets de l'Europe détermine son attention vers la révolution de France. La cour de Madrid se met à la tête des puissances qui ont conjuré son renversement. Tout-à-coup elle change de ministère et de plan. Elle paraît disposée à rester spectatrice impassible de nos orages, à se borner à la défensive, lorsqu'un évènement qui la touche de plus près qu'aucune autre monarchie, l'associe, encore contre son intérêt, au ressentiment général.

Cet égarement, excusable peut-être au tribunal des souverains, n'est du moins que passager. Une expérience de vingt-huit mois lui suffit. Elle revient à la paix après avoir fait des efforts, après avoir éprouvé des désastres qui lui rendent le repos et l'économie également nécessaires. On croit qu'elle va enfin s'occuper uniquement du paiement de ses dettes, de l'amélioration de ses finances, de la construction de ses chemins, de ses canaux, etc. etc. Non ; elle doit, de préférence à tout, châtier l'arrogance de ses alliés passagers. Je veux que son ressentiment soit bien légitime. Comme français, je dois applaudir au parti qu'elle a pris, je dois desirer que la victoire le justifie. Mais cette guerre, quel que soit

son succès, va retarder encore les progrés de sa prospérité ; et si elle était malheureuse ! L'Espagne a tant de possessions à perdre, tant d'avantages à reconquérir ! Pour elle surtout, la paix est un devoir, tant qu'elle est compatible avec la sûreté et avec l'honneur. Et c'est pour assouvir des animosités de cabinet, pour obéir aux petites passions de ceux qui la gouvernent, que huit fois en moins d'un siècle elle est exposée aux hasards de la guerre !

Non, ce n'est pas ainsi qu'une puissance, jadis grande, qu'une nation jadis assise aux premiers rangs, se régénère et se remet à sa place. Chaque siècle, dans un état monarchique, compte au moins deux rois faibles, quelques reines ambitieuses comme Isabelle Farnèse, quelques ministres inquiets comme Alberoni et Florida Blanca. Dans chaque siècle il s'offre plus d'une affaire aussi grave que celle des isles Falkland, que celle de Nootkasound. Un empire dont le sort est abandonné à de pareils régulateurs peut faire grand bruit dans les gazettes du tems, mais court risque de n'occuper que les regrets de la postérité. Un état dans son adolescence peut se fortifier ainsi au milieu des orages. Adulte et sain, il est assez robuste pour n'y pas succom-

ber. Mais de pareils exercices sont un peu trop violens peut-être pour un convalescent.

L'Espagne en est la preuve. Ses habitans sont doués d'une imagination heureuse et féconde. Ils ont de l'aptitude pour tous les arts. Ils ont des ébauches d'établissemens dans presque tous les genres. Les sources de richesses coulent à leurs pieds sous des couches transparentes. Il y a chez eux de l'esprit jusques dans les classes les plus obscures, et depuis quelques tems des lumières jusques dans les classes supérieures. Mais tant de versatilité, tant de plans conçus par une passion et renversés par une autre, expliquent sa position stationnaire. Ces alternatives beaucoup trop répétées de guerres inutiles et de paix plus brillantes que solides, ces courts momens de sagesse remplacés par de longs accès d'extravagance, font ressembler l'ouvrage de sa régénération à celui de Pénélope.

Pour consommer ce qui, depuis cinquante ans, est ébauché pour sa prospérité, il lui faudrait donc plus de fixité dans ses plans, une volonté plus soutenue, plus active, moins d'inclination pour les entreprises qui font du bruit au loin ; il faudrait qu'elle s'occupât de ses établissemens d'éducation plutôt que de sa compa-

gnie des Philippines ; qu'elle songeât à vivifier la Vieille Castille plutôt que l'isle de la Trinité.

L'époque actuelle semble être la plus favorable qui ait existé depuis long-tems pour elle. Un ministre à la fleur de son âge, devant lequel toutes les volontés fléchissent, qui paraît sérieusement occupé du bien de son pays, un monarque à qui la pureté de ses mœurs et un tempérament robuste promettent une longue carrière. De toutes parts de beaux plans en esquisse, des génies féconds pour en concevoir de nouveaux, des mains qui n'ont besoin que d'être exercées et encouragées pour devenir habiles ; une nation, fière il est vrai, mais qu'il suffit de ne pas braver pour la trouver docile et affectionnée ; une nation chez laquelle le gouvernement est tellement organisé, les agens du pouvoir tant spirituel que temporel tellement distribués, la population disséminée de manière, qu'il y a vingt moyens pour surveiller et contenir les mécontens, qu'il n'y a pas un point de ralliement pour les rendre redoutables, et que (ce qui serait beaucoup plus sûr) il ne faudrait pas de grands efforts de bonté pour les appaiser. . . . Que d'avances pour opérer le bien avec la con-

fiance qu'inspire une autorité non contestée avec la lenteur de la sagesse !

Pour disposer de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter de peur d'un successeur.

Pour triompher des obstacles qu'opposent aux entreprises les plus utiles les hommes et les choses !

Mais pour ne pas rendre inutiles des circonstances aussi favorables, que l'Espagne se méfie sur-tout de cette ambition envahissante qui fait prendre la gloire pour la prospérité, qui, adoptant un adage du droit des gens moderne, imagine des bornes fixées aux états par la nature, comme s'il y avait une usurpation qu'on ne pût légitimer ainsi.

Que son propre exemple lui apprenne que ce n'est pas de l'étendue des possessions que dépend la puissance, lors sur-tout qu'on a déjà un vaste territoire qui peut suffire à toutes les entreprises d'amélioration, à tous les genres de succès, un territoire susceptible de tant d'augmentations en culture, en industrie et en population.

Quel serait, par exemple, pour l'Espagne le résultat de la conquête du Portugal qu'on suppose, gratuitement sans doute, être un

des projets favoris de son nouveau gouvernement ? Peut-il se dissimuler qu'il y a entre les deux peuples des préventions qu'une incorporation ne ferait qu'aigrir ? Désespérant de s'affectionner jamais la nation conquise, il serait obligé de la surveiller, de la contenir par des moyens extraordinaires, qui partageraient son attention, qui ajouteraient à ses dépenses, qui l'exposeraient à de continuels orages. Cette invasion, que n'excuserait aucun prétexte plausible, qui provoquerait et justifierait tous les soulèvemens, indisposerait contre lui toute l'Europe impartiale : elle en avertirait une grande partie de se liguer contre deux puissances qui signaleraient le renouvellement de leur alliance par les entreprises les plus ambitieuses ; elle réveillerait dans toute son intensité cette haine qu'on avait vouée aux deux branches principales de la maison de Bourbon ; elle leur susciterait bientôt de nouveaux ennemis, et troublerait ce repos de plusieurs années dont les deux états vont avoir besoin pour leur régénération.

Mais j'accorde que l'incorporation s'opérât pacifiquement, se consolidât sans troubles intérieurs, sans guerres du dehors. Dans cette hypothèse encore, je vois pour l'Espagne des

dangers moins imminens, mais non moins redoutables. Alors ses états d'Europe se trouvent renfermés dans ces prétendues limites de la nature, entre les Pyrénées, l'Océan et la Méditerranée. Irrévocablement alliée avec la France, comme elle paraît sentir que c'est son intérêt permanent, elle n'a plus d'invasion à craindre par terre ; et son éloignement des puissances maritimes la met à l'abri des descentes. Elle peut se livrer avec sécurité à tous les arts pacifiques. Ils suffisent sans doute au bonheur des individus et à la prospérité des empires ; mais cet art de la guerre, tout fatal qu'il est, est nécessaire aussi. Il consolide la force, sans laquelle la prospérité devient précaire. Il se désapprend dans les loisirs d'une longue paix. Une nation s'efféminе lorsqu'elle n'est entourée que d'alliés, lorsqu'elle vit longtems exempte d'allarmes ; et l'empire tout florissant qu'il est, devient la proie facile d'un usurpateur ou d'un conquérant. Ou s'il échappe aux dangers de ce genre, il s'affaisse sous le poids même de sa prospérité.

Que ceux qui veulent en assurer une durable à l'Espagne ne la cherchent donc pas dans cet arrondissement de territoire qui ne peut séduire que les enfans et les femmes. Il

lui faut des alliés sans doute ; mais il lui faut aussi des voisins rivaux et jaloux qui tiennent son activité en haleine, qui ne lui permettent pas de négliger ces moyens de défense et même d'attaque que les passions des hommes rendront toujours nécessaires. Il lui faut de longs intervalles de paix ; mais tant que le beau rêve de l'abbé de St. Pierre n'aura pas été réalisé, il faut aussi que la possibilité de la guerre ne permette pas à sa vigilance de s'endormir, et que ce courage, une des vertus distinctives des Espagnols, ne coure pas le risque de s'engourdir dans l'absence des dangers.

Peut-être devrait-on encore désirer pour eux que leur gouvernement, renonçant à ses antiques préjugés, à ses idées de fausse grandeur, envisageât sans effroi la perspective de l'indépendance inévitable de la plus grande partie de ses colonies ; que se préparant de loin à cette scission il l'empêchât de devenir sanglante ; qu'au lieu de faire de ses colons des enfans adultes qui gémissent sous le joug d'une marâtre, il en fit des enfans librement émancipés, qui conservassent une affection profonde pour leur mère et devinssent ses alliés les plus intimes ; qu'il fût persuadé que

cette révolution pacifique doucement amenée par la sagesse, serait facilitée par la conformité de mœurs, de langage, de religion; qu'il profitât de l'exemple de l'Angleterre, dont la tyrannie envers ses anciens colons a retardé cet amalgame, mais qui voit depuis quelques années s'effectuer par la force des choses, ce retour si naturel d'un peuple vers un autre peuple, avec lequel il a eu de si longues habitudes et conserve encore tant de points de contact; qu'il apprît, ce gouvernement, à l'école de ces mêmes Anglais, à celle des Hollandais, des Français, que ce n'est ni le nombre ni l'étendue des colonies, mais leur organisation et la bonté de leur régime, qui font la richesse des métropoles; que la seule partie Française de Saint-Domingue était en 1788 d'un plus grand rapport pour la France, que l'île de Cuba, le Mexique et le Pérou ensemble ne le sont pour l'Espagne......................... Je m'arrête.

Je me rappelle les vieux préjugés consacrés, dans les archives du conseil des Indes, héréditaires dans le ministère depuis la conquête de l'Amérique. Je sens combien ces vœux sont prématurés; mais malheur à l'Espagne s'il sont encore long-tems stériles.

Ah! du moins, espagnols modernes, abjurez les projets d'agrandissement qu'on vous prête. Votre gouvernement n'a-t-il, n'avez-vous pas vous-même vingt autres moyens de travailler à votre prospérité, d'employer votre zèle, vos richesses, vos talens, votre courage?

Votre zèle. Depuis vingt ans sur-tout, il se tourne vers des objets utiles. Il a créé ces sociétés patriotiques, dont le début était de si bon augure et qui n'ont encore, à quelques exceptions près, enfanté que des projets et des vœux. Pour produire beaucoup davantage il n'a besoin que d'être dirigé et encouragé. Car, quoique sous un gouvernement à-peu-près despotique, vous avez vraiment l'amour de la patrie; et malgré les efforts que l'on fait pour écarter de vous les lumières, cet amour commence à s'éclairer.

Vos richesses. Elles dorment dans vos coffres, ou sont versées dans des caisses qui, pour un modique intérêt, les reçoivent et les emploient en spéculations dont elles seules profitent. Que ne les consacrez-vous, non plus à ces pieuses fondations déjà si nombreuses, et qui semblent plutôt destinées à alimenter la fainéantise qu'à soulager l'humanité, mais en établissemens utiles pour

votre patrie, utiles pour vous-mêmes, qui fassent circuler d'un bout de votre pays à l'autre l'abondance et la vie. Imitez en cela du moins ces rivaux orgueilleux qui n'auraient jamais dû être vos alliés. Voyez les miracles de ce genre que l'esprit public a opérés en Angleterre. Voyez cette foule de canaux projettés, ébauchés même, non à grands frais par des rois, des ministres ou des intendans, mais par des particuliers, qui, pour leur propre intérêt, vivifient de vastes cantons. Dans quelques-unes de vos provinces, vous avez déjà des canaux d'irrigation qui pourraient servir de modèles. Multipliez-les. Votre pays, tout aride qu'il paraît, a dans ce genre beaucoup plus de ressources qu'il n'en annonce au voyageur rapide. Il manque d'ombrages; secondez enfin par-tout le vœu du gouvernement pour la multiplication des plantations. Vous mettrez vos bestiaux, vos prairies et vous-mêmes à l'abri des ardeurs de votre climat. Appelez, soudoyez des artistes qui fournissent à vos fabriques ces machines dont l'objet est d'économiser les bras et le tems. Sans attendre le signal du gouvernement, donnez-vous des chemins vicinaux, des haras, des prairies artificielles. Ce luxe

vaudra bien celui de vos parures de gala, de vos nombreux salariés, de vos nombreux attelages.

Vos talens. Vous en annoncez dans tous les genres. Vous excellez dans l'imprimerie. Vos fabriques de draps, sur-tout celles de Guadalaxara et de Ségovie, approchent de la perfection. Depuis vingt ans vos soyeries ont fait des progrès allarmans pour vos rivaux. Vous avez dans vos chemins de Biscaye, de Navarre, de la Sierra-Morena, dans ceux des environs de votre capitale, dans votre bassin de Carthagène, dans cette digue que vous avez opposée aux flots de la mer qui menace Cadix, dans plusieurs de vos ponts modernes, dans un grand nombre de vos vaisseaux de guerre, des chef-d'œuvres d'industrie. L'architecture civile a enfanté dans votre capitale, dans quelques résidences royales, dans plusieurs de vos grandes villes, des édifices remarquables du moins par la sagesse de l'ordonnance et la régularité des proportions. Vous avez plusieurs graveurs qui méritent d'être cités, et auxquels il ne manque que des encouragemens et des appréciateurs. Quelques-uns de vos peintres font revivre l'honneur de votre école trop peu connue,

hors de vos frontières, et qu'enfin votre gouvernement va offrir à l'admiration du reste de l'Europe, par l'entremise du burin (1).

D'autres arts moins brillans, mais plus utiles, se cultivent chez vous avec succès. Vous perfectionnez la fabrication du fer. Vous commencez à rafiner le cuivre. Vos ouvrages d'orfèvrerie commencent à acquérir de l'élégance. Déjà il y a peu de monnaies en Europe aussi bien frappées que les vôtres. Bientôt votre gouvernement n'aura plus besoin d'abandonner à des génies étrangers le soin d'imaginer, à des bras étrangers le soin d'exécuter des projets d'amélioration. Assez longtems les talens ont été une des branches de votre importation. Ils sont enfin devenus pour vous une production indigène. Celui de votre

---

(1) Il y a quelques années que la cour de Madrid a conçu le projet tardif de faire graver la plus grande partie des tableaux, dont sont tapissées ses résidences; mais soit qu'elle ait cru que les artistes espagnols ne pourraient suffire seuls à cette tâche, soit qu'elle ait voulu éveiller en eux l'émulation nationale en leur suscitant des rivaux dans les pays étrangers, elle a réparti entr'eux et plusieurs graveurs de France, d'Allemagne, etc. les chef-d'œuvres de son immense galerie. Déjà ce travail est entamé, et quelques artistes de Paris s'en occupent en ce moment. On leur fait passer successivement les dessins des tableaux qu'ils doivent graver, à commencer par l'école espagnole.

gouvernement doit être de les discerner. Son devoir de les mettre en valeur.

Votre courage enfin. Il a sans doute en tems de paix des moyens multipliés de s'exercer. Car il faut du courage pour attaquer les abus qui expliquent et prolongent votre langueur. Il en faut pour diminuer cette multitude de prêtres et de moines qui vous scandalissent et vous dévorent, qui ne nuisent pas moins à la religion qu'à l'agriculture. Il en faut pour opérer le morcellement de ces propriétés dont l'immensité rend raison de la culture imparfaite et de la dépopulation des deux Castilles et de l'Andalousie.

Il en faut pour arrêter dans leur marche destructive ces *Majorats*, cette institution de l'orgueil qui contrarie les sentimens de la nature, en réunissant sur un premier né et sur sa race tous les avantages de la fortune, et en paralysant ainsi une foule de propriétés.

Il faut encore du courage pour arracher à la *Mesta*, ses ruineux privilèges et rendre aux propriétaires la jouissance exclusive de leurs champs et leurs pâturages.

Il en faut sur-tout pour guérir le peuple

de ses pratiques superstieuses et renverser ces autels sur lesquels il sacrifie en tremblant; pour le délivrer de ce tribunal qu'il redoute autant qu'il le révère, et qui n'est pas même nécessaire au despotisme, s'il sait réunir la sagesse à l'énergie.

Et tous ces genres de courage, avec lesquels l'Espagne serait bientôt régénérée, c'est aux gouvernants seuls qu'ils ont manqué jusqu'ici. Ils existent dans un grand nombre de gouvernés. Combien n'y a-t-il pas eu dans ce siècle d'administrateurs, animés de cette heureuse audace avec laquelle on entreprend de grandes choses.

Voyez un *Alberoni*, donnant à la nation Espagnole une secousse, violente, il est vrai, et mal calculée, mais qui cependant la réveilla pour quelques années de son assoupissement.

Voyez un *Macanas*, osant s'élever contre les abus de cette inquisition, dont ensuite il s'est fait l'apologiste.

Un *Campillo*, bravant les clameurs des fermiers-généraux, dévorateurs du fisc, pour mettre en régie toutes les branches des revenus de la couronne.

Un *La Ensenada*, concevant plusieurs projets hardis et utiles, cherchant et trouvant d'habiles coopérateurs.

Un *Galvez*, secouant d'antiques préjugés qui confinaient dans un seul port le commerce de l'Amérique espagnole.

Un *Olavide*, attaquant d'un bras vigoureux les abus les plus sacrés, créant, organisant, vivifiant une vaste colonie, convertissant en riantes peuplades les forêts et les déserts.

Un *Carrasco*, affrontant la haine des grands propriétaires, pour les dépouiller de leurs usurpations.

Un *C.te d'Aranda*, rappellant pendant quelques années autour du trône, une philosophie dont l'application temperée par la sagesse, eût produit la prospérité des sujets, sans affaiblir l'autorité du monarque.

Un *Cabarrus*, essayant, en dépit de la routine et de l'envie, d'heureuses innovations qui font connaître à la nation Espagnole des ressources qu'elle soupçonnait à peine.

Un *Roda*, un *Campomanès*, un *Florida-Blanca* même, essayant, non sans succès, de resserrer dans ses justes bornes l'autorité spirituelle, et sachant distinguer le respect

pour la religion, de la stupide vénération pour ses ministres.

Ces exemples et vingt autres prouvent que, dans ce siècle sur-tout, dès que le gouvernement a voulu encourager des entreprises difficiles, il a trouvé des agens intrépides tout prêts à servir ses vues. Qu'il ait donc lui-même du courage, sa nation ne restera pas en arrière.

Par-tout les gouvernemens despotiques ont du moins cet avantage, qu'un seul acte de leur volonté bien ferme, bien soutenue, peut enfanter des prodiges, même chez les nations sans lumières, et presque sans ressort. De quoi celui d'Espagne ne serait-il donc pas capable avec une nation féconde en génies brillans, en caractères fortement prononcés, avec une nation qui, rendue à son énergie naturelle, n'aurait besoin que d'être dirigée et contenue !

Quelle belle tâche le destin vous a départi, jeune ministre, vous que j'ai vu de près à votre brillant début ! La carrière est ouverte pour vous. La faveur du souverain applanit tous les obstacles sous vos pas. Elle peut vous conduire à une gloire beaucoup plus durable

qu'elle, et plus digne encore de votre ambition. Vous êtes dans l'âge où l'on peut concevoir de vastes plans, et se livrer à l'espoir de consommer leur exécution. Si vous le voulez, vous pouvez achever de démentir les détracteurs de votre nation, achever de lui faire reprendre sa place en Europe, et vous en assurer vous-même une distinguée dans l'histoire.

Déjà vous occupez quelques-unes de ses pages que vous ne devez pas être tenté de déchirer. Vous avez présidé à une guerre beaucoup moins désastreuse pour votre pays, qu'elle n'eût pu le devenir, à une paix dans laquelle les sacrifices n'ont pas été mesurés sur les revers. Sans refuser à l'habileté la part qu'elle peut reclamer dans un dénouement qui a étonné l'Europe, on serait tenté de croire que l'heureuse étoile sous laquelle vous êtes né, a étendu son influence sur vos opérations ministérielles. Le nom que vous avez adopté à la suite de ces grands événemens semblait contenir un abrégé des devoirs que vous vouliez vous prescrire. Mais, si je pouvais oublier que je suis Français, je dirais que déjà vous avez manqué peut-être à ces obligations, en engageant votre

pays dans une nouvelle querelle, dont le moindre inconvénient pour lui sera de retarder le retour complet de la prospérité ; de cette prospérité dont toutes les sources sont entre vos mains, et dont le vœu est dans votre cœur, si l'on en croit plusieurs faits et une foule de témoignages. Car nous savons que les détails militaires et politiques ne vous occupent pas exclusivement; que vous voulez encourager les arts et l'industrie; que loin de redouter les talens, vous vous plaisez à employer ceux que la modestie ou le découragement ensevelissaient dans l'obscurité ; que vous faites voyager des hommes intelligens qui vont puiser hors de leur pays, ces leçons de goût dont vos établissemens de luxe ou d'agrément ont encore besoin ; qui vont étudier de près ces modèles que la fierté nationale ne doit pas rougir d'imiter.

Nous apprenons plus récemment que, secondé par les personnages éminens dont vous avez la confiance ; vous avez osé tenir tête à un tribunal formidable, autrefois pour les souverains eux-mêmes ; et que dans ce combat la victoire est restée au pouvoir temporel.

Ces mesures de sagesse, ces actes de vi-

gueur sont du meilleur augure. Vous paraissez sentir qu'on essayerait en vain de régénérer une nation, si on la laissait sous le joug du fanatisme. La vôtre est depuis quelque tems avide de lumières. Ce ne serait plus impunément que l'on contrarierait cette tendance. Les eaux à la pente desquelles on veut opposer une digue, la franchissent ou la brisent avec effort. Leur cours tranquille fertiliserait, vivifierait les pays qu'elles arrosent. Leur irruption violente y porte les ravages. De même les lumières, si elles avaient encore à lutter contre les institutions qui les repoussent, troubleraient la tranquillité de votre pays, ébranleraient peut-être son trône. C'est en les accueillant que l'autorité se préservera des inconvéniens qu'elles peuvent avoir pour elle. Je les comparerais volontiers à ces Français révolutionnaires, que les souverains ont cru devoir persécuter pour arrêter la propagation de leurs allarmantes maximes. Ces Français qui, avant la rupture, étaient surveillés avec une séverité ombrageuse, étaient alors par leurs trâmes clandestines, beaucoup plus redoutables qu'ils ne le sont depuis que la paix a rétabli les liaisons d'amitié entre les deux nations, et que la franchise préside

aux relations des deux gouvernemens. Il en sera de même des lumières. Si vous voulez les rendre dangereuses, repoussez-les, traitez-les en ennemies. Si vous voulez qu'elles soient bienfaisantes pour les peuples, et en même-tems innocentes pour les rois, traitez-les en alliées.

Ces vérités ne sont pas étrangères à toutes les cours. La vôtre est digne de les entendre. Les lui faire adopter est une tâche qui sied à votre caractère conciliant, à la justesse de votre esprit. Ce serait peut-être le moyen le plus sûr de sauver votre patrie des progrès de cet esprit révolutionnaire dont on prétend qu'elle est menacée. Il faut que l'Europe, qui a les yeux sur vous, dise :

Par la douceur de son administration il parvint à rendre le despotisme supportable. Il n'est pas inaccessible aux conseils de cette philosophie, que les égaremens de quelques-uns de ses sectateurs n'ont pu parvenir à décréditer. Il veut bien que les prêtres soient les appuis du trône. Il ne souffre pas qu'ils en soient les rivaux. Il leur permet d'être les gardiens de l'orthodoxie. Il leur défend d'être les instrumens de la persécution.

Constant et fidèle dans les liaisons que la

nature et l'expérience indiquent à sa nation, il croit qu'elle doit avoir des alliés éternels, mais ne doit avoir que des ennemis passagers. La guerre est à ses yeux un fléau quelquefois inévitable. Mais il ne la fait point entrer comme élément nécessaire dans l'édifice de sa gloire. Il croit que c'est à l'ombre de la paix seulement que peuvent prospérer les arts qu'il aime, l'industrie qu'il encourage, l'agriculture sur-tout, qui réclame depuis si long-tems ces réformes lentes, sagement calculées, que les agitations de la guerre rendent impossibles

Vos flatteurs vous diront peut-être que c'est votre portrait que je viens de tracer. Vos amis vous diront que je n'ai fait que tirer votre horoscope, fondé il est vrai sur les plus séduisantes apparences, mais qu'il s'agit de remplir pour mériter la reconnaissance de la patrie et les éloges de la postérité.

Fin du troisième et dernier volume.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TROISIÈME VOLUME.

Fin de la Table.

TABLE
DES PRINCIPALES MATIÈRES
CONTENUES DANS LES TROIS VOLUMES.

Le chiffre romain indique le volume, et le chiffre arabe la page.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

L

M

Murillo.

N

O

P

S

T

V

Valdios.

X

Z

Fin de la Table des matières.

ERRATA.

TOME I.

PAGE 7, *avant-dernière ligne*, Pninsule, *lisez* Péninsule.

Page 65, *ligne* 2, il ne, *lisez* il me.

Page 66, *ligne* 19, la vanité, *lisez* sa vanité.

Page 153, *ligne* 6, que se soit, *lisez* que ce soit.

Page 161, *ligne* 7, Vigot le Ferrol, *lisez* Vigo; le Ferrol.

Page 179, *ligne* 14, Diputados de Lose Rynos, *lisez* de Los Reynos.

TOME II.

Page 337, *ligne* 11, mal criarda, *lisez* mal criada.

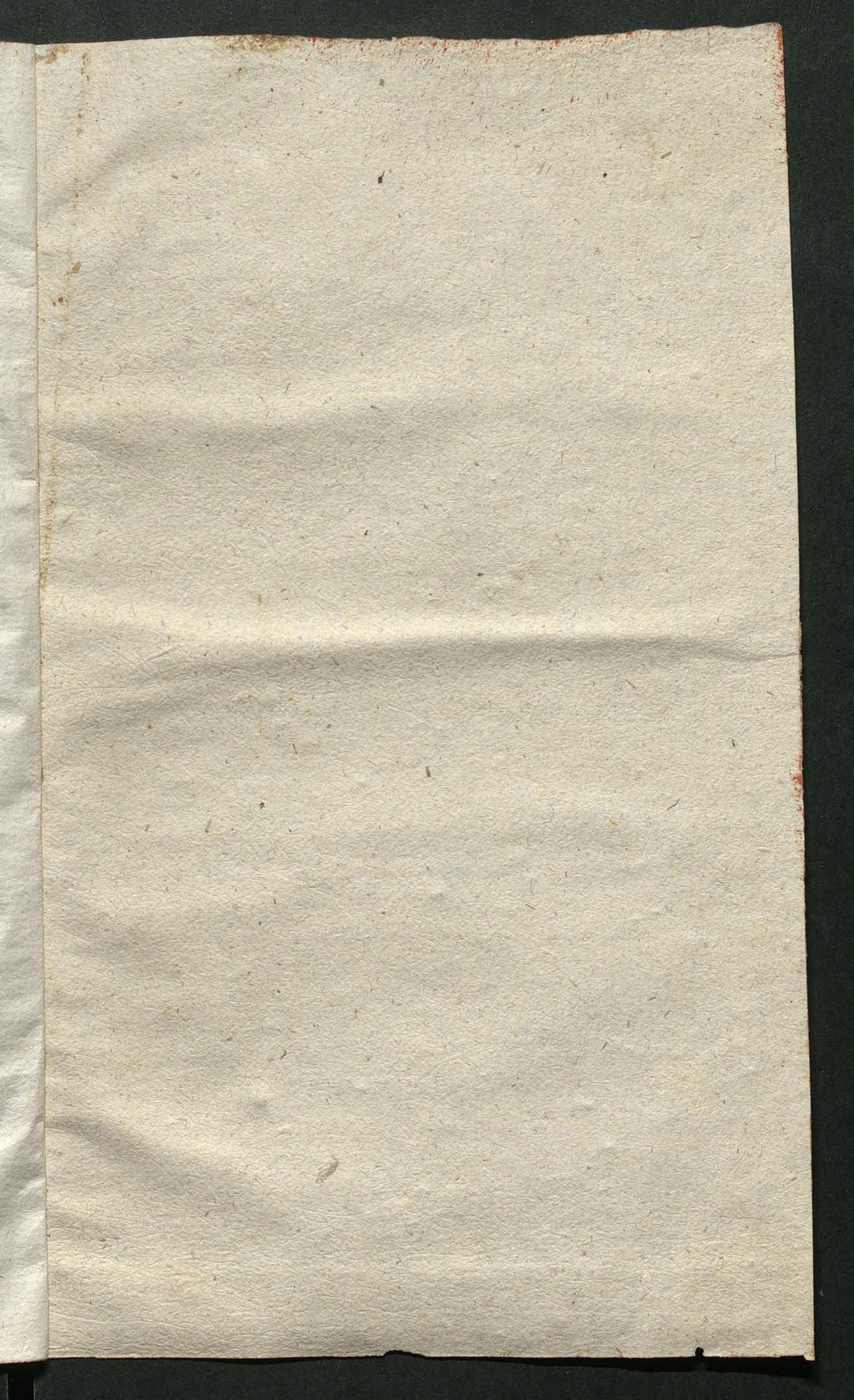
TOME III.

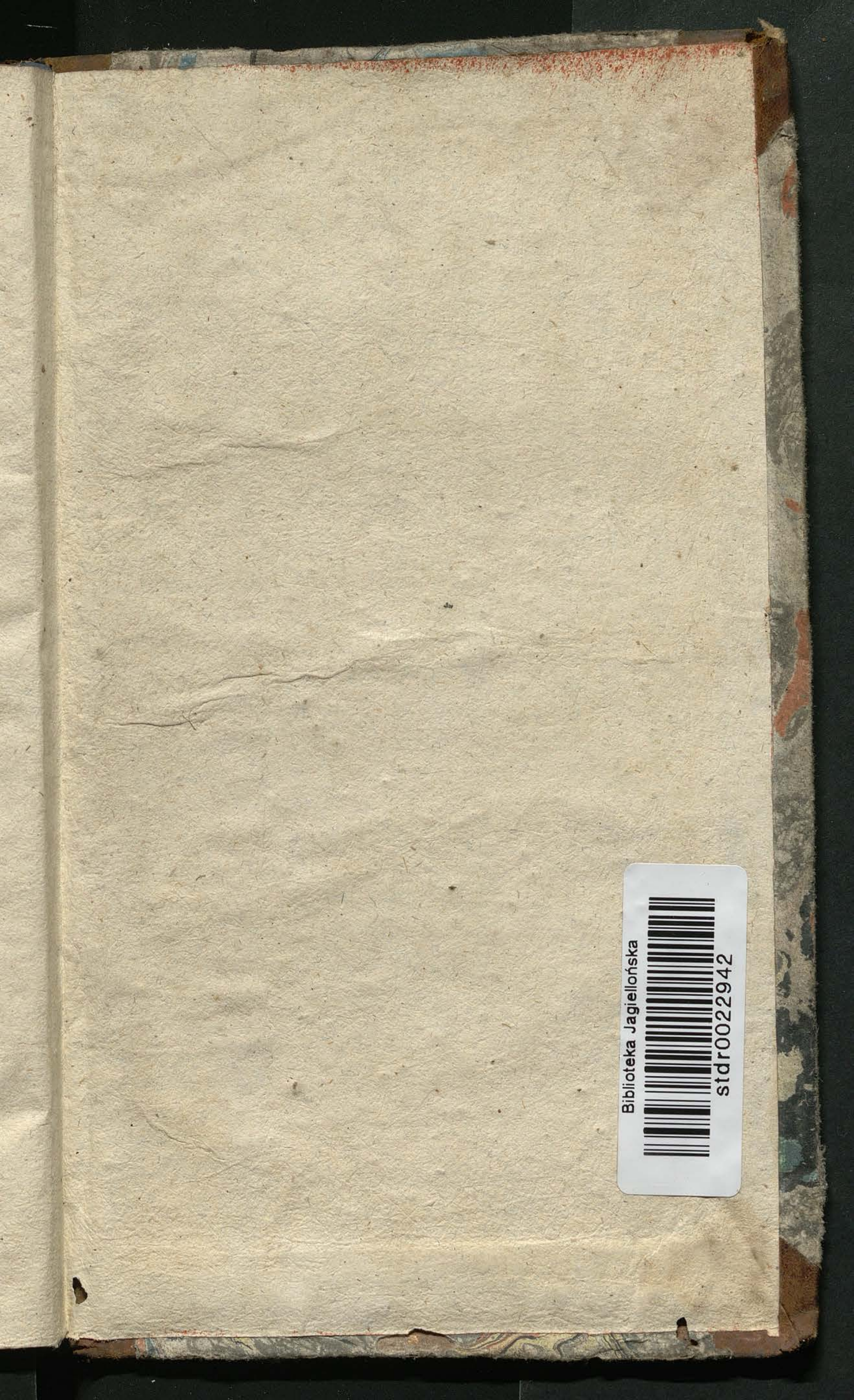
Page 126, *ligne* 21, Vicente Tufiño, *lisez* Vicente Tofiño.

Page 164, *ligne* 18, de population, *lisez* de dépopulation.

Page 191, *ligne* 23, survaillais, *lisez* surveillais.

Page 193, *ligne* 10, Opcaña, *lisez* Ocaña.




Biblioteka Jagiellońska
stdr0022942

